This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07491192 0

Digitized by Google

Digitized by Google

NCVD
(1809)
Defoe

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Defoe
NCV
Digitized by Google

Digitized by Google

ROBINSON CRUSOÉ.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Retour de Robinson dans son Ile.

Digitized by Google

ROBINSON CRUSOÉ,

NOUVELLE IMITATION DE L'ANGLAIS;

PAR FEUTRY.

Le courage en tout temps triompha du malheur.

ÉDITION NOUVELLE,

REVUE ET CORRIGÉE.

SECONDE PARTIE.

A LILLE,

CHEZ V. LELEUX, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1809.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
258812A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1926 L

Digitized by Google

ROBINSON CRUSOÉ,

NOUVELLE IMITATION DE L'ANGLAIS.

DEUXIÈME PARTIE.

J'AVAIS déjà attendu près de huit jours le retour de l'Espagnol et du bon vieillard, lorsqu'il m'arriva encore une aventure presqu'inouie ; j'étais réservé à ne voir que des choses extraordinaires.

C'était le matin, avant le lever du soleil, et j'étais encore endormi, quand *Vendredi* entra en s'écriant : Maître,

Digitized by Google

ils sont venus; je les ai vus, de loin, en mer.

Je prends aussi-tôt ma lunette d'approche, et je monte sur la colline, comme je faisais ordinairement quand je voulais aller à la découverte. Mais au lieu du canot attendu, je vis distinctement un vaisseau à l'ancre, à deux lieues et demie environ au sud-ouest de ma retraite, et je crus observer, par sa structure, qu'il était Anglais, aussi-bien que la chaloupe qui marchait en avant et de mon côté.

Je ne saurais peindre les différens mouvemens de mon ame à son approche; la joie d'abord s'empara de mon cœur; mais ne pouvant concevoir quelles affaires pouvait avoir un vaisseau anglais dans cette partie du monde, et n'ayant point senti de tempête qui l'eût forcé d'y venir, je commençai à craindre quelque mauvais dessein, et je m'efforçai de le reconnaître aux manœuvres, me déterminant

Digitized by Google

à me renfermer dans ma forteresse plutôt que de m'exposer à être pris par des forbans ou des pirates.

Je ne tardai point à voir la chaloupe approcher du rivage à un demi-quart de lieue de moi; mais heureusement ils ne découvrirent pas ma petite baie, qui les eut conduit presque au pied de mon château. Je reconnus facilement qu'ils étaient Anglais; ils débarquèrent sept ou huit, et en firent sortir trois autres qui me semblèrent garottés et dans l'affliction. Je ne pouvais imaginer ce que cela signifiait. *Vendredi*, qui était à côté de moi, me dit qu'il croyait que ces Anglais allaient aussi manger leurs prisonniers; je l'en dissuadai avec peine; mais je crains bien, lui dis-je, qu'ils ne les massacrent. Je tremblais pour ces malheureux, lorsqu'il me sembla voir un sabre levé sur l'un des trois. Je regrettais beaucoup mon Espagnol et le père de *Vendredi*, et je desirais bien sincère-

*

Digitized by Google

ment punir ces cruels Anglais, et délivrer ces victimes de leurs mains.

Leurs bourreaux les abandonnèrent pour aller roder dans l'île de l'autre côté de mon habitation. La triste contenance de ces infortunés me fit ressouvenir de celle que j'avais eue autrefois sur le même rivage. La marée, qui était haute à leur débarquement, se retira bientôt, en laissant leur chaloupe à sec. Les deux hommes qui la gardaient me parurent endormis, et dès ce moment je résolus d'aller à eux. Dans cet intervalle l'un s'éveillant, et trouvant sa chaloupe sur le sable, réveilla l'autre, appela ses camarades, et ils firent de vains efforts pour la remettre à flot; ce qui les détermina, à ce que je compris par leur manœuvre, à attendre le retour de la marée, et à aller à la découverte dans l'intérieur du pays. Nous prîmes toutes nos armes, et marchâmes droit aux prisonniers; leurs gardes s'étaient recouchés à terre

Digitized by Google

et rendormis, n'imaginant pas pouvoir être attaqués dans un endroit qu'ils croyaient désert. Nos figures, comme on l'a pu voir par la description de nos habillemens, étaient effrayantes; je me glissai sans bruit par le bois, et je m'approchai de ces prisonniers jusqu'à la portée du pistolet; je me montrai à eux, en leur disant de ne rien craindre, et qu'ils voyaient un ami prêt à les secourir. Mon aspect les épouvanta; je les rassurai encore par cette douceur que l'humanité employe pour raffermir une ame intimidée. Hélas! me répondit l'un d'eux, vous êtes donc envoyé d'en haut, car nos malheurs sont au-dessus de tout secours humain; tout secours est au Ciel, répliquai-je, et je viens vous l'offrir; j'ai vu lever sur vous le sabre, indiquez-moi les moyens de vous sauver, et je suis tout à vous. Parlé-je à un homme ou à un Ange, répartit-il les larmes aux yeux? Calmez-vous, continuai-je; je suis

Digitized by Google

un Anglais qu'une suite d'infortunes a jeté dans cette île inhabitée; j'ai des armes et un esclave fidèle, et nous desirons faire cesser vos malheurs.

Ah! Monsieur, reprit-il, le récit en est bien long et bien affligeant! Il suffira que vous sachiez que j'étais le Capitaine de ce vaisseau que nous voyons; mon équipage s'est révolté, et m'a conduit ici pour m'y égorger, ou pour m'y abandonner avec ces deux honnêtes gens, dont l'un est mon contremaître et l'autre un passager de mes amis.

Je brisai leurs liens, et faisant signe à *Vendredi* d'approcher, je leur demandai où étaient les rebelles, et s'ils avaient des armes à feu? Ils me dirent qu'ils étaient demi-ivres, et qu'ils étaient en partie dans une touffe d'arbrisseaux fort épais qu'ils me montrèrent du doigt, en ajoutant qu'il était à craindre qu'ils ne s'éveillassent dans l'instant; qu'au reste ils n'avaient que deux fusils, dont l'un était

Digitized by Google

resté dans la chaloupe. Eh bien! leur dis-je, suivez-nous tous trois dans le bois, crainte de surprise.

Arrivé près du dépôt de nos armes, je promis de les délivrer, s'ils voulaient me jurer de m'être fidèles, et de m'emmener *gratis* en Europe avec mon cher *Vendredi* et tous mes effets, si je parvenais à leur faire rendre le vaisseau, ou de vivre à mes ordres dans l'île, si je ne pouvais que leur sauver la vie. Ils me le promirent solennellement avec transport, et je les armai tous trois.

Nous délibérâmes sur-le-champ de quelle manière nous formerions notre attaque; le Capitaine me laissa l'honneur du commandement, et m'assura que parmi ces matelots rebelles, il y avait quelques braves garçons qui rentreraient dans le devoir, si leurs chefs étaient tués.

Nous allions déboucher tous cinq le bois, lorsque nous vîmes deux rebelles sortir de la touffe; je demandai si c'étaient

Digitized by Google

là les plus mutins, il me répondit que non; en ce cas, laissons-les, lui dis-je, puisque la Providence semble les avoir éveillés pour les sauver; mais pour les autres, s'ils vous échappent, ce sera votre faute.

Encouragé par ce discours et par mon exemple, il s'avança avec ses deux compagnons vers la touffe où les mutins dormaient encore; *Vendredi* et moi nous formions l'arrière-garde. Au bruit qu'ils firent en marchant, un matelot s'éveilla, et cria de toutes ses forces pour réveiller ses camarades; le contremaître et le passager firent feu sur les premiers qui se levèrent, et blessèrent mortellement l'un des chefs; le Capitaine, gardant un moment son feu avec prudence, visa si juste au principal des révoltés, qu'il le tua roide mort; un autre, criant aussi au secours, fut bientôt joint par le Capitaine et assommé dans l'instant d'un coup de crosse.

Digitized by Google

Cette fusillade attira le reste des matelots; mais se voyant couchés en joue, ils demandèrent quartier; on y consentit avec peine, et à condition qu'ils demanderaient pardon à leur Commandant, en lui marquant, par un sincère repentir, qu'ils rentreraient dans leur devoir, qu'ils l'aideraient de tout leur pouvoir à recouvrer son vaisseau, et qu'on les mettrait en prison jusqu'à nouvel ordre.

Ils consentirent à tout, et se laissèrent lier par *Vendredi*, qui conduisit les deux plus suspects dans la grotte, où il leur distribua des vivres, une lampe, de la paille, en leur faisant accroire qu'il allait mettre une sentinelle à l'ouverture. Je pris à mon service les trois autres que le Capitaine m'assura avoir été entraînés dans la révolte, plus par force que par séduction, et je les fis conduire entre mes deux retranchemens, où *Vendredi* pourvut aussi à leur subsistance.

Après cette victoire, je fus d'avis

Digitized by Google

d'aller prendre tout ce qui était dans la chaloupe, où nous trouvâmes un fusil, une grande bouteille de rhum, six livres de sucre, quelques biscuits et un cornet à poudre. Nous emportâmes tout cela dans ma forteresse avec les rames et la voile, après avoir fait un grand trou dans le fond de la barque pour qu'elle ne pût se remettre à flot.

Mes nouveaux hôtes furent bien étonnés de voir mon château, où je leur distribuai tous les rafraîchissemens que je pouvais leur donner. L'histoire que je leur fis de mes aventures les surprit encore davantage; et lorsqu'ils vinrent à considérer que la Providence ne paraissait m'avoir conservé que pour leur sauver la vie, ils en furent si touchés qu'ils répandirent des larmes de gratitude pour l'auteur de toutes graces et de tout secours.

Ils ne revenaient point de leur surprise; mes fortifications, ma caverne,

Digitized by Google

mes troupeaux, mes plantations, mes ouvrages, enfin la description de ma maison de campagne et de ma grotte, tout les étonna dans mon récit. Mais ce n'était pas le moment de les leur faire voir; il s'agissait d'un point plus important, qui était de penser aux moyens de reprendre le vaisseau.

Nous tînmes tous quatre conseil de guerre, c'est-à-dire, le commandant, le contremaître, le passager et moi. *Vendredi* veillait sur les prisonniers, et comme il savait assez bien l'Anglais, il leur vanta mon château et mes forces pour les contenir dans la grotte, où ils ne manquèrent de rien.

Le Capitaine voyait avec raison de grandes difficultés dans cette entreprise. Il y avait encore dans le bâtiment vingt-six hommes, qui, sachant qu'ils avaient tous mérité la mort par leur conspiration, se battraient en désespérés; il n'y avait, en effet, pas d'apparence de succès

Digitized by Google

en les attaquant à force ouverte avec si peu de monde; car nous n'étions que huit combattans, outre les deux prisonniers, et d'ailleurs il n'était pas prudent à moi, ni à *Vendredi*, d'abandonner l'île, dans la crainte d'un revers qui nous eût perdus à jamais. Je résolus donc d'avoir recours à la ruse, et d'attendre le moment favorable. J'étais presque sûr que les gens du vaisseau, ne voyant pas revenir leurs camarades, mettraient bientôt leur esquif en mer pour aller voir ce qu'ils étaient devenus, et que si nous pouvions nous en rendre maîtres comme des premiers, nous diminuerions alors le nombre de nos ennemis en augmentant notre troupe. Le Capitaine approuva mon avis, et nous nous en remîmes à la Providence, qui nous avait si visiblement protégés.

Au fond, je n'espérais guère réussir de ce côté-là pour ma delivrance; mes desirs étaient tournés vers les Espagnols que j'attendais incessamment avec le père

Digitized by Google

de *Vendredi*, et je me proposais bien de faire profiter mes nouveaux hôtes de cet événement, s'ils eussent échoué dans leur projet.

Le résultat de notre conseil fut donc d'aller à la découverte vers le rivage près de notre dernier champ de bataille. A peine y fûmes-nous arrivés que nous entendîmes un coup de canon, et que nous vîmes le signal ordinaire pour faire venir la chaloupe à bord; mais ils avaient beau tirer, point de réponse.

Ils mirent bientôt, comme je l'avais prévu, leur autre chaloupe en mer, et firent force de rames vers notre rivage. Nous remarquâmes qu'ils étaient armés, et au nombre de dix; nous étions huit, avec l'avantage du terrein, ainsi nous étions plus forts qu'eux.

Nous rentrâmes un peu dans le bois pour les examiner à loisir, et pour voir le parti qu'ils prendraient, afin de nous déterminer à notre tour sur leurs manœuvres.

Digitized by Google

Ils débarquèrent tous dix, non loin de la première chaloupe, en tirant la leur sur le sable; ce qui me fit grand plaisir, car je craignais qu'ils ne la laissassent à l'ancre avec une garde, et qu'ainsi il ne nous eût pas été possible de nous en emparer.

Leur premier mouvement fut d'aller droit à l'ancienne chaloupe; nous nous apperçumes aisément de leur surprise en la trouvant à sec, percée par le fond, et destituée de tous ses agrès; ils poussèrent tous ensemble deux ou trois grands cris pour se faire entendre de leurs compagnons; mais voyant que c'était inutilement, ils firent une décharge générale dont le bruit retentit fort loin.

C'était le moment de tomber sur eux, mais ils étaient trop hors de portée, et auraient eu le temps de recharger, ce qu'ils firent. N'entendant aucun signe de vie de la part de leurs camarades, ils crurent, comme ils nous l'ont dit depuis,

Digitized by Google

qu'ils avaient tous été massacrés par un grand nombre de Sauvages, et résolurent de retourner à leur vaisseau.

Ils reprirent le chemin du rivage, c'était un grand malheur pour nous; en vain en eussions-nous tué une partie, si l'autre se sauvait pour regagner le vaisseau, qui certainement alors eut fait voile; mais je m'avisai d'un expédient qui réussit. J'ordonnai à *Vendredi* et au contremaître d'aller du côté de l'ouest, et d'attirer, par leurs cris, les Matelots de colline en colline, en faisant le cercle, et de les faire courir ainsi jusqu'à la brune. Je leur indiquai, pour me rejoindre, un chemin que *Vendredi* connaissait à merveille. Ce stratagême eut tout le succès possible. Au premier cri, ils répondirent et marchèrent du côté de la voix, après avoir laissé deux hommes à la chaloupe, qui la remontèrent dans ma baie comme dans une bonne rade, et l'attachèrent au tronc d'un arbre. L'un d'eux sortit de

Digitized by Google

l'esquif, et se coucha sur l'herbe pour s'y reposer.

Comme ces deux Matelots étaient presque à notre portée, nous les surprîmes aisément; le Capitaine qui les reconnut assomma d'un coup de crosse, pour ne pas faire de bruit, celui qui était couché, et mettant l'autre en joue, lui cria de se rendre, ou qu'il était mort. Il se rendit, et demanda quartier; c'était encore un de ceux dont le Capitaine m'avait dit du bien, et il rentra dans son devoir en s'engageant avec nous.

Vendredi et le contremaître jouèrent si bien leurs rôles, en criant et répondant successivement aux Matelots, qu'ils leur firent faire un grand circuit de hauteurs en hauteurs, et qu'ils les fatiguèrent extrêmement. Ils vinrent nous rejoindre avant la brune, fort fatigués eux-mêmes; mais ils avaient le temps de se reposer, car les autres ne pouvaient revenir à leur chaloupe de plus d'une heure.

Enfin,

Digitized by Google

Enfin nous les entendîmes crier à leurs camarades de la chaloupe ; point de réponse ; mais quelle fut leur surprise quand ils la virent sans gardes ; ils se disaient les uns aux autres qu'ils étaient certainement dans une île enchantée, et qu'ils y périraient tous s'ils ne s'en éloignaient pas bien tôt.

Nous étions en embuscade dans le bois, à deux portées de fusil d'eux. Le peu de jour qui restait nous suffit pour voir leur terreur et leur désespoir. Le Bosseman, chef principal de la mutinerie, se montrait, par ses gestes et ses lamentations, le plus lâche de tous ; le Capitaine était si outré contre ce scélérat, qu'il sortit du bois, courut à lui, le tua sur la place, et en blessa mortellement un second qui était derrière lui.

J'avançai précipitamment avec mon armée, qui consistait en huit hommes ; il commençait à faire nuit, de manière que le reste de cette troupe, ne pouvant

Digitized by Google

connaître la faiblesse de la nôtre, et imaginant que le bois en était farci, ne savait quel parti prendre. J'ordonnai à celui que nous avions trouvé dans l'esquif, et qui était ci-devant des nôtres, de les appeler par leurs noms, et de leur demander s'ils voulaient capituler.

Cette tournure réussit; les rebelles reconnurent la voix de *Jonhson*, leur ancien camarade, et demandèrent à qui il fallait se rendre, et s'il y avait bonne capitulation. Au Capitaine, leur dit *Jonhson*; le *Bosseman* et *Jeffris* sont tués, *Frie* est blessé à mort; et si vous ne mettez les armes bas, vous êtes tous pendus; car ils sont ici cinquante hommes, et je suis prisonnier de guerre. Mais si nous mettons bas les armes, répliqua *Smith*, nous donnera-t-on la vie? Je m'en vais le demander au Capitaine, reprit *Jonhson*; alors le Capitaine élevant la voix, dit à *Smith* qu'il leur ferait quartier, excepté à *Guillaume*

Digitized by Google

Atkins, qui vraiment était un scélérat, et le même qui avait osé lever le sabre sur son Commandant. *Atkins*, qui entendit son arrêt de mort, supplia le Capitaine de le traiter comme les autres; mais celui-ci lui cria que cela dépendait du Gouverneur de l'île (c'était de moi qu'il voulait parler), qu'il lui conseillait de se rendre à discrétion, et de tout attendre de mes bontés.

Ils se rendirent enfin, et se laissèrent lier par *Vendredi* et par une partie de ma troupe, qu'ils ne prirent sans doute que pour un détachement de ma garnison; je me retirai dans mon château pour ne pas exposer à leurs yeux un Gouverneur de nouvelle fabrique, et vêtu aussi étrangement que je l'étais.

Ils promirent tous à leur Commandant de rentrer dans le devoir, et même de l'aider à recouvrer son autorité dans le vaisseau, s'il pouvait obtenir leur grace de M. le Gouverneur. Impatient de savoir

*

Digitized by Google

ce qui se passait, j'envoyai un de mes gens avec ordre de crier au Capitaine, à une certaine distance, que le Gouverneur voulait lui parler. Dites à son Excellence, répondit-il à haute voix, que dans le moment je suis à ses ordres; ils donnèrent tous dans le panneau, et crurent que le Gouverneur n'était pas éloigné avec une troupe de cinquante hommes.

Je proposai au Capitaine de dire de ma part au plus méchant que je voulais qu'il fut pendu pour l'exemple, et je lui fis sentir qu'en gagnant les autres, et en raccommodant la première chaloupe, il pouvait surprendre, dans la nuit, le reste de l'équipage, et rentrer dans son commandement. Il approuva mon projet, et nous préparâmes tout pour l'exécution.

Il retourna vers ses prisonniers, en leur reprochant amèrement leur trahison. Vous avez cru, leur dit-il, me reléguer dans une île déserte; mais, par

Digitized by Google

un effet de la Providence, il se trouve que cette île est gouvernée par un Anglais, qui pourrait vous faire périr ou vous renvoyer en Angleterre entre les mains de la Justice; il veut cependant bien vous faire grace à de certaines conditions, excepté à *Atkins*, à qui il m'ordonne d'annoncer de se préparer à la mort. Cette fiction eut tout le succès imaginable; *Atkins* se jeta aux genoux du Capitaine, en le conjurant d'intercéder pour lui auprès du Gouverneur. Il lui promit de tout tenter pour me fléchir; mais, en attendant, il l'envoya dans la grotte, bien lié, tenir compagnie aux deux autres.

Il vint me retrouver pour m'instruire de ce qui se passait; je trouvai bon d'aller avec lui sous le nom de l'homme de confiance du Gouverneur, et chargé de ses ordres; comme ils ne me connaissaient pas, il ne me fut pas difficile de leur faire croire ma mission, et je les persuadai

Digitized by Google

tellement du bon état de leur forteresse et de la garnison, que nous disposâmes d'eux à notre volonté.

Le Capitaine leur expliqua son projet de reprendre le vaisseau, et leur demanda un ôtage pour le joindre aux trois prisonniers de la grotte, qui tous ensemble répondraient de leur fidélité au prix de leur vie, et que certainement le Gouverneur ne manquerait pas de les faire pendre, s'ils manquaient à leurs promesses.

Tout cela arrangé, j'ordonnai à *Vendredi* et au contremaître d'aller chercher les rames, la voile, et de reboucher bien vîte le trou de la première chaloupe, enfin de la remettre en état; ce qui fut fait en moins de deux heures.

Ils s'embarquèrent vers minuit dans les deux chaloupes, bien armés, au nombre ne douze, savoir : le Capitaine, le Contremaître et cinq Matelots dans la première, et le passager avec quatre

Digitized by Google

autres dans la seconde; nous restâmes *Vendredi* et moi pour garder notre habitation, et pour veiller sur les prisonniers et sur l'ôtage.

Il ne restait plus dans le vaisseau que seize hommes, qui, quoiqu'inquiets de leurs camarades, ne s'attendaient pas à ce qui allait leur arriver; aussi étaient-ils la plupart endormis; lorsque le Capitaine fut à portée du bâtiment, il ordonna à *Jonhson* de crier au *qui vive* de l'équipage qu'ils ramenaient la chaloupe avec les Matelots, et qu'ils avaient eu beaucoup de peine à les trouver dans l'île; pendant que *Jonhson* amusait ceux qui faisaient le quart, l'esquif arriva sous le navire, où le Capitaine et le Contremaître, montant avec sa troupe, surprirent et tuèrent le Pilote, le Charpentier, et se rendirent maîtres du pont.

Le passager, commandant la chaloupe, monta de son côté, avec son monde, sur la proue, et s'empara de l'écoutille qui

Digitized by Google

menait à la chambre du Cuisinier, qu'ils firent prisonnier avec trois mutins.

Ils allèrent ensuite droit à la chambre du nouveau Capitaine, dont ils forcèrent la porte. Celui-ci ayant pris l'alarme, se leva, et s'étant armé de ses pistolets, il fit courageusement feu sur les assaillans; il blessa un Matelot et cassa le bras au Contremaître, qui, malgré sa blessure, lui brûla la cervelle. Le reste des révoltés voyant leur chef mort, se rendit à discrétion, et le Capitaine rentra en possession de son vaisseau sans plus répandre de sang.

Il m'annonça d'abord sa victoire par sept coups de canon, comme nous en étions convenus, j'étais sur le rivage pour attendre des nouvelles de cette entreprise. On peut juger de ma joie à ce signal; je remontai dans mon château, où je pris le repos dont j'avais grand besoin.

A mon réveil, j'entendis un coup de canon,

Digitized by Google

canon, et l'on vint m'avertir que le Capitaine arrivait avec son ami. Il se jeta dans mes bras, et me dit d'un ton pénétré de reconnaissance : Robinson, mon cher libérateur, voilà votre vaisseau, il vous appartient, ainsi que tout ce que je possède. Je vis en effet son bâtiment à un quart de lieue du rivage, et il était venu par ma baie, avec son canot, jusques sous mon habitation.

Je voyais alors ma délivrance certaine; un bon vaisseau m'attendait, et semblait être à mes ordres; la joie subite qui s'empara de mes sens, faillit à me faire perdre connaissance; un verre de liqueur qu'on me fit prendre, me rendit à moi-même.

Je l'embrassai alors à mon tour comme mon sauveur, puisqu'il allait me rendre à ma patrie.

Nous remerciâmes Dieu de ce qu'il avait permis que nous nous fussions secourus mutuellement d'une manière

Digitized by Google

si miraculeuse, et nous nous mîmes à délibérer sur ce que nous avions à faire.

Avant tout, me dit-il en souriant, je vous prie d'accepter les présens que je vous ai fait apporter; je voudrais qu'ils fussent plus dignes de vous et de moi; mais dans ces circonstances, je vous offre tout ce que mon cœur peut vous donner.

Je vis arriver un grand coffre, où je trouvai des eaux cordiales, du vin de Madère, du sucre, du tabac, de la fleur de muscade, du sirop de limon, et beaucoup d'autres choses agréables; mais ce qui me fit grand plaisir, et qui allait en effet me donner l'air d'un véritable Gouverneur, ce fut un habillement complet, depuis les souliers jusqu'au chapeau, avec six belles chemises, autant de cols et de mouchoirs, le tout presque neuf; je m'habillai sur-le-champ pour faire jouir promptement le Capitaine de son propre bienfait.

Digitized by Google

Il avait aussi apporté pour *Vendredi* un joli habillement de Matelot qui lui allait à merveille. Je dis à ce dernier d'aller délivrer l'ôtage, de me l'amener, et de conduire les trois autres prisonniers à ma maison de campagne.

J'y allai, quelques heures après, en habit de cérémonie, accompagné du Capitaine, du passager et de l'ôtage. C'est alors que je fus traité ouvertement de Gouverneur. Je fis comparaître *Atkins* et ses deux camarades. Je leur reprochai leur révolte et le complot qu'ils avaient sans doute fait d'exercer la piratrie avec le vaisseau dont ils s'étaient injustement emparés, et que j'avais fait remettre au pouvoir de leur légitime Commandant; je leur dis qu'ils verraient dans peu de momens leur nouveau Capitaine pendu à la grande vergue, et je leur demandai enfin qu'elles raisons ils pouvaient m'alléguer pour

*

Digitized by Google

justifier leur rébellion, et pour m'empêcher de les faire punir.

Ils s'avouèrent coupables en m'assurant qu'ils se repentaient de leurs fautes, et qu'ils demandaient la vie que le Capitaine leur avait promise. Je leur répondis qu'ils ne la méritaient guère, et que tout ce que je pouvais faire en leur faveur, puisque j'allais retourner dans la Grande-Bretagne, était de leur permettre de vivre dans l'île, où je leur fournirais de quoi subsister, avec une instruction par écrit sur les moyens de faire des plantations, et je leur promis de leur envoyer des secours d'Angleterre pour passer le reste de leurs jours fort à leur aise.

Ils reçurent mes propositions avec plaisir, en me disant qu'ils préféraient cet exil à la destinée qui les attendaient parmi leurs compatriotes. Le Capitaine fit semblant de n'oser y consentir; sur quoi j'affectai de lui dire d'un air fâché qu'ils étaient mes prisonniers et non les

Digitized by Google

biens, et que leur ayant promis leur grace, je n'étais pas homme à manquer de parole, et que dès ce moment même j'allais les remettre en liberté.

En effet, je les fis délier par *Vendredi*, et tirant le Capitaine à l'écart, je lui dis d'aller sur-le-champ faire suspendre le corps du nouveau Commandant à la grande vergue, et de faire tout préparer pour partir le lendemain.

Après le départ du Capitaine, j'entrai avec ces trois Anglais dans une conversation très-sérieuse sur leur situation; je les félicitai du choix qu'ils avaient fait. J'entrai alors dans le détail de la manutention de l'île; j'envoyai chercher au vaisseau de l'encre et des plumes, et je leur dressai un mémoire instructif pour se rendre la vie agréable et commode. Je leur parlai aussi des dix-sept Espagnols qui devaient arriver sous peu de jours avec le père de *Vendredi*, et je leur laissai une grande lettre, et mes ordres

Digitized by Google

pour l'Espagnol député, à qui je cédais mon château et mes effets, en l'assurant de tout tenter en Europe pour leur délivrance, ou du moins pour leur envoyer des secours. Je l'instruisais de ma dernière aventure et de mon prochain départ.

Je leur donnai des armes, des munitions et des vivres pour rester à ma treille jusqu'à l'arrivée de mon Espagnol et de ses amis.

Le Capitaine eut la bonté de leur envoyer leurs hardes, de la poudre, quelques outils, et différentes graines de légumes que j'aurais été bien charmé d'avoir pendant mon long séjour dans l'île.

Enfin, après avoir emporté le peu d'argent et de bijoux que j'avais trouvés et conservés, nous nous embarquâmes, *Vendredi* et moi, avec quelque regret cependant, lui, de ne pouvoir faire ses adieux à son père, qu'il n'espérait plus

Digitized by Google

revoir, me disait-il, et moi, de n'avoir pas revu mon Espagnol avec ses camarades pour les mettre en possession de mes domaines; car un secret pressentiment me disait déjà que ces trois mutins leur donneraient de l'inquiétude; mais je me rassurai sur leur petit nombre, sur la prudence et sur la fermeté espagnole.

Je n'eus garde d'oublier mon parasol, mon grand bonnet, ma pelisse, et mon vieux perroquet, pour les faire voir à mes anciennes connaissances en Angleterre, si j'avais le bonheur de les retrouver encore en vie.

Nous étions prêts d'appareiller et de lever l'ancre, lorsqu'une querelle particulière pensa renverser toutes nos espérances, et retarda notre départ de vingt-quatre heures, parce que le vent changea quelques momens après.

La dispute s'était si fort échauffée parmi les premiers mutins, qu'il était

Digitized by Google

fort à craindre qu'ils n'en vinssent à une seconde révolte. La chose en serait peut-être venue là, si le Capitaine, ses amis et moi nous n'avions pas arrêté, à main armée, les plus opiniâtres, et si nous ne les avions pas fait mettre aux fers en les menaçant de les faire pendre, s'ils continuaient leurs propos séditieux.

Quoique ce ne fût l'intention du Capitaine ni la mienne, les autres Matelots, coupables de mutinerie, alarmés par ces discours, crurent qu'on les trompait par un pardon simulé, et qu'on les livrerait à la Justice au premier port d'Angleterre où l'on entrerait; ainsi ils conspirèrent de nouveau, et résolurent de s'emparer du navire.

Le Contremaître en eut vent, et nous en avertit, sur quoi je leur conseillai de m'envoyer pour leur parler, et les apaiser. Comme je passais dans leur esprit pour un homme de grande importance, je parvins à les calmer, en leur donnant

Digitized by Google

ma parole d'honneur que s'ils se conduisaient en honnêtes gens le reste du voyage, il ne serait jamais question du passé. Je leur dis même que j'allais rendre la liberté à leurs camarades, à qui en effet j'ordonnai qu'on ôtât les fers. Ce procédé les appaisa, et me les gagna entièrement. Mais ces deux mutins, toujours persuadés de nos projets de les faire punir, volèrent des armes et des munitions, pendant la nuit, et s'esquivèrent dans la pinace, pour aller rejoindre les trois exilés dans l'île.

On ne s'en apperçut que le matin ; on envoya après eux des gens sûrs et armés ; mais ils avaient déjà gagné les bois avec leurs anciens camarades, et on ne put les retrouver. La chaloupe revint avec la pinace, en laissant deux mutins de plus dans l'île ; cependant le Capitaine m'assura que ces deux hommes avaient le cœur bon, et que la crainte seule les avait portés à cette extrêmité.

Digitized by Google

Le vent étant devenu favorable, nous déployâmes nos voiles. C'est ainsi que je quittai mon île, le 19 Décembre 1686, selon le calcul du vaisseau, après y avoir demeuré, selon le mien, 28 ans 2 mois et 19 jours. Notre voyage fut heureux, et j'arrivai en Angleterre le 11 Juin 1687, ayant été hors de ma patrie l'espace de 35 ans.

De retour en Angleterre, ma patrie, je me vis presque aussi étranger que si je n'y eusse jamais été. La fidelle veuve à qui j'avais confié mes petits fonds vivait cependant encore; mais elle avait essuyé des malheurs, et de plus elle se trouvait nouvellement veuve d'un second mari, peu riche. Je la rassurai sur ce qu'elle me devait, en lui promettant même de la secourir autant que ma situation pouvait le permettre, en reconnaissance des anciens services qu'elle m'avait rendus.

J'allai ensuite à Yorck, où je ne trouvais vivant de toute ma famille que deux

Digitized by Google

sœurs et deux de leurs enfans. Comme on m'avait cru mort, on m'oublia dans le partage des biens; et leur fortune actuelle ne leur permettait pas de me faire la moindre restitution. Je n'avais d'autres ressources que ce que j'avais apporté de mon île. Cela ne suffisait pas pour prendre un établissement convenable à mon âge, en y joignant les deux cents livres sterlings de gratification, que les propriétaires du vaisseau me donnèrent, à la recommandation du Capitaine qui leur avait rendu compte de ma conduite à son égard, en lui faisant recouvrer son bâtiment.

Je pris donc le parti d'aller à Lisbonne pour tâcher d'avoir des nouvelles du Capitaine qui m'avait autrefois recueilli en pleine mer, et des éclaircissemens sur ma plantation dans le Brésil. Nous nous embarquâmes, *Vendredi* et moi, pour le Portugal, où nous arrivâmes en bonne santé, après la traversée la plus heureuse.

Digitized by Google

Je ne fis pas de longues perquisitions pour retrouver mon premier libérateur; il était fort vieilli, et il avait quitté la mer. Son fils l'avait remplacé dans le commandement de son vaisseau et dans son commerce; ce vieux ami eut d'abord de la peine à me reconnaître, car il me croyait mort : il n'en était pas de même à mon égard; l'impression que ses traits avaient faite sur mon cœur, lorsqu'il me reçut dans son vaisseau après ma fuite de Salé, était trop profonde pour en être jamais effacée. Nous nous embrassâmes, les larmes aux yeux, et, après lui avoir raconté mes aventures et exposé l'état de mes affaires, je lui demandai des nouvelles de ma plantation.

Ce bon homme me dit qu'il n'y avait pas été depuis plus de neuf ans, et que mon associé, dans ce temps-là, était encore en vie, mais que mes deux Facteurs étaient morts. Il ajouta cependant qu'il ne me serait pas fort difficile d'avoir

Digitized by Google

une information exacte de mes affaires, qui, selon toute apparence, devaient être en bon état, puisque mon associé était devenu extrêmement riche; qu'au surplus les héritiers de mes Facteurs étant de très-honnêtes gens, il ne doutait pas qu'après quelques formalités nécessaires, je ne rentrasse dans mes biens; qu'à la vérité, me croyant mort, le Fiscal s'était fait rendre compte de mes revenus, dont le tiers avait passé au Roi et le reste à l'Église; mais que moi vivant, il croyait que leur restitution ne souffrirait aucune difficulté.

J'aurais bien agi, poursuivit ce bon vieillard, en qualité de votre exécuteur testamentaire et de votre fondé de procuration, si j'avais pu faire preuve de votre mort ou de votre vie, j'ai cependant fait enregistrer votre testament, et vous croyant submergé, je me suis accommodé avec vos Facteurs pour les six premières années de vos revenus; comme

Digitized by Google

il a fallu faire beaucoup de dépenses pour l'agrandissement de la plantation, la somme n'a pu être considérable. Là-dessus cet honnête homme me rendit un compte fidèle de recette, et il se trouva qu'il me devait 470 moïdores d'or.

Les désastres qu'il avait essuyés dans son commerce l'avaient forcé; ne comptant plus sur mon retour, de se servir de cette somme; et quoiqu'il fût extrêmement gêné dans ses affaires, il me donna un à-compte de 160 moïdores, avec le titre de la part qu'il avait dans un vaisseau, pour ma sûreté du reste.

Touché de la probité de ce vieillard, et me ressouvenant des obligations que je lui avais, je ne pris, ayant besoin d'argent, que cent moïdores, en lui donnant quittance du tout et en lui remettant son contrat. Je l'assurai de plus, que si je rentrais dans la possession de mes effets du Bresil, je lui rendrais encore cette somme, et qu'il pourrait toujours compter sur moi dans ses besoins.

Digitized by Google

Il ne me restait plus d'autre parti à prendre que d'aller moi-même au Bresil pour ramasser les débris de ma plantation; mais le Capitaine me conseilla, avant tout, d'y envoyer un acte de notoriété, qu'il signerait juridiquement avec deux personnes qui étaient dans son vaisseau lors de notre rencontre, comme j'étais en vie, et le même homme qui avait entrepris et commencé à faire valoir la plantation dont il s'agissait. J'envoyai cette déposition authentique à mon associé, avec une lettre qui contenait le récit de mes aventures, en l'assurant qu'aussi-tôt que j'en aurais eu des nouvelles, je passerais au Bresil pour y finir le reste de mes jours; j'y joignis une procuration pour un marchand des amis du vieux Capitaine, afin qu'il pût agir en mon nom, et me faire passer, par le retour des vaisseaux, tout ce qu'il pourrait tirer de mon associé, ou des héritiers de mes facteurs.

Digitized by Google

Ces mesures réussirent au-delà de mes espérances; car au bout de six mois, je reçus un compte détaillé de ma plantation, de son accroissement, de ses revenus, et enfin l'heureuse nouvelle de mon droit à en jouir.

Pour le premier compte il me revenait 1174 moïdores; par le second 3241. Le Prieur du Monastère qui avait touché mon revenu pendant près de 14 ans, déclara avec franchise qu'il avait encore entre les mains 872 moïdores qu'il remettrait à ma volonté; mais qu'il ne pouvait me rendre ce qui avait été employé en faveur des Hôpitaux; le Fiscal, ainsi qu'il est d'usage parmi ces Messieurs, garda tout, et ne restitua rien.

Je reçus en même-temps de la part des héritiers de mes facteurs, 1200 caisses de sucre, 800 rouleaux de tabac, et une grande somme en or.

Mon associé m'écrivit une lettre de félication sur mon retour en Europe, après

Digitized by Google

après tant d'événemens extraordinaires, et finissait par les protestations les plus pathétiques de son amitié, et de celle de toute sa famille, en y joignant six belles peaux de léopards, et six caisses d'excellentes confitures.

Les vaisseaux qui m'avaient apporté ces bonnes nouvelles, étaient aussi chargés de mes effets, et je reçus l'avis qu'ils étaient en sûreté dans le port, avant que j'eusse su leur départ du Bresil. La joie que me causa cette fortune inespérée, faillit à me suffoquer, et je crois que j'en serais mort subitement, si l'on ne m'eût saigné sur l'heure.

Je me voyais alors tout d'un coup riche de plus de cinquante mille livres sterlings, argent comptant, et de mille livres sterlings de rente dans le Bresil, sur un fonds aussi assuré que s'il eût été dans ma patrie.

La première chose que je crus devoir faire, fut de récompenser le Capitaine

Digitized by Google

Portugais, mon bienfaiteur. Je lui montrai l'état de ma fortune, en lui avouant qu'après la divine Providence, je le regardais comme l'auteur de ma prospérité. Je lui rendis non-seulement les cent moïdores qu'il m'avait remis, mais je lui donnai ma procuration générale pour recevoir mes revenus, sur lesquels je lui assignai cent moïdores de pension, et cinquante à son fils. J'envoyai aussi deux cents guinées à chacune de mes sœurs qui vivaient à la campagne auprès d'Yorck; quoiqu'elles ne fussent pas absolument pauvres, elles n'étaient cependant pas à leur aise; l'une ayant perdu son mari, et l'autre en étant séparée avec deux enfans. Je fis encore remettre à la bonne veuve de Londres, dont le premier mari avait aussi été mon bienfaiteur, cent livres sterlings, en lui donnant quittance des cent autres qu'elle me devait, et lui promettant, au surplus, de ne jamais l'abandonner.

Digitized by Google

Ayant ainsi satisfait à la reconnaissance, je n'avais plus qu'à délibérer sur l'emploi de mes richesses. J'avoue qu'elles me causèrent alors plus d'embarras que je n'en avais jamais eu dans mon île, où je n'avais besoin que de ce que j'avais; au lieu que, dans ma nouvelle situation, mon bonheur même m'était à charge par l'inquiétude de le conserver.

Plusieurs mois s'écoulèrent dans l'irrésolution. J'avais quelquefois assez d'envie d'aller reprendre mon ancien établissement dans le Bresil, où j'étais comme naturalisé; mais je fus retenu par la différence de la religion; il est bien vrai qu'autrefois j'avais été moins scrupuleux; la réflexion mûrit avec l'âge, et je crus qu'il était indigne d'un honnête homme de professer publiquement un culte qu'il improuve en secret.

Je me déterminai donc à retourner en Angleterre; mais, avant que de partir, je répondis aux lettres obligeantes que

Digitized by Google

j'avais reçues du Bresil, et j'envoyai à mon associé, en reconnaissance de ses bons services et de ses derniers prêts, quelques pièces d'étoffes de soie d'Italie, de beaux draps d'Angleterre et de dentelles de Flandres. De plus, je fis présent au Prieur du Monastère du Bresil des 872 moïdores qu'il voulait me rendre, en le priant d'en distribuer un quart aux pauvres, et de me recommander aux prières de ses Religieux.

Ayant ainsi mis ordre à mes affaires, vendu ma cargaison, et converti le tout en or et en lettres de change, je ne trouvai plus rien d'embarrassant que le choix de ma route pour passer en Angleterre. J'étais fort accoutumé à la mer, et cependant je me sentis une répugnance extrême de m'y hasarder encore; et quoique je n'eusse pu donner une bonne raison de ce dégoût, il redoubla tellement que je fis remettre à terre, jusqu'à deux fois, le bagage que j'avais fait embarquer;

Digitized by Google

bien m'en prit, car des deux vaisseaux où j'avais voulu passer en différens temps, l'un fut enlevé par les Algériens, et l'autre fit naufrage près de Torbay.

Mon vieux ami m'exhortait fort d'aller par terre, en traversant l'Espagne et la France jusqu'à Calais, il me trouva même des compagnons de voyage jusqu'à Paris. C'étaient trois Anglais et deux Portugais, tous fort honnêtes gens. Je résolus de suivre ce dernier parti, et nous nous préparâmes pour la route.

Nous étions six maîtres et cinq domestiques, tous bien montés, bien armés, formant une petite troupe assez leste, qui me faisait l'honneur de m'appéler son Capitaine, tant à cause de mon âge que parce que j'avais deux domestiques; car *Vendredi* ne pouvait me servir seul dans des pays dont il n'avait qu'une fort légère idée.

Nous quittâmes Lisbonne vers la fin de Septembre 1688, et nous arrivâmes

Digitized by Google

au commencement d'Octobre à Madrid, fort gais et fort dispos. Après avoir vu tout ce qu'il y a de remarquable dans cette capitale et dans les environs, nous nous pressâmes de joindre les frontières de la Navarre pour pouvoir passer les Pyrénées avant la chûte des neiges; mais nous y apprîmes avec douleur qu'il en était tombé une telle quantité, que plusieurs voyageurs avaient été obligés de retourner à Pampelune, après avoir inutilement tenté le passage des montagnes, et s'être exposés en vain aux plus grands hasards.

Nous trouvâmes, à notre arrivée à Pampelune, que cette nouvelle n'était que trop vraie. Le froid y était déjà insupportable, sur-tout pour moi, qui avait long-temps vécu dans un climat chaud; le pauvre *Vendredi* ne savait où se fourrer; le froid était pour lui une chose inconnue, ainsi que la neige, qu'il ne pouvait cesser de regarder avec étonnement.

Digitized by Google

Elle continuait toujours de façon que les gorges des montagnes devinrent impraticables. Nous nous arrêtâmes une vingtaine de jours à Pampelune ; mais convaincu que l'approche de l'hiver ne ferait qu'augmenter les obstacles, je proposai à mes compagnons d'aller à Fontarabie, et de passer de-là, par mer, à Bordeaux ; ce qui ne formait qu'un petit trajet.

Dans le temps que nous délibérions sur ce voyage, nous vîmes entrer dans notre auberge quatre Cavaliers Français qui, s'étant trouvés, dans le même cas que nous, de l'autre côté des montagnes, avaient eu le bonheur de trouver un guide assez instruit pour les leur faire traverser, sans danger, par des chemins peu connus. Nous appelâmes ce guide, et il nous promit de nous conduire par la même route, sans rien craindre de la neige, pourvu toutefois que nous fussions assez bien armés pour nous défendre

Digitized by Google

contre les bêtes féroces, que la faim obligeait de sortir de leur repaire pour chercher leur proie.

Après l'avoir rassuré sur cette crainte, nous convînmes de prix, et nous partîmes, suivis encore d'une douzaine de Cavaliers Français avec leurs gens. Ils avaient été obligés, faute de conducteur, de revenir à Pampelune, par la crainte de trouver trop de neige dans les chemins ordinaires. Nous fûmes d'abord assez surpris de voir notre guide nous faire retourner sur nos pas, du côté de Madrid, l'espace environ de vingt milles d'Angleterre; mais ayant passé deux rivières à gué, et traversé une région agréable et assez chaude, il tourna tout d'un coup à gauche, et nous fit entrer dans les gorges des montagnes. Il nous conduisit par tant de détours et de sinuosités, que nous étions déjà au-delà des plus hautes, sans presque nous en être apperçus, et sans avoir trouvé que peu de

Digitized by Google

de neige. Il nous fit ensuite entrevoir de loin les agréables et fertiles plaines du Languedoc et de la Gascogne, mais il fallait encore faire du chemin avant que d'y arriver.

Comme notre guide nous pressait un soir pour arriver au gîte avant la nuit, et qu'il nous devançait tout seul de trois ou quatre portées de fusil, je vis sortir d'un chemin creux, à côté d'un bois épais, deux loups énormes, et un ours formidable. Les loups attaquèrent notre guide avec tant de fureur, qu'il n'eut ni le temps ni la présence d'esprit de se servir de ses pistolets. Au cri épouvantable qu'il fit, j'envoyai *Vendredi*, qui marchait aussi un peu en avant, pour voir ce que c'était, et nous doublâmes le pas. Mon courageux sauvage arriva assez à temps pour sauver la vie à ce pauvre guide, qu'un loup tenait déjà par la cuisse, tandis que l'autre s'attachait à la tête du cheval. *Vendredi* ne perdit

Digitized by Google

point la tramontane, et mettant le pistolet à la main, tua le loup tout roide, et débarrassa notre conducteur qui avait deux morsures cruelles; le cheval en avait été garanti par les bossettes de son mors.

Nous arrivâmes un moment après cette première expédition; le second loup, voyant son camarade tué, s'enfuit avec beaucoup de vîtesse; l'ours était resté à quelques pas de-là, et ne s'effrayait ni de ce coup de feu, ni de notre nombre. C'était un animal d'une taille monstrueuse, et je vous avoue que j'en eusse été épouvanté dans toute autre occasion. Je fis d'abord panser les blessures de notre guide; nous allions nous remettre en chemin, quand *Vendredi* me pria d'attendre un moment, en me disant qu'il voulait nous amuser un instant en faisant danser l'ours. Il te mangera, lui répliquai-je. Oh que non, reprit-il, laissez-moi faire, et vous allez bien rire. Là-

Digitized by Google

dessus il descend de cheval, ôte ses bottes, prend son fusil, et s'en va tout gambadant jusqu'au près de cet animal redoutable, qui l'attendit de pied ferme.

Avant que de décrire ce terrible et plaisant combat, il est bon de parler du caractère de l'ours. Il ne regarde pas l'homme comme sa proie, à moins qu'une faim excessive ne le fasse sortir de son naturel. Si on ne l'attaque pas, il passe son chemin, mais il ne s'en détournerait pour qui que ce fut au monde; laissez-le passer sans le regarder, et il ne vous dira rien; mais si vous l'insultez, ne fut-ce qu'avec une petite pierre, il cherchera tous les moyens possibles de s'en venger.

L'ours étonné de se voir approcher par *Vendredi*, le regarde fièrement. Celui-ci le tourne en sautant, faisant mille gestes comiques, et en lui proposant de danser avec lui. L'animal, assis sur son cul, tourne aussi à mesure que mon Sauvage joue sa farce; mais celui-ci, voyant qu'il

*

Digitized by Google

ne quitte pas la place, et qu'il semble dédaigner un si faible ennemi, il prend une grosse pierre, et la lui jette à la tête, sans pourtant lui faire grand mal. L'ours alors se croit offensé, et marche droit à son adversaire en doublant le pas; c'est ce que *Vendredi* desirait pour nous amuser. L'animal avait beau précipiter sa course, mon Sauvage, qui courait deux fois plus vîte que lui, rallentissait de temps en temps la sienne, pour se laisser presque joindre, et puis, faisant un crochet, il s'en éloignait en se moquant de lui, et en lui jetant des cailloux. L'ours furieux suit ses traces en grommelant; enfin *Vendredi* l'attire au pied d'un arbre, et ayant mis son fusil par terre, il y grimpe avec une légèreté étonnante. Ayant ensuite choisi une branche propre à son dessein, il se coule dessus presque jusqu'à l'extrêmité. Pour le coup l'ours croit tenir son ennemi, et s'attachant au même arbre, il se met aussi à y grimper,

Digitized by Google

à la manière des chats, quoiqu'avec beaucoup moins d'adresse, comme on peut le croire; je ne voyais pas encore où aboutirait cette scène; arrivé auprès de la branche où était *Vendredi*, l'ours se hasarda d'y marcher, avec lenteur cependant, et avec la précaution, à chaque pas, de s'y accrocher solidement avec ses griffes. Parvenu vers le milieu, *Vendredi* nous cria d'examiner la danse de l'ours; en effet, après l'avoir invité de venir jusqu'au bout, il s'y pend en la secouant de façon que ce pauvre animal, suivant les mouvemens de cette branche, semblait danser, et regardait déjà derrière lui pour se tirer d'un pas si glissant; le balancement de l'ours, sa frayeur et ses grimaces nous donnèrent beaucoup de plaisir; mais comme il était tard, je priai *Vendredi* de presser le dénouement de sa pièce. Après l'avoir encore fait sauter une douzaine de fois, *Vendredi* se laissa couler de branche en branche jusqu'aux der-

Digitized by Google

nières; et se tenant à la plus faible, qui se courbait jusqu'à près de deux toises de terre, il n'eut qu'à sauter de sa hauteur pour regagner son fusil.

L'ours, voyant échapper sa proie, regagne le gros de l'arbre à reculons, et descend pour renouveller le combat; mais *Vendredi*, lui ayant mis le bout de son fusil pour ainsi dire dans l'oreille, le fit tomber roide mort.

Cette aventure nous amusa extrêmement, et nous dédommagea, en quelque sorte, de l'ennui d'une route aussi difficile; mais nous payâmes bientôt ce plaisir fort cher par l'évènement tragique que je vais rapporter.

Nous n'avions plus qu'un défilé à passer pour nous rendre à la couchée; mais le guide nous assura qu'il était dangereux, et que nous ne manquerions pas d'y trouver beaucoup de loups.

En effet, nous ne tardâmes pas à en voir plusieurs qui achevaient de ronger

Digitized by Google

une charogne; et une autre troupe fort considérable qui faisait mine de vouloir nous disputer le passage.

Le soleil venait de se coucher, et nous avions encore une demi-lieue à faire pour gagner le bourg. Tout d'un coup nous entendîmes un coup de fusil, et dans le même instant nous vîmes un cheval sellé et bridé sortir du bois sans cavalier, et s'enfuir comme le vent, ayant à sa poursuite sept ou huit loups qui devaient bientôt l'atteindre, puisqu'il était impossible qu'il soutint encore long-temps une course si vigoureuse.

En marchant vers l'endroit du bois d'où ce cheval venait de déboucher, nous vîmes les cadavres de deux hommes et celui d'un autre cheval fraîchement dévorés par ces terribles animaux; nous crûmes, avec raison, que l'un de ces infortunés était celui dont nous avions entendu le coup de fusil; car nous trouvâmes son arme à terre et déchargée.

Digitized by Google

Ce spectacle nous remplit d'horreur, et nous ne savions quel parti prendre, quand ces bêtes furieuses, au nombre de près d'une quarantaine, nous forcèrent à une prompte défense, en s'avançant sur nous de deux côtés, et par rangs, comme si un Officier expérimenté les eut mises en ordre de bataille.

Nous découvrîmes heureusement un grand abattis de bois destiné à la charpente, derrière lesquels je plaçai ma petite troupe. Je lui fis mettre pied à terre, en faisant garder nos chevaux dans notre centre par quelques valets qui n'étaient point armés. Je recommandai qu'on ne tirât pas tous à-la-fois, et qu'on ne rechargeât qu'après que chacun aurait fait feu de toutes ses armes; toutes ces précautions nous furent utiles : à peine fûmes-nous arrangés derrière cette sorte de rempart, que ces loups faméliques et enragés nous chargèrent avec une fureur inexprimable, et avec des hurlemens aussi affreux que

Digitized by Google

ceux que j'ayais entendus sur les côtes d'Afrique, en me sauvant de Salé avec *Xuri*. Je ne dois pas oublier de dire ici en passant que le Capitaine Portugais, selon sa promesse, avait donné la liberté à *Xuri*, et lui avait même procuré une condition dans une bonne maison de Portugal, où il mourut quelques temps après avoir embrassé la religion catholique.

A la première décharge, il en tomba beaucoup; mais comme ils étaient nombreux, nous fûmes obligés d'en faire plusieurs; car leur acharnement était incroyable. Enfin, ils parurent se rallentir un peu à la vue et aux cris lamentables de leurs blessés; mais ils ne se retiraient pas: je profitai de cet instant pour ordonner à *Vendredi* de répandre une grosse traînée de poudre sur les arbres qui nous servaient de rempart, et d'y mettre le feu avec le chien de son pistolet, aussi-tôt que ces cruels animaux reviendraient à

Digitized by Google

la charge. Ils revinrent effectivement un moment après avec une nouvelle rage, sans doute animés par la présence de nos chevaux, qu'ils regardaient déjà comme leur proie. L'adroit *Vendredi* exécuta mes ordres à merveille; jamais stratagème ne réussit mieux; un grand nombre de ces loups, qui avaient tous les pattes de devant sur ces arbres couchés, furent grillés impitoyablement : la lueur subite de la poudre enflammée, augmentée par l'obscurité du soir, les découragea tellement qu'une dernière décharge, accompagnée d'un cri général, acheva de les mettre en fuite.

Nous fîmes alors une brusque sortie, l'épée à la main, sur les blessés, en les taillandant de façon que leurs hurlemens plantifs épouvantassent encore plus ceux qui regagnaient les bois.

Nous en avions tué au moins une quinzaine; et si le jour nous l'eut permis, nous en eussions dépêché bien davantage.

Digitized by Google

Enfin, le champ de bataille nous resta ; et nous reprîmes la route du bourg, où nous arrivâmes en une demi-heure, non sans quelque inquiétude d'en revoir encore, et fort fatigués de notre expédition.

Nous trouvâmes toute la Bourgade sous les armes, à cause que la nuit précédente un grand nombre de ces animaux y était entré, et leur avait donné l'alarme la plus vive.

Le danger auquel nous venions d'échapper était vraiment terrible. Je ne crois pas que j'en perde jamais le souvenir, et je proteste que j'aimerais mieux faire mille lieues par mer, dussé-je y essuyer des tempêtes, que de traverser encore de semblables montagnes dans cette saison.

Nous gagnâmes Toulouse sans aucun accident ; et nous nous rendîmes tout de suite à Paris. Ce fut là que, pressé d'aller mettre en sûreté mes richesses dans ma patrie, je me séparai de mes compagnons de voyage pour gagner Calais et Douvres,

Digitized by Google

où je débarquai le 14 Janvier 1689, par un froid extrême.

Je profitai d'une voiture de renvoi, prête à partir pour Londres, et j'y arrivai le lendemain en bonne santé. Je descendis chez la Bonne, à qui j'avais mandé de Lisbonne une partie de mes projets sur mon établissement en Angleterre. J'avais intention d'en faire ma gouvernante, et de lui abandonner le soin de mes affaires. Je l'avais aussi priée de me retenir un appartement commode et honnête à portée de chez elle, en attendant que je me déterminasse sur le choix du lieu de ma retraite. Cette amie fidelle me reçut à bras ouverts, moins par reconnaissance de mon procédé à son égard, que par les sentimens d'estime et d'attachement qu'elle avait conçus pour moi.

Elle me conduisit dans ma nouvelle demeure, où elle me tenait compagnie la plus grande partie de la journée. Je lui confiai mes lettres de change, qui furent toutes acquittées sans délai.

Digitized by Google

J'étais alors au comble de mes desirs; mais cette heureuse situation et cette tranquillité, qui en était la suite, ne convenaient guère à mon humeur active et inconstante. L'image de mon séjour dans l'île, et la colonie que j'y avais laissée, s'offraient sans cesse à mon imagination ardente. Ma fortune me permettait d'envoyer non-seulement des secours aux Espagnols et au père de *Vendredi*, mais encore de faire en sorte de les rendre à leur patrie, s'ils pouvaient y jouir d'un meilleur sort.

Quelquefois la vivacité de mon caractère me portait à y retourner moi-même pour revoir mes États, y donner des lois et former un peuple. Enfin mille idées, plus singulières les unes que les autres, se succédaient dans mon cerveau, et m'agitaient souvent au point que, pendant le sommeil, à ce que me disait *Vendredi*, qui couchait à côté de ma chambre, je parlais fort haut à l'Espagnol que j'avais

Digitized by Google

sauvé, et aux Anglais qui étaient en exil dans mes États.

Je ne tardai pas à m'informer si quelque vaisseau était destiné pour les environs de l'embouchure de l'Orénoque, qui n'en est pas éloignée; enfin je trouvai un Capitaine qui se chargea d'y porter les secours que je désirais d'y faire passer, et de ramener ceux d'entre les Espagnols qui voudraient retourner en Europe.

Je m'arrangeai avec cet honnête homme pour une somme assez modique, et il devait mettre à la voile vers le printemps suivant.

Cet arrangement calma un peu mon agitation. Ma gouvernante, qui s'était apperçue de mes inquiétudes, entreprit de les dissiper, à quelque prix que ce fût. Elle m'introduisit, sous prétexte d'amusement, dans une famille respectable. C'était une veuve d'un bon négociant, retirée avec sa sœur et sa fille, et qui jouissait d'un bien très-honnête. La

Digitized by Google

mère avait environ 60 ans ; elle était économe, sédentaire, laborieuse, pleine de raison, ne connaissant d'autre plaisir que ceux que la décence autorise, et se renfermant dans sa petite société, dont sa fille faisait le charme et l'ornement ; Clarice, c'était son nom, touchait à sa vingt-quatrième année. Sans être belle, elle était d'une blancheur à éblouir, et faite à peindre ; elle avait l'esprit juste et la voix sonore ; elle s'accompagnait très-agréablement de la guittare, et dessinait fort bien. Avec ces talens, elle n'aimait pas le monde. Sa famille et quelques amis solides suffisaient à son bonheur. Rien n'égalait la tendresse qu'elle avait pour sa mère, que celle que sa mère avait pour elle. La candeur et la naïveté de son ame perçaient à chaque instant. Vertueuse et modérée autant par tempérament que par éducation, elle me parut propre à faire la félicité d'un homme sage. Ma gouvernante s'apperçut de l'im-

Digitized by Google

pression qu'elle faisait sur mon cœur, et me parla si pathétiquement des avantages et des douceurs d'un mariage heureux, qu'elle me détermina à en faire la demande. L'amour, c'est-à-dire, cette passion effrénée et brutale qui aveugle et perd la plupart des hommes, n'entrait pour rien dans mes sentimens pour elle; ils étaient fondés sur la base inébranlable de l'estime, de la confiance et de l'amitié. Ma gouvernante en parla d'abord à la mère, qui ne rejeta pas cette proposition; elle consulta sa fille, qui parut aussi ne pas s'en éloigner, et je me présentai en qualité de gendre prétendu. Elles connaissaient mes aventures que je leur avais racontées en détail, sans cacher mes fautes, et ce fut cette franchise qui me valut le consentement et la main de Clarice.

Ma bonne gouvernante se chargea des soins de la noce; et en peu de jours tout fut terminé.

Ce

Digitized by Google

Ce nouvel état demandait d'autres arrangemens. Je proposai à ma belle-mère, à sa sœur et à ma femme, de vendre ma plantation du Brésil, pour acheter une métairie considérable avec une jolie maison pour nous y retirer tous ensemble. Elles acceptèrent ce parti avec joie, et j'écrivis sur-le-champ à mon vieux amis de Lisbonne, pour trouver le moyen de me défaire de mon ancien établissement, le plus avantageusement qu'il serait possible.

En moins de dix mois cette affaire fut réglée, et je reçus, en bonnes lettres de change, la somme de trois cents trente mille pièces de huit, pour le prix convenu de ma plantation.

Je fis alors l'acquisition d'un bien fort étendu dans le Comté de Bedfort, et dans la plus agréable situation du monde. Comme j'avais beaucoup d'expérience dans l'agriculture, qui certainement est une des plus nobles occupations, je

Digitized by Google

résolus de le faire valoir par moi-même.

Je montai la ferme principale, et celles qui en dépendaient, de tout ce qui est nécessaire au labourage. Je réparai les bâtimens, j'amendai les terres, et je fis beaucoup d'épreuves pour l'amélioration, qui réussirent au-delà de mes espérances; il est vrai que j'étais secondé par mes gens de labour, que je payais bien; mais je veillais sur eux : je crois que ces deux moyens sont les principes de tous les succès, tant en agriculture que dans toute autre entreprise.

Le sort heureux dont je jouissais ne m'empêcha pas de penser à mes sœurs et de leur faire du bien; je pris soin de mon neveu, que je plaçai sur un vaisseau pour l'instruire de la navigation et du commerce.

J'écrivais aussi de temps en temps à mon vieux Capitaine de Lisbonne, dont j'avais assuré la pension, ainsi que celle

Digitized by Google

de son fils, sur mes terres du Comté de Bedfort.

J'attendais des nouvelles de mon île, mais j'appris quelque temps après, avec la plus grande douleur, que le Capitaine que j'avais chargé de secourir mes sujets, avait perdu corps et biens dans un naufrage.

Jamais homme, je crois, n'a joui d'un destin plus fortuné que le mien, pendant les cinq années que j'ai vécu chez moi avec ma chère Clarice; mais hélas! que le bonheur des hommes tient à peu de chose! un rien le fait échapper, et il ne revient ordinairement plus. J'avais déjà trois enfans lorsqu'une épidémie m'enleva, en moins d'une année, ma belle-mère, ma femme et ma petite fille. Rien n'est stable ici-bas que la vertu et la résignation à la divine Providence.

Dans ce triste état, mon caractère, inquiet et remuant, reprit le dessus. Le naufrage du vaisseau qui portait des

*

Digitized by Google

secours à mon île, ne put encore me détourner de songer à y aller moi-même; je voulais d'abord retourner à Lisbonne pour consulter mon ancien ami; et s'il eut approuvé mes vues, je me proposais de demander au Gouvernement des Lettres-patentes pour m'autoriser à peupler mon île, et à y établir une Colonie. J'étais absorbé dans ces réflexions lorsque mon neveu entra dans mon cabinet.

Il avait fait plusieurs courses avec tant d'application et de succès, que ses Armateurs lui avaient confié, quoique jeune encore, le commandement d'un navire destiné pour l'Inde.

Mon neveu, qui ignorait sans doute jusqu'à quel point mon penchant à courir le monde s'était ranimé, me proposa de faire ce voyage avec lui, dans le même moment que je commençais à combiner les arrangemens de mon départ.

Sa proposition, faite dans un temps si critique, me jeta dans une profonde rêve-

Digitized by Google

rie, et après l'avoir regardé attentivement pendant une minute : « Quel démon, lui » dis-je, vous a inspiré de venir me » donner cette malheureuse idée ? .... » Comment donc, mon cher oncle, re- » prit-il avec étonnement, qu'a-t-elle de » si désagréable ? Ne seriez-vous pas » charmé de revoir vos petits États ? » Rien, ce me semble, ne peut vous » retenir ici ? D'ailleurs ce voyage vous » fera insensiblement oublier la perte » que vous venez de faire.... » Enfin il me dit tant de choses qui s'accordaient si précisément avec la disposition de mon esprit, que je consentis à tout ce qu'il voulut. Ma gouvernante, voyant les efforts qu'elle faisait pour me retenir en Angleterre étaient inutiles, m'aida à faire les préparatifs de mon voyage. J'arrangeai toutes mes affaires de façon à ne rien craindre pour mes deux enfans, que je confiai à cette bonne femme ; je lui assurai un sort honnête, et

Digitized by Google

certes, jamais confiance ne fut mieux placée.

Le départ prochain de mon neveu me fit changer d'avis sur le voyage projeté de Lisbonne; il fut prêt à mettre à la voile dès les premiers jours de Janvier 1694, et nous nous embarquâmes, *Vendredi* et moi, le 18, aux Dunes, avec une cargaison considérable de toutes sortes de choses nécessaires pour la Colonie, comme des armes, des munitions, des outils, etc. J'avais aussi engagé huit ouvriers différens, dont quelques-uns savaient même plusieurs métiers; il y en avait un, entre autres, qui était Tonnelier et Brasseur.

Notre voyage fut assez heureux; mais des vents contraires nous forcèrent de relâcher à Colloway en Irlande, où nous fûmes obligés de rester vingt-trois jours. Comme les vivres y étaient à bon marché, nous augmentâmes nos provisions, et je pris pour mon compte particulier,

Digitized by Google

deux génisses, un jeune taureau, plusieurs cochons et quelques moutons que je destinai encore pour mon île.

Nous remîmes à la voile à la fin de février, avec un vent frais qui dura assez long-temps; nous faisions bonne route avec assez de tranquillité, lorsqu'un soir on vint nous avertir qu'on voyait, au loin, un grand éclat de lumière. Nous montâmes tous sur le tillac, d'où, en effet, nous découvrîmes une lueur considérable qui nous paraissait s'augmenter, et nous entendîmes bientôt un coup de canon, suivi de deux autres.

Comme, par notre estime, nous étions de tous côtés trop loin de terre pour que ce feu pût être vu de quelque plage, nous conjecturâmes, et cela n'était que trop vrai, que le feu avait pris à quelque vaisseau, et qu'il n'était pas fort éloigné de nous.

J'ordonnai qu'on fit force voile pour aller vers lui (c'était d'ailleurs notre

Digitized by Google

route), afin d'être à portée de donner de prompts secours à l'équipage. Je fis tirer successivement des coups de canon, et suspendre des lanternes aux vergues de notre bâtiment, pour leur annoncer qu'ils n'étaient pas loin de nous, et que nous cherchions à les sauver.

En moins d'une heure, nous nous trouvâmes assez près de l'incendie pour le voir distinctement, et nous reconnûmes, avec douleur, que c'était un grand vaisseau que les flammes achevaient de dévorer au sein des eaux; à peine eûmes-nous comtemplé ce triste spectacle, que le reste de ce bâtiment sauta avec un bruit épouvantable, et tout disparut à nos yeux.

Comme le temps était nébuleux, je fis augmenter le nombre de nos lanternes, pour pouvoir être découverts par les malheureux, qui, sans doute, erraient à l'aventure dans les chaloupes de ce vaisseau.

Le

Digitized by Google

Le souvenir de mes infortunes et des différentes situations où je m'étais trouvé, m'attendrissait encore plus sur leur sort. J'avais deviné juste; tout l'équipage s'était sauvé dans des chaloupes, et avait heureusement remarqué nos signaux. Nous les apperçûmes à la pointe du jour, faisant tous leurs efforts, malgré le vent contraire, pour venir nous joindre; nous allâmes aussi-tôt à eux, et nous les reçûmes tous sur notre bord. Ils étaient environ soixante, tant hommes que femmes et enfans.

Il est difficile de peindre l'excès de leur joie. La grande douleur se peint facilement; elle n'a que peu de nuances, mais les transports que cause une joie subite, sur-tout après une délivrance aussi imprévue, sont si variés, si extravagans, qu'il est presque impossible de les saisir et de les exprimer. En effet, les uns dansaient, sautaient, riaient, chantaient; les autres pleuraient, se frappaient

Digitized by Google

la poitrine ; quelques-uns couraient comme des furieux, plusieurs tombèrent en défaillance ; enfin il n'est sorte de figures, de gestes et de grimaces qu'ils ne firent pour marquer leur joie d'un bonheur si peu attendu.

Nous apprîmes que ce vaisseau venait de *Quebec*, en Canada, pour retourner en France, et le Capitaine nous raconta les particularités de son désastre. Le feu avait commencé par l'imprudence de celui qui tient le gouvernail ; on s'en apperçut à temps, et on crut l'avoir éteint ; mais quelques étincelles étant apparemment tombées dans la cale, le feu reprit à la quille, et gagna le reste du bâtiment avec tant de violence, que l'équipage, ne voyant plus de ressources que dans la fuite, se sauva dans les deux chaloupes. Elles s'étaient heureusement trouvées assez grandes pour les contenir tous. Ils avaient aussi mis dans l'esquif le plus de provisions qu'ils purent pour

Digitized by Google

vivre, ou plutôt pour ne pas mourir de faim jusqu'à ce qu'ils eussent pu rejoindre les bancs de Terre-Neuve, ou rencontrer quelque vaisseau pour les secourir. Enfin ils avouèrent qu'il n'avait pas fallu moins qu'un miracle pour les sauver.

Notre Chirurgien fut obligé d'en saigner près des deux tiers pour les rendre à eux-mêmes. Il y avait parmi eux un jeune Prêtre qui nous donna un grand exemple de modération et de sagesse. Aussi-tôt qu'il fut sur notre bord, il se prosterna pour rendre graces à Dieu de sa délivrance et de celle de ses camarades. Après quelques minutes de recueillement, il vint me trouver, et me remercia d'un air aussi tendre que décent de m'être empressé de concourir avec la Providence à leur sauver la vie; je lui répondis que je n'avais fait que ce que l'humanité devait inspirer à tous les hommes.

Ce bon Prêtre fit tous ses efforts pour calmer les transports de ses compatriotes;

*

Digitized by Google

il employa les exhortations et les raisonnemens les plus sensés pour les tranquilliser, et les porter à la reconnaissance envers le souverain dispensateur de toutes graces. Il réussit; car le lendemain, après quelques heures de repas, nous vîmes tout un autre Peuple. La sérénité avait succédé à leur agitation; ces Français, qui en tout genre sont extrêmes, vinrent nous combler de louanges, de politesses et de remercîmens. Leur Capitaine, qui avait sauvé l'argent comptant du vaisseau, et quelques marchandises précieuses, nous les offrit pour nous marquer sa reconnaissance.

Je fis signe à mon neveu que mon intention n'était pas d'accepter les présens; il me comprit d'abord, et parla avec beaucoup de noblesse : « Nous ne » doutons pas, lui dit-il, que vous n'eussiez fait en notre faveur, et sans aucune » vue d'intérêt, ce que nous avons fait » pour vous, si nous avions été dans une

Digitized by Google

» pareille détresse. Nous ne vous avons » pas secouru pour jouir de vos dé- » pouilles; ce serait vous avoir empêché » de mourir pour vous faire souffrir un » autre genre de mort. A Dieu ne plaise » qu'aucun de nous ait de pareils senti- » mens ! Nous ne concevons même pas » que des Nations, qu'on dit civilisées, » n'aient pas en horreur de jouir du droit » de *Bris*; droit affreux, épouvantable » et digne des seuls antropophages. Non- » seulement nous ne recevrons rien de » vous qu'une partie du prix de la con- » sommation de nos vivres, qui appar- » tient à mes Armateurs, mais je ferai » en sorte, sans trop nuire à notre course, » de vous faire prendre terre dans les » parages les plus à portée de notre » route. »

Cette réponse, pleine d'humanité et de bienfaisance, satisfit extrêmement nos nouveaux hôtes; ils ne se lassaient pas de nous appeler leurs pères et leurs libé-

Digitized by Google

rateur. Enfin, les vents nous ayant forcés d'aller vers les bancs de Terre-Neuve, nous les y débarquâmes, à l'exception de quatre Matelots, qui s'engagèrent à notre service, et du jeune Prêtre Français que j'avais pris en amitié, et qui désira de nous suivre pour aller trouver un de ses parens, Missionnaire à la côte de Coromandel, et partager avec lui ses travaux apostoliques.

Après avoir remplacé les provisions consommées, nous reprîmes la route des Indes, en faisant cours du côté du sud-quart à l'est, avec un vent médiocre pendant une vaingtaine de jours.

Nous rencontrâmes bientôt de quoi exercer de nouveau notre humanité sur un objet aussi déplorable que le premier. Nous étions dans la latitude septentrionale de 27 degrés 5 minutes, lorsque nous découvrîmes un vaisseau venant à nous sans beaupré, sans artimon et sans le perroquet de son grand mât. Il tira un coup

Digitized by Google

de canon pour nous apprendre qu'il avait besoin de secours. Il nous vint un vent frais nord-nord-est, qui, en peu de momens, nous mit à portée de l'arraisonner.

Nous sûmes qu'il était de Bristol, et qu'il revenait des Barbades, mais qu'un furieux ouragan avait rompu le cable qu'il l'y tenait ancré, et l'avait éloigné de la rade, dans le temps que le Capitaine et le premier Contre-maître étaient encore à terre, pour achever de faire charger les provisions; que le gros temps ayant continué, et n'ayant pas, avec eux, de marins assez instruits pour les bien conduire, ils étaient réduits dans l'état où nous les avions trouvés; que pour comble de malheur, ils mouraient de faim; ayant épuisé leurs denrées, leurs sucres, liqueurs, confitures, et n'ayant pas mangé depuis dix jours, ni pain, ni viande; qu'enfin il ne leur restait qu'un peu d'eau qui les avait soutenus jusques à ce moment.

Digitized by Google

Nous ne perdîmes pas un instant pour donner, à ce malheureux équipage, le secours le plus prompt; ces pauvres gens étaient si affamés qu'il y aurait eu tout à craindre qu'ils ne se fussent étouffés, si nous avions d'abord contenté leur appétit famélique; il fallut même poser des sentinelles à la porte de la cuisine pour les empêcher de la piller.

Il y avait dans ce vaisseau, comme passagers, un jeune homme avec sa mère et sa servante. Croyant le vaisseau près de mettre à la voile, ils s'étaient embarqués peu de momens avant l'ouragan qui les avait jetés en pleine mer. Leur situation était encore plus déplorable que celle de l'équipage; car les Matelots, qui se trouvaient eux-mêmes réduits à la dernière extrêmité, avaient été incapables de compassion à leur égard, et les avaient absolument abandonnés à leur propre malheur.

Je volai au secours de ces infortunés,

Digitized by Google

accompagné du Chirurgien qui leur portait des cordiaux ; mais nous arrivâmes trop tard, car cette triste mère mourut presque à nos yeux, en nous montrant du doigt son fils, comme si elle eût voulu nous prier de le secourir. Ce jeune homme et la servante étaient demi-morts, et couchés près d'elle. Ce spectacle m'arracha des larmes, et me rappela la misère où j'aurais pu me trouver, à mon abord dans l'île, si la Providence ne m'eût secouru d'une manière si étonnante. Le Chirurgien les fit insensiblement revenir à eux, et nous les transportâmes dans notre vaisseau, où ce jeune homme reprit bientôt quelques forces, ainsi que la fille qui le servait.

Cet événement tragique retarda notre course de trois jours, pendant lesquels nous aidâmes ce malheureux équipage à remettre ses manœuvres en moins mauvais état ; nous lui cédâmes aussi des provisions pour quelques marchandises,

Digitized by Google

et nous le quittâmes, après avoir pris les effets de ce jeune homme, qui nous demanda en grâce de nous suivre avec sa servante, préférant la mort, disait-il, à la douleur de revoir les meurtriers de sa mère; c'est ainsi qu'ils appelaient les gens de ce vaisseau. En effet, ils auraient pu donner à cette veuve de légères portions de leur nourriture, pour l'empêcher au moins de mourir de faim; mais malheureusement la famine ne connaît ni humanité, ni justice; elle est sans pitié et sans remords.

Nous naviguâmes ensuite, sans aucune rencontre, pendant encore environ six semaines, et je découvris enfin mon île. J'appelai *Vendredi*, et je lui demandai s'il savait où il était. Surpris de ma question, il regarda fixement la terre, et s'écria tout d'un coup, en battant des mains : *Le voilà, le voilà*, et il me montra alors du doigt mon château, que je ne voyais pas, même avec ma lunette

Digitized by Google

d'approche, parce que sans doute je ne l'avais pas bien dirigée. Il se mit à chanter et à danser comme un fou; j'eus même assez de peine à l'empêcher de sauter à la mer pour aller gagner l'île à la nage.

Eh bien, lui dis-je, trouverons-nous les Espagnols et ton père? Au nom de son père, ce pauvre garçon se mit à pleurer, en me répondant qu'il craignait bien de ne plus le revoir par son grand âge. Je tâchai de le consoler par l'espoir de le retrouver. Il ne pouvait quitter les yeux de dessus l'île chérie. Comme il avait l'œil perçant, il me dit avec joie qu'il voyait du monde sur la colline voisine de mon château.

Je fis mettre sur-le-champ pavillon Anglais, et tirer deux coups de canon pour leur faire entendre que nous étions amis; nous vîmes, un moment après, s'élever une fumée du côté de la petite baie, pour nous marquer sans doute

Digitized by Google

qu'on nous avait vus et entendus. J'ordonnai aussi-tôt qu'on mit la grande chaloupe en mer avec un drapeau blanc en signe de paix, et prenant avec moi *Vendredi* et le jeune Prêtre, dont j'ai parlé, et à qui j'avais raconté toutes mes aventures, ce qui lui donna la plus grande envie de m'accompagner, j'allai droit à ma petite baie. J'avais eu grand soin de me faire suivre par seize hommes bien armés, dans la crainte de rencontrer d'autres habitans que ceux que je comptais y trouver; mais heureusement cette précaution fut inutile.

La marée était haute, et j'abordai sans peine presque au pied de mon château; je reconnus aisément l'Espagnol que j'avais sauvé, et qui venait à moi : je descendis seul avec le jeune Prêtre, en défendant à mes gens de sortir de ma chaloupe jusqu'à nouvel ordre. Mais il n'y eut pas moyen de retenir *Vendredi* : il avait reconnu son père à une grande distance,

Digitized by Google

et le rejoignit avec la vîtesse d'une flèche décochée par un bras nerveux.

L'Espagnol qui venait pour reconnaître la chaloupe, était suivi d'une partie de son monde. Il avait bien imaginé, par nos signaux, que nous n'étions pas des ennemis; mais ne s'attendant pas à me revoir, il ne me reconnut pas. Eh quoi! lui dis-je affectueusement, vous ne remettez pas Robinson? A ces mots, il me regarda d'un air étonné, et sans me répondre, il jeta son fusil, et se précipita dans mes bras, en m'embrassant avec transport. Est-il possible, s'écria-t-il, que j'aie pu méconnaître ces traits que j'ai autrefois regardés comme ceux d'un Ange, envoyé pour me secourir? Ah! mon cher libérateur! Quel bonheur inespéré de vous revoir!.... Il appela ensuite ses compagnons, et me présenta à eux comme leur sauveur et le Souverain de l'île.

Ils me firent tous des complimens fort

Digitized by Google

honnêtes, et me proposèrent de me remettre en possession du château. Je les remerciai de leur politesse, en leur annonçant les secours que je leur apportais, tant pour l'aisance de la vie que pour leur sûreté, si le sort les destinait à rester dans l'île.

Vendredi, dans ces entrefaites, m'amena son père. Il fit les mêmes extravagances que j'ai décrites, lorsqu'il l'avait autrefois trouvé garotté au fond d'un canot. Elles durèrent même plus longtemps; car il ne cessait de le contempler, de le caresser, et de lui répéter l'histoire de ses voyages.

Je me rendis vers mon château; mais il me fut impossible d'en retrouver le chemin. Les Espagnols avaient planté un si grand nombre d'arbres, et les avaient arrangés d'une manière si bizarre et si serrée, qu'ils rendaient cette habitation inaccessible à tout autre qu'à eux.

Ce fut avec une grande satisfaction

Digitized by Google

que je vis mon ancienne demeure, ainsi que les augmentations et les nouvelles commodités que ces Espagnols y avaient faites. Celui d'entre eux que j'avais établi Gouverneur en mon absence, me dit qu'il avait bien des événemens à me raconter, mais qu'il remettait son récit au lendemain, pour se livrer, dans ce moment, tout entier au plaisir de me revoir. Je donnai sur-le-champ mes ordres à *Vendredi* pour renvoyer la chaloupe à bord, en faisant prier mon neveu de venir nous joindre avec le passager, mes ouvriers et toute la cargaison que j'avais destinés pour ma Colonie.

En peu d'heures tout fut débarqué. Je fis tendre mon lit dans mon ancien appartement; et dans le temps que le Gouverneur nous faisait préparer un festin, j'ordonnai qu'on déballât les effets que j'avais apportés. Les Espagnols furent enchantés à la vue de ces secours en tous genres, et des différens ouvriers que

Digitized by Google

j'avais amenés. On imagine aisément que ma cargaison devait consister en armes, poudre, munitions, outils, clous, toiles, étoffes, éguilles, fils, cordages, bétail, graines, etc., en un mot, dans les choses les plus nécessaires pour former de belles plantations.

Je n'avais pas oublié de me munir de surtouts légers, de camelots, de chemises, de bas, de souliers, de chapeaux, dont je fis présent à mes insulaires. En peu de momens ils furent tous habillés; car leurs vêtemens, après une si longue absence de ma part, et le naufrage des secours que je leur avais envoyés, étaient, comme on peut bien le penser, à-peu-près aussi étranges que ceux dont je m'étais servi dans une pareille circonstance.

Mon neveu, le jeune Prêtre et le passager ne cessaient d'admirer mes anciens travaux. Ils connaissaient bien mes aventures que je leur avais racontées; mais ils voyaient de leurs yeux le pouvoir de la

Digitized by Google

la nécessité et de l'industrie, et louaient la Providence qui n'abandonne jamais l'honnête homme au besoin.

On servit bientôt un repas magnifique pour le lieu et la conjoncture. Je fus traité en Souverain. On se livra à la joie; *Vendredi* était en extase en servant son père; et j'avoue que, moi-même, je n'ai de ma vie fait un souper plus délicieux.

Mon neveu se retira à son bord avec le passager. Je gardai le jeune Prêtre; on fit camper les ouvriers, en attendant qu'ils pussent se former des habitations; et le lendemain, le Chef des Espagnols étant entré de bonne heure chez moi, nous proposa une promenade vers la grotte, où il nous promit de nous raconter l'histoire de mon île, depuis mon départ jusqu'à ce moment. Je vais tâcher, autant que ma mémoire me le permettra, de rapporter sa narration le plus succinctement qu'il me sera possible.

On doit se souvenir que, lors de mon

Digitized by Google

départ de mon île, j'y avais laissé cinq Anglais, avec ordre aux trois premiers de remettre ma lettre à l'Espagnol, qui était allé au continent, avec le père de *Vendredi*, chercher ses compagnons au nombre de seize, pour vivre dans mon établissement. La seule chose équitable que firent ces trois séditieux, fut de donner à l'Espagnol ma lettre qui contenait mes volontés, et des instructions nécessaires pour pourvoir à leur subsistance et à leur sûreté.

Cet Espagnol savait assez l'Anglais pour profiter des avis que cet écrit renfermait. Il les suivit, et s'en trouva bien.

Ses compagnons, aussi surpris qu'enchantés de le revoir avec un vieux Sauvage, avaient peine à croire tout ce qu'il leur promettait de ma part; mais à la vue des petites provisions, des armes et munitions que je leur avais envoyées, ils ne balancèrent plus à passer dans

Digitized by Google

mon île. Leurs préparatifs les retinrent près de trois semaines, pendant lesquelles ayant trouvé l'occasion de ce vaisseau anglais, je retournai dans ma patrie.

Ils furent bien étonnés de me trouver parti ; mais ma lettre les rassura sur leur sort, et ils prirent possession de mon château, qu'ils partagèrent entre eux ; ils y donnèrent même un asyle aux cinq Anglais, qui d'abord vécurent assez bien avec les Espagnols.

Mais le méchant naturel d'Atkins et de ses deux camarades ne put long-temps se cacher. La paresse, assez ordinaire aux Matelots, reprit le dessus. Ces trois mutins ne voulurent plus travailler. Ils prétendaient que, les ayant laissés eux trois seulement dans l'île, ils en étaient les maîtres, et qu'ils entendaient vivre du travail des autres. En effet, ils ne voulurent plus rien faire. Ils passaient les journées à la chasse, et revenaient

Digitized by Google

manger, le soir, leur portion du souper que les Espagnols avaient préparé.

Ce n'ût été que demi-mal s'ils s'en fussent tenus seulement à ne pas faire le bien de la société; mais ils poussèrent la scélératesse jusqu'à vouloir la détruire.

Les deux autres Anglais, qui s'étaient sauvés dans la Pinasse lors de la seconde sédition du vaisseau qui m'a ramené en Angleterre, et qui avaient gagné l'île, dans la crainte d'être punis à leur retour en Europe, se sont trouvés d'assez honnêtes gens. Aussi furent-ils bientôt forcés, avant l'arrivée des Espagnols, de faire bande à part, et de vivre comme ils purent; car ces trois barbares leur refusèrent tout secours.

Ils avaient même commencé à se construire chacun une habitation. Les Espagnols les aidèrent à l'achever, et leur fournirent, de mes effets, de quoi les meubler, les armer, et ensemencer leurs terres.

Digitized by Google

A peine les deux Anglais furent-ils établis, que ces trois tyrans vinrent les menacer de brûler leurs plantations, s'ils ne les reconnaissaient pas pour les Souverains de l'île, et si, à ce titre, ils ne leur payaient pas annuellement un tribut. Comme ces deux habitans bravaient leurs menaces, ne pouvant croire qu'elles fussent sérieuses, un des trois coquins prit quelques tisons qui servaient à cuire leurs viandes, et mit le feu à la cabane. Elle eût été bientôt consumée, si ces bonnes gens ne l'eussent éteint promptement. S'étant ensuite armés de leurs fusils, ils chassèrent les agresseurs de leur habitation, en blessant fortement l'un d'eux, d'un coup de bourrade; ceux-ci se voyant battus, promirent de les laisser tranquilles s'ils voulaient leur laisser emporter leur compagnon blessé. Ils y consentirent, et crurent cette affaire absolument terminée.

Mais il n'en était pas ainsi de ces trois

Digitized by Google

enragés. Ils choisirent le moment où ces pauvres casaniers étaient absens, et détruisirent leur habitation de fond en comble; foulant aux pieds leur moisson, tuant leur petit troupeau, arrachant les arbres qu'ils avaient plantés; enfin ne laissant pas le moindre vestige de retraite humaine.

Ces infortunés allèrent raconter leur désastre aux Espagnols, en les prévenant qu'ils en tireraient vengeance, mais en braves gens, et qu'ils les appeleraient au combat pour demander raison de leur insulte et de leur atrocité.

Les Espagnols promirent de leur rendre justice, en s'engageant à les secourir et à réparer le dommage, pourvu qu'ils n'en vinssent point aux voies de fait; et dès le soir même, ils leur envoyèrent de quoi vivre, et ils couchèrent dans la grotte de la vallée, en attendant leur rétablissement.

Les perturbateurs de la Colonie étant

Digitized by Google

revenus souper au château, eurent le front de se vanter de leur expédition barbare, et ils poussèrent même l'insolence jusqu'à menacer les Espagnols d'un pareil sort, en détruisant le château, s'ils ne voulaient pas les regarder comme les chefs de l'île. Ceux-ci, outrés de voir trois Matelots séditieux leur parler avec cette arrogance, se jetèrent sur eux, les désarmèrent et les chassèrent du château, en les menaçant de les tuer comme des bêtes féroces, s'ils osaient faire le moindre tort à leurs plantations et à leurs troupeaux.

Environ cinq jours après, ces trois vagabonds, las de se promener, et moitié morts de faim, ne s'étant nourris, faute d'armes, que de quelques œufs de tortues, revinrent du côté du château pour demander des vivres. Ils avaient mis de l'eau dans leur vin, et avaient senti toute l'injustice et la noirceur de leur procédé.

Le Commandant Espagnol se promenait alors avec sept ou huit de ses com-

Digitized by Google

pagnons le long de ma baie. Ils s'en approchèrent d'une manière assez soumise, en demandant en grace qu'on leur rendit leurs armes, et qu'on les admit dans la société. Cet homme respectable les reçut froidement, mais avec humanité, en leur reprochant, sans aigreur, leur conduite passée, qui lui avait paru d'autant plus cruelle qu'elle avait pour objet la ruine totale de leurs propres compatriotes. Il leur dit qu'il ne pouvait rien prendre sur lui sans consulter les Anglais et la société. Atkins, qui mourait de faim, le pria de lui donner, en attendant, quelque chose à manger; ce qu'on lui accorda sans peine.

Après avoir délibéré entre eux sur cette affaire, on convint avant tout, que les trois mutins rétabliraient, ou du moins aideraient à reconstruire l'habitation des deux Anglais persécutés, et à remettre toutes choses en bon état. Ils y consentirent, et mirent sur-le-champ la main à l'ouvrage. Dans

Digitized by Google

Dans cet intervalle un incident qui regardait la chose publique suspendit toute querelle particulière pour penser à la sûreté générale.

Une nuit que le Gouverneur Espagnol ne pouvait s'endormir, soit par une fermentation de son sang, soit par un de ces pressentimens que nous avons quelquefois, et que nous ne pouvons expliquer, il prit le parti de se lever, et d'éveiller l'un des siens pour lui faire part de ses inquiétudes, et pour l'engager à venir avec lui à la découverte dans les environs du château.

Ils montèrent d'abord sur la colline, d'où ils découvrirent distinctement plusieurs feux, et un grand nombre de Sauvages. Comme ils savaient par mon instruction, et par le père de *Vendredi*, qu'ils descendaient quelquefois dans l'île pour y faire leurs festins de triomphe, ils ne doutèrent pas qu'ils ne fissent bientôt une pareille fête. Ils allèrent

Digitized by Google

imprudemment éveiller tous leurs compagnons, qui, au lieu de se tenir clos et couverts, eurent la curiosité de voir cet affreux spectacle de plus près.

Dans cette circonstance ils donnèrent des armes à Atkins et à ses camarades pour se défendre au besoin, et eurent la précaution de faire cacher leur troupeau dans la grotte de la vallée.

Les Sauvages leur parurent divisés en deux corps, exactement séparés de près d'un quart de lieue. Dans l'incertitude de leurs projets, mes colons résolurent d'envoyer le père de *Vendredi* se mêler avec eux dans l'obscurité pour connaître leurs desseins. Le bon vieillard y consentit volontiers; et s'étant mis nud comme la main, il partit sur-le-champ. Il revint deux heures après, et rapporta que le hasard seul avait amené ces deux Nations ennemies, qui chacune de son côté était venue dans l'île pour manger les prisonniers; et que s'étant reconnues, la fureur

Digitized by Google

s'était emparée d'elles au point qu'elles n'attendaient que le jour pour combattre; qu'il ne croyait pas d'ailleurs qu'ils soupçonnassent que l'île fût habitée; qu'ainsi il était plus prudent de se cacher, et de se tenir en repos jusqu'après la bataille; qu'alors il ne doutait pas qu'ils ne se retirassent chacun chez eux, sans chercher à fouiller l'île. L'événement justifia les conjectures du père de *Vendredi*.

Mais la curiosité l'emporta sur la prudence; et rien sur-tout ne put retenir les Anglais qui coururent armés vers le lieu du combat; ils y allèrent cependant avec précaution, en se cachant dans un bois d'où ils pouvaient voir tout ce qui se passait, sans être apperçus; néanmoins il parut dans la suite qu'ils avaient été découverts par quelques Sauvages.

La bataille fut terrible et opiniâtre. Les Sauvages montrèrent des deux côtés, au rapport des Anglais, une valeur

258812A

Digitized by Google

extraordinaire, une grande fermeté, et beaucoup d'adresse à ménager le combat, qui dura plus de deux heures avant qu'on pût voir de quel côté la victoire se déclarerait. Mais enfin la troupe la plus voisine des Anglais commençait à plier; elle se mit ensuite en désordre, et prit bientôt la fuite du côté de nos gens.

Ceux-ci qui craignaient avec raison que ces fuyards ne se jettassent vers la grotte, et que les vainqueurs ne les y poursuivissent, résolurent d'aller s'y renfermer, et de faire une sortie sur ceux qui voudraient les y forcer. Trois Sauvages seulement prirent cette route, sans être suivis d'aucun ennemi; les autres s'enfuirent au rivage et se rembarquèrent. Les vainqueurs, après avoir emporté les blessés, jettèrent un cri de triomphe, et rentrèrent aussi dans leurs canots pour s'en aller chez eux.

Les Espagnols ayant vu fuir ces trois

Digitized by Google

Sauvages, firent dire aux Anglais de ne pas les tuer, mais bien de s'en rendre maîtres; ce qui ne leur fut pas difficile.

Toute la Colonie alla examiner le champ de bataille, où l'on vit une trentaine de morts, dont quelques-uns étaient percés de flèches et de dards, et les autres assommés avec des sabres de bois fort durs et si pesans, qu'il faut une force extraordinaire pour les manier. On trouva une douzaine de ces sabres, autant d'arcs, de traits et de javelots; les Anglais enterrèrent les morts, et le père de *Vendredi* fut député vers les prisonniers pour les rassurer sur la crainte qu'ils avaient sans doute d'être dévorés, en leur annonçant que s'ils voulaient travailler pour leurs maîtres, ils seraient traités avec humanité.

Ces trois Sauvages étaient de jeunes gens alertes, robustes et de bonne volonté. Mais le brutal Atkins, et ses deux camarades ne s'y prêtent pas, pour

Digitized by Google

gagner leurs cœurs, comme j'avais fait avec mon cher *Vendredi*, qui était homme à risquer sa vie pour sauver la mienne. Ils les traitaient si durement qu'un jour Atkins, impatienté de ce que son esclave ne travaillait pas apparemment assez vîte, lui donna un coup de hache qui aurait dû lui fendre la tête, et le tuer; mais le coup ne porta que sur l'épaule de ce malheureux qui en fut renversé. Un des Espagnols qui se promenait par hasard dans cet endroit avec quelques-uns de ses camarades, voyant ce Sauvage terrassé, courut sur Atkins pour l'empêcher de l'achever. Il lui remontra avec honnêteté que ce n'était pas en les tuant que l'on corrigeait les esclaves. Mais l'Anglais furieux, et s'abandonnant à la férocité de son caractère, se jetta sur le censeur, en lui déchargeant à son tour un coup de hache, qu'il esquiva adroitement; comme celui-ci était leste et vigoureux, il le

Digitized by Google

prit au corps, le jeta par terre et le désarma. Les deux camarades d'Atkins accoururent avec leurs pelles (car ils étaient occupés au labourage), pour venger leur compatriote. Les autres Espagnols de leur côté vinrent se mettre de la partie, si bien que la confusion se remit dans la Colonie et que la guerre fut rallumée. Mais ces derniers, ayant reçu du renfort, firent les trois Anglais prisonniers, s'emparèrent de leurs outils, de leurs esclaves et de leurs armes.

Cette récidive de leur part méritait une punition exemplaire; et, c'eût été leur rendre justice que de les pendre ou de les fusiller. Mais la douceur du Commandant se borna à les exiler de l'autre côté de l'île, avec défense d'avoir communication avec eux. On leur promit seulement quelques outils, et des vivres qu'on porterait à un certain endroit désigné, jusqu'à ce qu'ils pussent vivre de leurs récoltes.

Digitized by Google

C'est ainsi qu'ils furent chassés de la société. Cette punition produisit son effet. Ils n'eurent pas été plus de six mois abandonnés à eux-mêmes, qu'ils revinrent demander grâce avec beaucoup de soumission ; mais l'expérience de leur conduite passée ne permit pas qu'on les crût sur leur parole ; et on les renvoya durement, en leur fournissant toutefois les vivres et les outils dont ils avaient besoin.

Cette vie laborieuse et solitaire ne les accommodait pas. Elle leur inspira un projet téméraire et qui leur réussit. Ils résolurent d'aller au continent avec la chaloupe qui avait amené les Espagnols, pour tâcher de faire quelques prisonniers Sauvages qui pussent les aider dans leurs travaux et faire fructifier leur plantation.

Pour obtenir le canot et des armes, ils cachèrent leurs desseins. Ils dirent seulement qu'ennuyés de vivre si mal-

Digitized by Google

heureux ; ils avaient envie de gagner le continent, pour tenter la fortune; qu'ainsi, en leur accordant cette grace, on se délivrerait d'eux.

Les Espagnols, qui n'étaient pas fâchés de s'en voir débarrassés, consentirent volontiers à ce qu'ils voulurent, en leur représentant cependant le danger de cette entreprise; mais ils répondirent déterminément qu'ils étaient résolus à périr plutôt que de rester dans une si triste situation. On travailla à raccommoder la chaloupe, et à l'avitailler pour un mois. On leur donna des rames, deux peaux sèches, dont ils firent une voile, et des armes avec quelques munitions.

Ils partirent au premier bon vent en quittant le rivage de fort bonne grace; et les Espagnols leur souhaitèrent un heureux voyage, sans s'attendre à les revoir jamais.

Les habitans de l'île ne pouvaient s'empêcher de se féliciter de leur retraite.

Digitized by Google

Leur retour était la chose du monde à laquelle ils s'attendaient le moins, quand, après vingt-deux jours d'absence, ils reparurent avec cinq femmes sauvages et trois hommes de la même Nation.

La surprise de mes insulaires ne le cédait qu'à celle de ces huit Esclaves, qui voyant des gens vêtus et armés différemment qu'eux, ne savaient à quel genre de mort on les destinait.

On leur demanda avec empressement ce que signifiait ce prompt retour avec ces sauvages, et ce qu'ils prétendaient faire. Ils répondirent qu'ayant passé heureusement en deux jours, ils avaient trouvé un peuple en alarmes et prêt à leur tirer des flèches; qu'ainsi ils n'avaient pas jugé à propos de débarquer dans cet endroit: qu'ayant côtoyé l'espace de six ou sept lieues, ils s'étaient apperçus que ce que nous prenions pour le continent n'était qu'une île; qu'ils en avoient découvert une autre à droite, au Nord, et

Digitized by Google

beaucoup d'autres encore à l'Ouest; qu'étant déterminés, à quelque prix que ce fût, d'aller à terre; ils avaient descendu dans une de ces îles, où le Peuple les avait reçus fort honnêtement, et leur avait donné même des racines et des poissons secs; qu'ils étaient restés quatre jours avec eux pour tâcher de prendre langue, et d'être instruits du caractère des Nations voisines; qu'ils leur avaient répondu par signes qu'elles étaient cruelles, et ne vivaient ordinairement que de chair humaine; mais que pour eux ils ne dévoraient que leurs prisonniers de guerre, et qu'ils en avaient actuellement un fort grand nombre, dont ils les priaient d'accepter quelques-uns pour faire un festin; qu'enfin ils leur avaient amené ces huit Sauvages tout garottés, et les avaient transportés eux-mêmes dans leur chaloupe; mais qu'ayant en horreur de faire un pareil repas, et dans la crainte d'y être obligés, par défé-

Digitized by Google

rence, s'ils restaient plus long-temps dans cette île, ils avaient pris le parti de revenir dans leurs habitations, et de prier les Espagnols de leur permettre d'y vivre avec leurs esclaves, qui les aideraient dans leurs travaux.

Le chef des Espagnols les reçut avec humanité sous des conditions sages et prudentes. 1.° Qu'ils céderaient deux femmes et un esclave aux deux autres Anglais. 2.° Qu'ils vivraient avec elles comme avec leurs légitimes épouses. 3.° Que le sort déciderait du choix, pour éviter de nouvelles querelles. 4.° Qu'enfin ils prêteraient serment de fidélité aux Espagnols qui les feraient rentrer dans la société, s'ils voulaient se conduire en honnêtes gens.

Ils acceptèrent la proposition avec joie, et reçurent dans le même moment des marques d'amitié et de générosité de la part de la Colonie.

Le père de *Vendredi* fut envoyé auprès

Digitized by Google

de ces Sauvages, non-seulement pour les délier, mais pour les assurer que, loin de vouloir les tuer et les manger, on les rendrait heureux, s'ils se soumettaient aux douces lois qu'on allait leur imposer. Heureusement qu'une des femmes entendait l'idiome du vieux Sauvage, et servit par ce moyen d'interprète à toute la Colonie.

On ne perdit pas un moment pour faire tous les arrangemens proposés. On enferma les cinq femmes dans une cabane; et on fait tirer les cinq Anglais au sort, pour savoir qui choisirait le premier.

Il y avait deux femmes d'environ 35 ans; deux autres de 20 à 22; et une de 17 à 18; elles étaient toutes fort bien faites, et à la couleur près, car elles étaient basanées, elles auraient pu passer pour belles à Londres même.

La cérémonie finie, le chef des Espagnols donna un festin à tous les habitans; les nouvelles épouses et les jeunes

Digitized by Google

esclaves marquèrent leur joie d'être tombés en de si bonnes mains. Elles firent mille gesticulations différentes pour témoigner leur satisfaction.

Ce qu'il y eut de singulier dans le choix de ces femmes, c'est que l'Anglais, à qui le sort donna le droit de primauté, prit la moins agréable de toutes, et la plus vieille; ce qui fit rire la compagnie, même jusqu'aux graves Espagnols. Mais le drôle raisonnait mieux qu'eux tous, et jugea que, dans un pareil choix, il ne fallait pas seulement avoir égard à la beauté, mais encore au secours qu'il pouvait en tirer pour son ménage. Aussi prit-il la plus nerveuse; et le succès le justifia; car sa femme se trouva la meilleure et la plus laborieuse des cinq.

La Providence eut encore part dans le choix de ces femmes; car il arriva que les plus brutaux eurent les plus douces, et que les deux Anglais, honnêtes gens, furent les moins bien partagés.

Digitized by Google

Par ce moyen, leurs différens caractères, se trouvant tempérés les uns par les autres, sont devenus plus sociables.

Après cet événement tout rentra dans l'ordre, et l'on vécut avec assez de tranquillité. Les Espagnols habitaient toujours le vieux château, et gardèrent la treille et la grotte. Ils avaient avec eux le père de *Vendredi* et les trois prisonniers qu'ils avaient faits à la bataille que ces sauvages s'étaient donnée entr'eux, et qu'ils avaient repris sur Atkins. Mais ils ne couchaient pas dans la forteresse, et ne la connaissaient même pas. Ils demeuraient à la maison des champs, et on les occupait au labourage. Cependant les Espagnols ayant par la suite reconnu leur attachement et leur fidélité, les reçurent dans le château, où, dans le temps des pluies, ils étaient couchés à l'abri des vents et des orages.

Atkins, ses camarades avec leurs femmes et leurs deux Sauvages reprirent

Digitized by Google

leur première habitation. Ils l'augmentèrent même avec le secours des Espagnols qui leur fournirent ce qu'ils purent d'utils, ainsi qu'aux deux autres Anglais et à leur famille qui s'étaient établis un peu plus loin.

Ces trois habitations formaient, pour ainsi dire, les fondemens de trois Villes, dont le château était la Capitale. Mais un nouvel incident rejetta la Colonie dans les plus vives alarmes.

Un jour qu'à l'ordinaire les Sauvages étaient venus faire leur festin de triomphe, ils laissèrent, en s'en retournant, trois de leurs gens endormis dans un petit bois, soit par oubli, soit par quelqu'autre motif inconnu. Ces descentes étaient devenues si familières à la Colonie qu'elle ne s'en mettait guère en peine; et elle ne songeait alors qu'à se tenir cachée jusqu'à leur départ. Le premier d'entr'eux qui les appercevait en donnait avis aux plantations; et on plaçait quelqu'un sur une

Digitized by Google

une colline pour les avertir de leur rembarquement.

Les Espagnols, curieux de voir les restes affreux de leur fête, trouvèrent ces trois Sauvages ensevelis dans un profond sommeil. Comme ils avaient autant d'esclaves qu'il leur en fallait, un des camarades d'Atkins était d'avis qu'on les tuât; mais les Espagnols n'y purent consentir. Il faut leur rendre cette justice, que malgré ce que l'on raconte des cruautés de cette Nation envers les Mexicains et les Péruviens, j'ai vu peu d'hommes aussi modérés, aussi vertueux, aussi humains, et en même-temps aussi braves que ces Espagnols.

Le parti le plus simple eut été de les laisser tranquillement périr; mais ils n'avaient point de canot. Ainsi on fut obligé de se rendre maîtres de leurs personnes, pour qu'ils ne pussent nuire aux plantations.

Le père de *Vendredi* leur assura, ainsi

Digitized by Google

qu'aux autres, qu'ils n'avaient rien à craindre, et qu'ils trouveraient des camarades qui étaient contens de leur sort.

On les donna aux deux Anglais dont les terres avaient le plus besoin de travaux; et on leur cacha soigneusement les autres habitations, jusqu'à ce qu'on se fût assuré de leur fidélité. On agit très-prudemment; car quelque temps après l'un d'eux s'échappa, et partit apparemment dans les canots de quelques Sauvages qui avaient abordé l'île et qu'il avait découverts.

Cette désertion alarma avec raison toute la Colonie; car il était à présumer que ce transfuge les informerait de leur séjour, et de leur petit nombre. Heureusement il n'avait aucune connaissance de la forteresse, de la treille, de la grotte, ni de la demeure d'Atkins. Il n'avait jamais non plus entendu tirer d'armes à feu; ainsi il ne pouvait leur donner que des notions imparfaites de leur état, et

Digitized by Google

seulement de l'endroit où il avait travaillé.

Ces conjectures ne se trouvèrent que trop vraies. Car deux mois après, six canots remplis chacun de neuf ou dix Sauvages, vinrent du côté septentrional où ils n'étaient jamais descendus auparavant, et y débarquèrent à un mille de distance de la retraite des deux Anglais, chez lesquels avait demeuré l'esclave en question.

Si toute la Colonie avait habité ce côté-là, le mal n'eût pas été fort grand, et probablement aucun des ennemis n'eût échappé. Mais il était impossible à deux hommes d'en repousser une cinquantaine, et même de se défendre avec quelques succès.

Les deux Anglais les avaient bien apperçus à près d'une lieue de distance en mer. Mais ils profitèrent de cette découverte pour sauver leurs femmes, leurs troupeaux et tous leurs ustensiles,

Digitized by Google

dans une cave qu'ils avaient eu la précaution de pratiquer dans le plus épais d'un bois voisin, et dont l'entrée était cachée de façon qu'il fallait être dans le secret pour la trouver. Ils eurent grand soin de garotter fortement les deux camarades du fugitif, et d'envoyer celui qui leur avait été cédé avec leurs femmes, et auquel ils avaient lieu de se confier, demander un prompt secours aux Espagnols, avec ordre de venir les rejoindre en certain lieu indiqué dans le bois, non loin de leur précieux dépôt.

Les Sauvages, instruits par l'esclave fugitif, vinrent droit à l'habitation de ces Anglais, et ils y mirent le feu qui la consuma en peu de momens. Ces barbares, désespérés sans doute de la trouver déserte, se mirent à roder dans tous les environs pour découvrir ceux qui l'avaient abandonnée. Deux pelotons de cinq ou six d'entr'eux s'avancèrent précisément de leur côté à portée du fusil.

Digitized by Google

Comme les deux Anglais étaient postés de façon à pouvoir les ajuster sans être vus, étant cachés dans une touffe de buissons très-épais, ils reconnurent leur déserteur qui était à la tête du premier peloton et résolurent de ne pas l'épargner. Leurs armes étaient chargées à mitraille; et ils firent une décharge avec tant de justesse et de précision qu'ils tuèrent leur traître, avec trois ou quatre de ses camarades, sans compter les blessés.

Le deuxième peloton, plus étonné du bruit qu'instruit du danger qu'il courait lui-même, accourut au secours de ses compatriotes blessés, sans pouvoir comprendre comment cela avait pu se faire. Ils crurent, à ce qu'on a su depuis, que c'était par l'effet du tonnerre, et ne s'attendirent pas à subir dans l'instant un pareil sort. Nos Anglais étaient bien fâchés de se voir contraints de canarder ces malheureux. Ils firent une seconde décharge avec un succès encore plus ter-

Digitized by Google

rible que le premier; et croyant les avoir tous tués, ils sortirent de leur fort sans avoir rechargé leurs armes, ce qui était une grande imprudence, car ils en trouvèrent encore quatre en vie, dont trois étaient presque mourans. Le quatrième n'avait qu'une légère contusion, et ils les achevèrent à coups de crosse.

Celui qui n'était que légèrement blessé se jetta à leurs genoux avec un murmure lamentable pour leur demander la vie. Ils se contentèrent de le lier au pied d'un arbre; et ne voyant plus d'ennemis de ce côté-là, ils coururent à leur casemate pour voir si tout y était en état, et pour calmer la terreur de leurs femmes qui redoutaient les Sauvages bien plus qu'eux. Mais tout était tranquille et en bon ordre.

Un moment après ils virent arriver les Espagnols à leurs secours avec le père de *Vendredi*. Le reste des Sauvages ayant entendu ce bruit inconnu, que les échos

Digitized by Google

avaient rendu plus effrayant, et n'ayant rien découvert de leur côté, vinrent à l'endroit où leurs camarades avaient été tués; ce qui les avait tellement épouvantés qu'ils se sauvèrent dans leurs canots, et s'embarquèrent avant qu'on eût pu les atteindre.

Le lendemain, la Colonie eut la satisfaction de voir trois de leurs canots brisés sur le rivage, et plusieurs corps noyés étendus sur le sable; ce qui fit croire avec beaucoup de fondement que leurs ennemis avaient essuyé une tempête furieuse; ce que la violence du vent qu'on avait ressenti dans l'île ce même soir, avait dû leur confirmer; cependant si quelques-uns avaient péri dans la tourmente, il pouvait s'en être échappé assez pour porter leurs compatriotes à venger la mort de leurs camarades, et à découvrir quelle nation pouvait habiter l'île.

Cinq ou six mois se passèrent avant

Digitized by Google

qu'on entendît parler d'eux. Toute la Colonie, pendant cet intervalle, travailla à relever pour la deuxième fois l'établissement de ces pauvres Anglais. Atkins même et ses camarades mirent la main à l'œuvre ; ce qui prouvait qu'ils se repentaient sincèrement de leur conduite passée.

On espérait déjà d'en être quitte pour la peur [illegible]squ'un soir on vit paraître une f[illegible]idable de [illegible]8 canots, rem[illegible]nes ar[illegible]erre, et a[illegible]e plu[illegible]ens cin-[illegible]ébar[illegible]ôte orien-[illegible] mult[illegible]s insulaires [illegible]lus [illegible]nation ; mais [illegible] ils [illegible] la nuit po[illegible] [illegible]n état de dé[illegible]

[illegible]nbre fut d'[illegible] [illegible] des Ar[illegible] [illegible] fu[illegible] résol[illegible]

Digitized by Google

résolu qu'on cacherait les femmes, les effets et le bétail dans la cave dont j'ai parlé; mais elles voulurent combattre, et ne pas quitter leurs maris. On les arma d'arcs et de flèches et elles firent des prodiges de valeur. On convint encore de se diviser en trois bandes dans le bois qui entourait cette habitation, afin de faire croire aux Sauvages qu'ils avaient affaire à des ennemis nom

La chose arriva com
attendu. Les Sauvages n
ordre vers l'
Colonie,
compris
affidés
voir.
I
de
p
et les
ière di

qu'on entendit parler d'eux. Toute la Colonie, pendant cet intervalle, travailla à relever pour la deuxième fois l'établissement de ces pauvres Anglais. Atkins même et ses camarades mirent la main à l'œuvre; ce qui prouvait qu'ils se repentaient sincèrement de leur conduite passée.

On espérait déjà d'en être quitte pour la peur, lorsqu'un soir on vit paraître une flotte formidable de 27 à 28 canots, remplis d'hommes armés en guerre, et au nombre de plus de deux cens cinquante qui débarquèrent à la côte orientale. Cette multitude jetta mes insulaires dans la plus grande consternation; mais comme ils avaient toute la nuit pour délibérer et se mettre en état de défense, ils reprirent courage.

Le plus grand nombre fut d'avis d'aller tous à l'habitation des Anglais, parce que ce serait certainement là que les Sauvages, instruits par leurs camarades, marcheraient en force. De plus il fut résolu

Digitized by Google

résolu qu'on cacherait les femmes, les effets et le bétail dans la cave dont j'ai parlé; mais elles voulurent combattre, et ne pas quitter leurs maris. On les arma d'arcs et de flèches et elles firent des prodiges de valeur. On convint encore de se diviser en trois bandes dans le bois qui entourait cette habitation, afin de faire croire aux Sauvages qu'ils avaient affaire à des ennemis nombreux.

La chose arriva comme on s'y était attendu. Les Sauvages marchèrent sans ordre vers l'endroit désigné, où toute la Colonie, au nombre de 33 personnes, compris les femmes et quelques esclaves affidés, était préparée à les bien recevoir.

Les esclaves étaient armés de haches, de hallebardes et de sabres. Les Espagnols et les Anglais partagèrent les fusils, les pistolets et les bayonnettes.

La première division des insulaires était commandée par le Gouverneur

Digitized by Google

Espagnol, comme Généralissime. La seconde était aux ordres d'Atkins. Il faut lui rendre cette justice: quoique hardi dans le crime, il ne l'était pas moins au combat, contre l'ordinaire de ses pareils. La troisième avait pour chef le Lieutenant du Gouverneur.

A peine le jour commença-t-il à poindre que les Sauvages marchèrent directement à l'endroit prévu dans une confusion étonnante, et par troupes formées au hasard, sans garder ni rang ni mesure. Le premier peloton alla d'abord du côté d'Atkins, qui le laissa passer pour être reçu par une autre division; il laissa passer encore le deuxième qui était peu nombreux; mais le troisième, composé d'une cinquantaine d'hommes, étant venu à sa portée, il fit sur eux une décharge à mitraille, si à propos, que plus de la moitié furent mis hors de combat. Il ne leur donna pas le temps de se reconnaître, et leur fit encore deux décharges

Digitized by Google

avec le même succès. Les deux autres troupes furent saluées de la même façon par les divisions des Espagnols; en un mot, ce fut une surprise, une consternation et des hurlemens semblables à ceux que j'ai décrits plusieurs fois; et si Atkins avait pu se contenir, et ne pas sortir de son espèce de retranchement, les Sauvages eussent tous été défaits, sans que les insulaires eussent perdu un seul homme. Mais le bouillant Anglais ne put se modérer; il tomba sur eux avec sa division. Les Sauvages, qui jusqu'alors avaient sans doute cru que des Dieux ou de mauvais Génies les avaient tués par la foudre, voyant des hommes, se rallièrent, tirèrent des flèches, tinrent ferme, et combattirent avec autant de courage que de vigueur. Atkins fut légèrement blessé, ainsi que le père de *Vendredi*. Un des camarades d'Atkins et son esclave furent tués sur la place; bientôt après un Espagnol subit le même sort.

*

Digitized by Google

La blessure d'Atkins ne l'avait rendu que plus furieux. Les femmes qui étaient de sa division, soutinrent leurs maris avec une bravoure qui semble au-dessus de leur sexe, et tuèrent plusieurs ennemis. Atkins, pressé par le nombre des Sauvages qui se battaient en vrais désespérés, se retira en bon ordre sur les deux autres divisions, qui n'eurent pas à soutenir une attaque aussi vive.

Dès qu'Atkins eut attiré les Sauvages du côté des Espagnols, il forma sur-le-champ la résolution, pour ôter tout espoir de salut aux Sauvages, d'aller brûler leur flotte, qui était sans gardes. Les Espagnols n'étaient pas de cet avis, dans la crainte que le désespoir de ces malheureux ne leur donnât de nouvelles forces pour combattre. Mais l'Anglais répondit qu'il valait mieux avoir à combattre cent hommes que cent Nations qui ne manqueraient pas de venir toutes ensemble les détruire totalement, si un

Digitized by Google

seul échappait. Son avis prévalut et devait l'emporter. Il courut au rivage où ayant ramassé quelque bois sec, il mit le feu aux canots.

Les Espagnols, qui pendant cette expédition n'avaient pas cessé de combattre, tuèrent encore un grand nombre de Sauvages. Mais quand ceux-ci virent leur flotte en proie aux flammes, ils abandonnèrent leurs armes, en faisant des cris épouvantables. Ils s'enfuirent en proférant d'un ton lugubre : *Oa, oa, Waramoka*, et d'autres paroles que nous ne pûmes comprendre.

Le champ de bataille resta à mes insulaires, qui, pour ne pas perdre le fruit de leur victoire, consultèrent entr'eux sur ce qu'ils avaient à faire pour détruire le reste des ennemis. Ils en comptèrent près de 150 tués qu'ils enterrèrent sur-le-champ. Ces barbares avaient emporté leurs blessés dans les bois, où ils moururent tous faute de secours. On trouva

Digitized by Google

les corps morts de mes Colons que l'on ne reconnut qu'aux vêtemens; car les Sauvages les avaient tellement défigurés qu'ils étaient méconnaissables. Ils avaient insulté à leurs cadavres d'une manière inhumaine et inouie, en les meurtrissant à coups de massues, comme si ces corps eussent pu éprouver de nouvelles douleurs.

Le Gouverneur Espagnol opina qu'il fallait aller sans perdre de temps du côté de la métairie pour défendre la moisson. Mais il était trop tard; le mal était fait. Ces Sauvages désespérés de leur perte et de leur captivité, car ils n'ignoraient pas qu'ils étaient dans une île et sans canots, avaient détruit ma maison des champs, et dévasté tous les environs.

Les insulaires les y trouvèrent rassemblés. Ils étaient assis à terre, d'un air fort triste, le coude appuyé sur le genou et le visage caché dans les mains. Ils étaient encore près d'une centaine d'hommes. Le

Digitized by Google

dommage qu'ils avaitnt causé à ma Colonie était inestimable. Ils avaient fait le mal, pour faire le mal; car il ne pouvait leur en rien revenir.

Les ayant apperçus dans cette situation, on usa d'un stratagême pour connaître s'ils avaient encore envie de recommencer le combat. On leur tira quelques coups de fusils sans balle; cette ruse réussit. A ce bruit, ils se levèrent tous en gagnant les bois et en faisant des hurlemens si étranges que nos gens n'en avaient pas encore entendu de semblables. La plupart étaient désarmés, n'ayant que des arcs sans flèches, et point d'outils pour en faire d'autres.

L'extrêmité à laquelle ils étaient réduits était certainement déplorable; mais l'état dans lequel ils avaient mis la Colonie n'en était pas moins triste. Le Château subsistait, à la vérité, ainsi que les autres habitations; mais la mère nourricière était détruite, et il fallait du temps

Digitized by Google

pour réparer cette perte ; il fallait se ménager sur le pain, et ne vivre que de chasse pendant plusieurs mois.

La première chose dont ils convinrent fut de pousser les ennemis vers le Sud-Ouest de l'île, qui était l'endroit le plus reculé, afin que si dans ces entrefaites, d'autres Sauvages venaient faire quelque incursion, ils ne pussent en avoir aucune connaissance. On décida encore qu'on les harcelerait sans cesse et sur-le-champ, pour tâcher d'en détruire autant qu'il se pourrait ; et que si l'on réussissait à en prendre un en vie, on s'efforcerait de lui faire entendre, par le père de *Vendredi*, que si le reste voulait se borner à cultiver un terrain qu'on leur assignerait, en s'engageant de n'en passer jamais les limites que pour venir parlementer par un député, on leur donnerait non-seulement la vie et la liberté, mais encore des terres et des outils pour labourer, des graines pour les ensemencer, et des

Digitized by Google

instructions pour former un bon établissement.

Ce projet était sage; on réussit à prendre un de leurs traîneurs affaibli par sa blessure. On le pansa du mieux que l'on put. On lui donna des rafraîchissemens, en un mot, on parvint au but desiré par l'entremise du père de *Vendredi*. Ce Sauvage étonné de trouver tant d'humanité chez des gens qu'il croyait féroces, et d'une autre nature que la sienne, promit au nom de ses compatriotes qu'ils se soumettaient volontiers à des lois si douces.

Il retourna parmi eux avec le père de *Vendredi*, et revint, avec trois de leurs chefs, apporter les paroles de leur nation. On leur fournit des vivres, et quelques outils; on les instruisit dans l'art de l'agriculture et de la vannerie; ils tinrent religieusement leur parole, et devinrent en peu de temps plus savans que leurs maîtres. On doit présumer que

Digitized by Google

si cette troupe avait eu des femmes, elle eût bientôt formé une peuplade presque civilisée, et la plus considérable de la Colonie.

Ils perdirent beaucoup de monde, tant par les blessures, que plusieurs d'entr'eux avaient reçues dans le combat, que par une sorte d'épidémie qui regna parmi eux, en sorte qu'à mon retour dans l'île ils n'étaient plus que trente-sept.

Après cette guerre, la Colonie jouit d'une parfaite tranquillité par rapport aux Sauvages, qui continuaient néanmoins de temps à autre d'aborder l'île pour y faire leurs repas inhumains. Comme ils étaient de Nations différentes, et que probablement ils ignoraient ce qui était arrivé aux autres, ils ne firent aucune recherche pour les trouver; et en supposant qu'ils l'eussent faite, il leur eut été bien difficile de les découvrir.

Voilà à-peu-près tout ce que mon Espagnol me raconta en nous promenant.

Digitized by Google

Le jeune Prêtre et le Passager qui nous accompagnaient, ne pouvaient cesser d'admirer ce tissu d'aventures extraordinaires. Je ne pus qu'applaudir à la sagesse, à la prudence, à la fermeté, à la justice, enfin à toute la conduite des Espagnols. Et pour leur en témoigner ma satisfaction, je leur dis que je voulais avant que d'aller visiter les Sauvages, et les autres petites Colonies, leur rendre le festin qu'ils m'avaient donné, ainsi qu'à mon neveu et à mes passagers.

J'avais tout fait arranger par *Vendredi* et par le cuisinier du vaisseau. Nous reprîmes tous le chemin de la Capitale où nous trouvâmes tout préparé. Mon neveu, qui y était arrivé avec ses Officiers, avait eu soin d'envoyer de bon vin de Bordeaux, de la bière d'Angleterre, des liqueurs, une grande jatte de porcelaine avec les ingrédiens nécessaires pour faire du *Punch*. Il y avait ajouté de grandes pièces de bœuf et de porc salé.

Digitized by Google

Celui d'entre les Espagnols qui s'était chargé de l'office d'économe, joignit à tous ces présens cinq jeunes chevreaux qu'on fit rôtir en entier, et dont on envoya une partie à l'équipage du vaisseau, qui depuis long-temps n'avoit goûté de viande fraîche.

Ce repas fut encore plus somptueux et plus gai que le premier. Tous les effets que j'avais apportés furent déposés dans l'arsenal et dans les magasins du Château, pour être ensuite distribués dans la Colonie; et je laissai cette distribution à la sagesse et à l'équité du chef des Espagnols. Le nouveau bétail fut mis dans le grand enclos de la vallée de la grotte; et on en donna le soin à un Espagnol entendu.

Au moyen de deux petites pièces de canon de quatre livres de balle, avec leurs affuts, et de nouvelles armes et munitions que je leur donnai, ils pouvaient combattre et vaincre une armée de

Digitized by Google

Sauvages, fut-elle de 500 hommes. Parmi les ouvriers que je leur amenai, il y en avait un très-adroit, et qui valait seul dix autres. Il était aussi fort bon armurier, et pouvait par conséquent tenir les armes toujours en bon état.

Le surlendemain de mon arrivée, je me préparai, avec une suite assez nombreuse, à visiter les habitations des Anglais et le quartier des Sauvages. Le Prêtre, le Passager et sa Servante voulurent être de la partie pour connaître l'état de mon petit Royaume. Le Gouverneur fit apporter avec lui les effets et les outils qu'il avait destinés aux Colons. Nous commençâmes par la demeure d'Atkins, que je trouvai assez propre; elle était vaste et séparée par des cloisons de vannerie, fort industrieusement construites, pour renfermer trois familles; c'est-à-dire, celles d'Atkins et de son camarade, et celle de la veuve du troisième qui avait été tué à la grande bataille. Ils avaient

Digitized by Google

chacun trois ou quatre enfans. Les ouvriers qui me suivaient pour examiner les travaux de mes insulaires furent surpris des talens d'Atkins, et me dirent franchement que cet homme n'avait pas besoin d'eux ; qu'il ne lui fallait que des outils. Atkins reçut avec reconnaissance les secours que nous lui apportions, et nous promit cordialement d'être sage, en nous disant que le malheur l'avait instruit; qu'il reconnaissait ses fautes ; qu'il en demandait pardon aux Espagnols; qu'il les priait de lui rendre leur amitié, et qu'il leur jurait d'être à jamais leur plus fidèle serviteur.

Nous apprîmes avec plaisir qu'il en usait bien avec la pauvre veuve et ses enfans, en leur donnant exactement leur nécessaire.

Nous passâmes de-là chez les deux Anglais dont on m'avait dit tant de bien. En effet, malgré leurs désastres, tout florissait dans leur établissement. L'ordre, la propreté, l'abondance, fruit du

Digitized by Google

travail et de l'assiduité, regnaient de toutes parts. Je leur fis des complimens sur leur conduite, en les priant de demander et de choisir dans les magasins ce qui leur serait nécessaire pour abréger leurs travaux et améliorer leur plantation. Ces braves gens me remercièrent de tout leur cœur, et ne prirent des secours que j'avais apportés, que les choses les plus indispensables.

Nous nous rendîmes ensuite au canton des Sauvages. Notre surprise augmenta à la vue de leur Colonie; leurs cabanes étaient tirées au cordeau, sur deux lignes, et si artistement travaillées en osier, que je doute fort que le meilleur vannier de Londres fit mieux. Ils avaient fait, en ce genre, des lits, des garde-mangers, des tables, des chaises, des tamis, des cages, enfin tous les ustensiles nécessaires au ménage. Ils avaient également réussi dans les ouvrages de poterie; et, comme je l'ai dit ci-dessus, ils avaient

Digitized by Google

en tout surpassé leurs maîtres. Ils reçurent avec transport les instrumens de labourage, les outils, les graines et les autres secours, qu'on leur distribua. Je le répète, s'ils avaient eu des femmes, ils eussent formé, en peu d'années, un peuple heureux et considérable.

Le passager et sa servante furent si étonnés de l'ordre et de la fertilité de mon île, qu'ils résolurent de s'y établir. Ce jeune homme me pria de lui assigner un canton près du château, et de lui donner des Sauvages de bonne volonté, et un ouvrier pour se former une bonne plantation. Il avait quelques effets précieux qu'il me proposa de prendre en échange, pour m'en défaire aux Indes. J'eus beau vouloir le détourner de cette résolution, il insista si fortement que je consentis à tout ce qu'il voulut.

Sa servante, qui vraiment dans son espèce était une fille de mérite, me pria aussi de lui procurer un établissement dans

Digitized by Google

dans l'île. Je jetai les yeux sur mon artisan universel, qui accepta mon offre, et je le mariai avec cette fille, en lui concédant un terrain non loin de celui de son ancien maître.

A propos de mariage, je ne dois pas négliger de rapporter ici le zèle de mon jeune Prêtre, et tout ce qu'il me dit à cet égard. Quoiqu'il fut catholique romain (1), je dois avouer que de ma vie je n'ai rencontré un homme de son état plus sobre, plus modeste, plus pieux, plus instruit, plus zélé, plus désintéressé, enfin plus juste, plus doux et plus charitable. Sa conduite pouvait passer pour un modèle de perfection chrétienne. J'ose croire que si tous les gens de son état lui avaient ressemblé, la réformation n'aurait jamais eu lieu, et que nous serions encore unis dans le sein de la même église.

(1) Il faut observer que c'est un Protestant qui parle, et qui rend justice à la vertu.

Digitized by Google

La première conversation que j'eus avec lui me plut beaucoup. La religion en était le sujet, et il m'en parla, quoique d'une autre communion que la mienne, avec toute la modération imaginable.

Je n'ai pu voir, me dit-il, sans la douleur la plus vive, et sans répandre des larmes intérieures, tant d'idolâtres dans votre île; il ne serait peut-être pas difficile, avec l'aide de Dieu, de les instruire dans la religion chrétienne. Je sais bien que, malheureusement, vous et moi n'admettons pas les mêmes dogmes; mais nous tombons d'accord sur les vérités primitives; et nos différens sentimens ne doivent pas m'empêcher de faire les plus grands efforts pour tâcher de légitimer les mariages de vos Anglais; de faire connaître le vrai Dieu à leurs femmes, ainsi qu'aux malheureux Sauvages relégués à l'extrémité de votre île. Vous me direz sans doute, ajouta-t-il, que vous n'aviez ni Aumônier ni Notaire; j'y

Digitized by Google

consens, et j'approuve la précaution des Espagnols d'avoir obligé vos Anglais à regarder la femme que chacun avait choisie comme sa véritable épouse. Mais cela ne fait pas un mariage légitime; puisque les femmes ne furent pas consultées, et que par conséquent elles n'ont pu donner leur consentement. D'ailleurs l'essence du mariage ne consiste pas seulement dans l'aveu mutuel des deux parties, mais encore dans une obligation formelle et légale de ne se jamais quitter, et de pourvoir à leurs besoins réciproques, ainsi qu'à ceux des enfans. Si vous voulez, continua-t-il, attirer la bénédiction du Ciel sur vos sujets, travaillez efficacement à me seconder, pour réparer ces maux, pour éclairer ces Sauvages et pour établir un culte simple, à leur portée, et selon que les circonstances le permettent; mais en même temps il faut que ce culte soit pur, sans mêlange de superstition, et digne enfin de la Majesté divine.

Digitized by Google

J'avoue que je fus tellement frappé de ce discours, que je m'abandonnai entièrement à son zèle et à ses lumières, pour réparer avec le secours du Père de *Vendredi*, qui lui servirait de truchement, ma coupable négligence à cet égard.

Cet Ecclésiastique ne pouvait revenir de l'indifférence inexcusable des Anglais, pour faire connaître à leurs femmes au moins l'existence d'un seul Dieu, en observant que si ces Anglais avaient été forcés de vivre dans quelques Pays de Sauvages, ceux-ci eussent tout employé pour tâcher de leur faire adorer l'idole de la Nation.

Mon étonnement augmentait à mesure qu'il me parlait. Je confesse que jamais cette pensée ne m'était venue dans l'esprit. Je regardais ces Sauvages comme des esclaves que le droit de la guerre nous avait soumis. Je le laissai le maître de faire tout ce que sa charité lui inspirerait; et j'en parlai sur-le-champ aux

Digitized by Google

Espagnols, qui non-seulement approuvèrent les avis de ce bon Prêtre, mais résolurent de l'engager à rester avec eux, à titre d'Aumônier, avec un revenu honnête que toute la Colonie lui ferait pour vivre, et un appartement dans le Château. A peine les Espagnols lui eurent fait cette proposition, qu'il s'écria : grand Dieu, je vois dans tout ceci le doigt de la providence! Ma vocation est manifeste ; et je me croirai bien dédommagé des malheurs de mon voyage, en me trouvant employé dans un dessein si glorieux.

Pendant qu'il parlait, je voyais dans ses traits une sorte d'extase ; ses yeux brillaient d'un feu nouveau, ses joues s'enflammaient, et je ne pus qu'admirer un zèle si fort au-dessus de celui de la plupart de ses confrères.

Après avoir rêvé un moment, je lui demandai si c'était tout de bon qu'il voulait s'enterrer dans mon île pour entre-

Digitized by Google

prendre la conversion de ces Sauvages; et s'il était capable de s'y hasarder, sans une espérance fondée d'y réussir.

Qu'appellez-vous me hasarder, répliqua-t-il vivement? Je n'allais aux Indes que dans cette intention; et si je peux faire ici la même chose, pensez-vous que je n'aurai pas bien employé mon temps? Le salut de tant d'ames vaut non-seulement les soins de toute ma vie, mais encore de vingt autres de mon ministère.

Il me proposa sur-le-champ d'aller d'abord à l'habitation d'Atkins. Il entendait un peu l'Anglais et l'Espagnol. J'y consentis volontiers; et chemin faisant, je le priai de me dire par quel heureux hasard je l'avais trouvé dans la volonté de me suivre.

Il satisfit avec plaisir à mon empressement, et me raconta ses premières aventures, qui me parurent aussi amusantes que singulières. Mais la plus remarquable, à mon avis, était sa dernière course

Digitized by Google

dans laquelle il avait été obligé de changer cinq fois de vaisseau, sans pouvoir arriver à sa destination.

Son premier projet avait été d'aller de St. Malo à la Martinique; mais forcé par le gros temps d'entrer dans le Tage, le navire avait échoué. Dans cet embarras il en avait trouvé un autre prêt à faire voile pour les îles Madères, et il s'y était embarqué; malheureusement le Capitaine ne sachant que très-peu la navigation, avait laissé dériver son vaisseau jusqu'à Fial, et de-là il alla vers Terre-Neuve, où rencontrant un vaisseau destiné pour Québec et pour la Martinique, il s'était rembarqué de nouveau. Arrivé au Canada, le maître du bâtiment mourut, et sa cargaison fut vendue avec le navire qui changea alors de destination; enfin en ayant trouvé un qui revenait en France, il s'était déterminé à y repasser, et ce fut précisément ce dernier que les flammes dévorèrent en

Digitized by Google

pleine mer, lorsque je le reçus sur mon bord. Mais je crois devoir finir cette digression sur les aventures d'autrui pour ne parler que des miennes.

Quand nous fûmes parvenus à l'habitation d'Atkins, je lui rappellai, sans trop les faire valoir, les secours que je lui avais donnés, et dont il me remercia de nouveau avec beaucoup d'affection. Je lui parlai ensuite des grands principes de la Religion, et je lui demandai si, avant que de contracter une alliance avec ces femmes étrangères, lui et ses compagnons n'étaient pas liés ailleurs, et s'ils se croyaient tous mariés légitimement.

Il me répondit que deux d'entr'eux étaient veufs, sans enfans, et les trois autres garçons; et qu'ils se croyaient bien mariés, puisqu'ils s'étaient solennellement engagés devant les Espagnols, faute de Prêtre; qu'ils avaient tous beaucoup d'attachement pour leurs femmes; que

Digitized by Google

que pour lui, il ne quitterait pas la sienne pour toutes les fortunes du monde; et qu'il était certain que ses camarades pensaient comme lui; qu'au reste s'ils trouvaient un Ecclésiastique, ils confirmeraient tous leurs mariages du meilleur de leur cœur.

C'était là justement où je les attendais; je leur présentai le Prêtre que je leur dis être mon ami. Atkins fut si enchanté de cette occasion, qu'il envoya sur-le-champ inviter les deux Anglais qui demeuraient plus loin, à venir tout de suite chez lui avec leurs femmes. Il ne s'informa pas même si l'Ecclésiastique que je leur amenais était Catholique ou Protestant.

Les autres Anglais ne tardèrent pas d'arriver avec leurs femmes, et consentirent avec joie à la cérémonie légale qu'on leur proposait. Les femmes à qui on s'efforça d'expliquer avant tout les premiers fondemens de la Religion, firent

Digitized by Google

paraître beaucoup de soumission et d'envie de s'instruire. Le zélé Missionnaire fit alors de tendres, mais de touchans reproches aux maris sur l'ignorance où ils les avaient laissées de l'existence d'un Être suprême, unique, éternel, immuable, indépendant, souverainement puissant, et infiniment bon, juste et miséricordieux. Il remit la cérémonie de leur mariage après le baptême de leurs femmes, et exhorta ces Anglais à commencer leurs instructions dès le soir même. Il leur promit de revenir le lendemain avec moi pour voir leurs progrès et leurs desirs, et pour prendre des arrangemens en conséquence.

Nous ne manquâmes pas de revenir le lendemain de grand matin; et en passant par le bois qui bordait l'habitation d'Atkins, nous fûmes surpris d'entendre quelqu'un qui parlait avec chaleur. Nous nous arrêtâmes tous deux pour examiner au travers des feuillages qui ce pou-

Digitized by Google

vait être. Quel fut notre étonnement quand nous reconnûmes Atkins qui nous parut instruire et exhorter sa femme! Nous nous approchâmes fort doucement pour mieux comprendre ce qu'il disait.

Nous apperçûmes d'abord qu'il lui montrait le soleil, la terre, la mer, les bois,..... Vous le voyez, me dit le Prêtre, il lui fait un sermon, et lui fait connaître le Créateur de toutes choses.

Un moment après nous le vîmes se jeter à genoux, lever les mains au Ciel, pour l'implorer sans doute; mais nous ne pûmes entendre les expressions de sa prière. Il se releva ensuite, se remit à côté de sa femme, et lui dit, autant que je puis m'en souvenir, d'une voix assez élevée : Oui, ma chère femme, le Dieu de ma nation est le Dieu de toutes les nations; il est les eul Dieu enfin, grand et bon par-dessus toutes choses; mais hélas! je ne suis pas assez instruit pour vous faire connaître toutes ses qualités; je lui

*

Digitized by Google

demande pardon de ne vous l'avoir pas fait connaître plutôt, et d'avoir vécu jusqu'ici comme si je ne le connaissais pas moi-même; je me repens de n'avoir non-seulement rien fait pour lui plaire, mais encore d'avoir enfreint ses lois; le seul espoir qui me reste, est que sa miséricorde est plus grande que mes crimes, et que mon repentir est sincère et sans bornes!... Ah, lui répliqua-t-elle, si ce Dieu existait, et qu'il fût aussi puissant que vous le dites, il vous eût déjà tué pour ne l'avoir pas adoré..... Faut-il donc, ma chère femme, répartit ce nouveau pénitent, que ma mauvaise conduite passée vous empêche de croire en Dieu? Que je suis misérable! Je suis chrétien, et mes crimes empêchent les payens de le devenir.... Là-dessus il prit les mains de sa femme, la caressa, et l'engagea à se jeter à genoux avec lui pour dire: O! (1)

(1) C'est, comme on l'a dit à la première partie, l'expression de la prière de la plupart des nations sauvages.

Digitized by Google

au grand Dieu de toute la terre, et pour lui demander la grace d'être éclairés par le livre saint qui contient sa parole. L'exhortation d'Atkins et son empressement furent si pathétiques, que sa femme se prosterna avec lui pour adorer le Maître de l'Univers. A ce spectacle, mon missionnaire ne put contenir son zèle, et s'écria : O saint Paul! Les voilà qui prient Dieu ensemble!..... Je le priai de se modérer pour voir la fin d'une scène si touchante. Nous ne pûmes nous empêcher de nous attendrir d'une conversion aussi subite que décidée. Je l'avais prévu, me dit-il d'un air satisfait; cet homme, par son exemple, produira ici plus d'effet que tous mes soins.

Comme nous remarquâmes qu'Atkins et sa femme reprenaient le chemin de leur habitation, nous nous y rendîmes de notre côté. Nous y trouvâmes les quatre Anglais déjà rassemblés, leurs femmes et la veuve avec tous leurs en-

Digitized by Google

fans. Mon zélé missionnaire se rappela, par un effort de mémoire, tout ce qu'il savait d'Anglais, pour faire à ces gens un discours simple et touchant sur la grace du Baptême. Les femmes le demandèrent toutes avec ferveur pour elles et pour leurs enfans, en le priant ensuite de confirmer leur mariage, en suppléant la cérémonie qui leur avait manqué; tout fut bientôt prêt. J'envoyai chercher les Espagnols et la servante du passager, avec le mari que je lui avais destiné, pour être mariés en même-temps, et servir de parrain et de marraine aux femmes sauvages et à leurs enfans, et les Espagnols de témoins de la bénédiction nuptiale. On dressa des contrats en forme, et je leur fis, à titre de dot, quelques présens en étoffes, en toiles, et autres ustensiles.

Tout se passa dans la plus grande décence; et voyant alors la principale affaire réglée, je songeai sérieusement à

Digitized by Google

partir, pour ne pas nuire au commerce des Armateurs du vaisseau de mon neveu.

Pour mon missionnaire, il n'était pas encore venu à bout de tous ses pieux desseins; il pensait toujours fortement à la conversion des trente-sept Sauvages, et il serait resté de bon cœur dans l'île, à titre d'Aumônier, pour y travailler efficacement, si je ne lui avais fait voir un moyen tout simple d'exécuter nos vues sans qu'il s'en mêlât.

En effet, je proposai au Gouverneur d'aller, avec le père de *Vendredi*, son fils, les femmes des Anglais et les prisonniers qui étaient à leur service, dans le quartier des Sauvages, pour leur offrir de venir s'établir auprès des habitans, ou de les servir de bonne volonté en qualité de domestiques et non d'esclaves (car je ne voulus pas qu'il y en eut désormais dans mon île), en les assurant qu'ils saraient traités avec humanité, et regardés comme les enfans des Colons.

Digitized by Google

Ils reçurent cette proposition avec joie, et abandonnèrent sur-le-champ leurs cabanes en rapportant leurs outils et leurs meubles. Ils se partagèrent ensuite dans les différentes habitations de mon île, et eurent lieu d'en être contens.

Il y avait d'abord la forteresse et la métairie, la demeure d'Atkins, celle des deux Anglais, et la plantation nouvelle du passager, sans compter celle des ouvriers, et de la servante mariée à mon artisan favori.

On avait laissé déserte la partie orientale de l'île, afin que les sauvages pussent y aller et venir à l'ordinaire. On décida de ne point se mêler de leurs affaires, s'ils ne troublaient pas les habitans.

Je fis ensuite, par écrit, la division des terres que j'assignai à chaque famille, leur en donnant la concession à perpétuité pour eux et leurs héritiers, en spécifiant les limites de chaque plantation;

Digitized by Google

et comme si j'en avais été autorisé par la Cour d'Angleterre, j'eus la simplicité de me réserver le haut domaine de toute l'île avec une redevance convenue, en nature, par portion de terrain, payable en onze ans, à moi, ou à celui de mes héritiers ou légataires qui la demanderait, en produisant une copie authentique du présent écrit.

A l'égard de la forme du Gouvernement et des Lois de la Colonie, j'en laissai le soin à la prudence du Chef des Espagnols, assisté d'un Conseil qu'il se choisirait.

Avant que de quitter prise, mon charitable missionnaire me pria d'aller avec lui chez les Espagnols et chez les Anglais, pour leur demander leur parole d'honneur de travailler efficacement à la conversion de ces Sauvages; mais comme les Espagnols étaient Romains, et les Anglais Protestans, nous recommandâmes très-fort aux uns et aux autres

Digitized by Google

de ne point faire entrer dans les instructions qu'ils donneraient aux Sauvages, de distinctions entre eux et les Catholiques, et de se contenter, jusqu'à ce que la Providence en eût autrement ordonné, de leur inculquer les principes généraux du Christianisme. Ils nous le promirent tous, en s'engageant même à ne parler jamais de contreverse.

En revenant, quelques jours après, à la maison d'Atkins, je reconnus, avec plaisir, que la jeune femme de mon machiniste, et celle de l'Anglais converti, étaient devenues amies intimes, et que l'Européenne avait avancé l'ouvrage qu'Atkins et le saint prêtre avaient si heureusement commencé.

Cette connaissance me rappela que j'avais plusieurs Bibles à bord, que j'envoyai chercher; j'en donnai une à Susanne (c'était ainsi que s'appelait la nouvelle insulaire), en lui disant que je lui apportais du secours pour achever et perfec-

Digitized by Google

tionner dans le cœur et l'esprit des autres Sauvages l'œuvre méritoire qu'elle avait faite envers son ami. J'en fis présent d'une autre à Atkins; il en fut si transporté, que, pendant quelques minutes, il ne put proférer une parole. Se tournant vers sa femme, il lui dit d'un air satisfait : Ne vous avais-je pas assuré, ma chère, que Dieu entendait nos vœux; voilà le livre que je lui ai demandé, et qu'il nous envoie.

Ce discours la jeta dans une surprise extraordinaire, et elle était prête à tomber dans une erreur à laquelle personne ne se serait attendu. Elle croyait que ce livre était venu directement du Ciel en terre; et elle allait l'adorer. Je ne voulus point lui en imposer, et je lui expliquai les effets de la Providence; ainsi nous n'usâmes d'aucune fraude pieuse pour l'affermir dans la religion. Atkins, qui avait été un des plus grands scélérats de l'Univers, avait cependant reçu quelques

Digitized by Google

bons principes dans sa plus grande jeunesse. Son changement et son retour à la vertu prouvent que les pères ne doivent jamais désespérer du succès des instructions qu'ils donnent à leurs enfans, quelqu'insensibles qu'ils paraissent y être.

Toutes choses ayant été ainsi réglées dans la Colonie, et la voyant alors munie de toutes les choses nécessaires pour se nourrir, se vêtir et se défendre, je quittai l'île, au grand regret des habitans; mais je leur promis, si je ne pouvais pas revenir les voir, de faire tous mes efforts pour leur envoyer encore quelques secours, en engageant même les habitans du Brésil d'entamer avec eux un commerce qui pourrait, avec le temps, leur devenir réciproquement avantageux, et procurer à ceux qui voudraient revoir leur patrie, les moyens d'y retourner.

Nous démarâmes enfin en saluant l'île de cinq coups de canon, et nous vînmes en vingt-deux jours dans la baie de tous

Digitized by Google

les Saints au Brésil, sans autre rencontre que celle dont je vais parler.

Le troisième jour après avoir mis à la voile, la mer étant calme, et le courant allant avec violence vers l'Est-Nord-Est, nous fûmes un peu entraînés hors de notre cours. Nos gens crièrent *terre à l'Est*, sans qu'il nous fût possible de savoir si c'était un continent ou des îles. Vers le soir, non loin du rivage, nous vîmes la mer toute couverte de canots remplis d'hommes armés, et qui parurent faire mine de vouloir venir à nous; ils étaient au moins cent vingt-cinq ou cent trente canots chargés chacun de quinze ou seize hommes; nous ne fûmes pas sans inquiétude de leur nombre, mais je tâchai de rassurer l'équipage, en lui disant que je connaissais ces gens-là, et que tous fuiraient au seul bruit de notre première bordée. La chose arriva comme je l'avais annoncée. Ils vinrent en effet à nous; j'ordonnai à vingt hommes de

Digitized by Google

descendre dans les chaloupes, et de rester à la poupe et à la proue avec des séaux, au cas que ces Sauvages parvinssent à y mettre le feu ; ce qui était la seule chose que nous en avions à craindre. Je leur donnai des planches pour se bastinguer, et se mettre à couvert de leurs flèches et de leurs traits. Je fis charger la moitié de nos canons à cartouches, et le reste à boulets, et je dis à mon neveu d'ordonner de jeter l'ancre, et de ferler les voiles. Dans cette posture, nous les attendîmes sans crainte. Ils voltigèrent autour de nous, comme pour nous contempler, et lorsqu'ils furent à la portée de la voix, j'ordonnai à *Vendredi* de se montrer seul sur le tillac, pour savoir ce qu'ils demandaient, en le prévenant, s'ils ne se retireraient pas, qu'on allait leur lancer la foudre ; ces barbares ne lui répondirent que par une nuée de flèches, que le pauvre garçon ne put éviter, étant le seul exposé à leurs traits, et

Digitized by Google

dont il fut percé. Sa mort décida ma vengeance. Je leur fis sur-le-champ lâcher une bordée entière. Elle fut pointée avec tant de justesse, qu'il n'est pas possible d'exprimer le ravage qu'elle causa. Nos Canonniers ne perdirent pas un moment pour recharger, et on leur entira une seconde qui leur fut tout aussi funeste.

En un moment nous les vîmes tous fuir à force de rames, avec des hurlemens terribles : quatorze ou quinze de leurs canots avaient été brisés et coulés à fond. On ne peut dire combien on en avait tués ou blessés. On en voyait encore à la nage qui tâchaient de regagner leur flotte. Je criai aux gens des chaloupes de prendre un de ces nageurs seulement, et de l'amener sain et sauf à bord. Leur fuite fut si précipitée, qu'en moins d'une heure ils furent presque tous hors de notre vue, excepté quelques canots qui probablement faisant eau, ne pouvaient suivre les autres avec la même vîtesse.

Digitized by Google

Notre prisonnier était tellement étourdi de son malheur, et du bruit et de l'effet de notre canon, qu'il était comme stupéfait, ne voulant ni remuer, ni boire, ni manger. Je n'avais plus mon pauvre *Vendredi* pour me servir de truchement; j'avoue que sa mort a été un des coups les plus sensibles que j'aie reçu de ma vie. Aussi je lui rendis les derniers honneurs avec quelque distinction. Je lui fis faire un cercueil; et après l'avoir jeté à la mer, nous prîmes congé de lui par onze coups de canon. C'est ainsi que finit le meilleur et le plus estimable des domestiques.

Le vent étant devenu favorable, nous levâmes l'ancre, et nous nous remîmes en route. Pendant ce voyage, je fis tous mes efforts pour instruire le Sauvage dans notre langue, afin de pouvoir connaître quel avait été le motif de leur attaque. Enfin, se voyant sans doute, contre son attente, traité avec tant de douceur,

il

Digitized by Google

il fit aussi de son côté des efforts pour se faire entendre; mais le peu de mots qu'il avait appris en Anglais, il les prononçait d'une manière si étrange et si sourde, que ses paroles ressemblaient aux tons les plus bas d'un cor de chasse, et aux gloussemens d'un poulet; il ne remuait ni les lèvres, ni la langue, le gosier seul paraissait s'enfler et s'agiter; en un mot, je le crus ventriloque. Cependant, après quelques leçons, il nous fit comprendre que la curiosité de voir un canot si grand, et construit de cette manière, les avait portés seule à venir l'examiner, et qu'ils n'avaient tiré sur *Vendredi* que parce qu'ils l'avaient pris pour un déserteur de leur nation, et un traître.

Arrivé à la baie de tous les Saints, mon premier soin fut d'envoyer les présens que j'avais destinés à mon ancien Associé, et aux héritiers de mes Facteurs. Ils vinrent me voir tous trois ensemble, et m'apportèrent du vin, des

Digitized by Google

confitures, et quelques médailles d'or. Nous nous embrassâmes tendrement, en nous rappelant notre ancienne société. Il avait su mes aventures par mon Capitaine Portugais ; et je lui racontai mon retour dans ma Colonie, à laquelle je le priai de vouloir bien s'intéresser. Je lui remis une somme suffisante pour louer une grande barque et la charger de nouveaux secours. Je lui demandai, pour l'y conduire, un Patron habile, que j'instruirais de façon à ne pouvoir se tromper dans la route. Un des matelots de mon neveu qui la connaissait déjà, et à qui l'envie était venue d'aller s'y établir, s'offrit de l'accompagner, pourvu que je lui donnasse une lettre de recommandation pour le Gouverneur, afin d'être traité comme les autres Colons. Mon Associé là-dessus me proposa d'y donner aussi une concession à une famille composée du mari, de la femme, et de deux grandes filles, qui était persécutée par

Digitized by Google

l'Inquisition, et qui cherchait un asyle. Trois jeunes Portugaises, de leurs amies, ayant perdu leur père, s'offrirent aussi de les suivre, si on voulait les y marier. Je fus enchanté de cette ouverture, et je ne doutai point que les cinq d'entre les Espagnols, qui étaient garçons, ne les épousassent, sans difficulté, sur-tout étant toutes Catholiques, et assez aimables. J'arrangeai le tout avec mon Associé, et en peu de jours la barque fut prête à partir, chargée de nouveaux secours, auxquels j'ajoutai deux belles jumens pleines, et un cheval entier.

Je vis partir ma nouvelle recrue avec ma cargaison; et, comme je l'ai appris depuis par des lettres qui me furent renvoyées de Portugal, le tout arriva à bon port, et fut bien reçu par les Espagnols qui se marièrent avec les cinq filles que je leur avais adressées, et qui furent toutes heureuses. (1).

(1) Mon projet était de finir ici cet Ouvrage,

*

Voilà enfin tout ce que je dirai de mon île. Ceux qui parcourront le reste de ces Mémoires, feront fort bien de n'y plus penser, pour ne voir que les folies d'un vieillard, que ses propres malheurs et l'exemple d'autrui n'ont pas rendu plus sage.

Je n'étais non plus obligé d'aller aux Indes, que d'aller me faire pendre. Puisque je ne voulais plus vivre dans ma retraite en Angleterre, et que j'avais une si grande tendresse pour mon île, la raison devait naturellement m'y faire rester à mon retour, ou y retourner encore dans cette barque que j'y avais dépêchée du Brésil. J'aurais sûrement obtenu du Gouvernement la propriété de l'île, en la soumettant au haut domaine de la

---

qui en effet est terminé; mais comme on m'a fait observer que beaucoup de Lecteurs désireraient de savoir ce que devient Robinson, et de connaître la suite de ses aventures, j'ai cru devoir les continuer.

Digitized by Google

Grande Bretagne; j'aurais pu en y transportant plus d'armes, de munitions, et de sujets des deux sexes, y bâtir un Fort au nom du Roi d'Angleterre, et y former une Colonie régulière, stable et florissante; j'y aurais tenu, pour ainsi dire, le rang de Vice-Roi; mais je n'avais pas alors des idées si raisonnables; j'étais possédé du *Démon aventurier*, qui me faisait courir le monde, simplement pour le plaisir de courir. Je n'avais pas de desseins plus étendus, et j'abandonnai mon île, qui, à proprement parler, n'appartenait à personne. Quoiqu'en qualité de bienfaiteur j'eusse des droits à la reconnaissance des habitans, je n'avais cependant sur eux qu'une autorité précaire; et ils n'étaient obligés de m'obéir que par honnêteté et par gratitude.

Mes courses et mes nouvelles disgraces me la firent à la fin presque entièrement oublier. Je ne pus même y rien envoyer davantage, ni leur donner de mes nouvelles.

Digitized by Google

Mon Ecclésiastique resta au Brésil, où il avait trouvé un navire qui devait le ramener à Lisbonne. Il avait appris par hasard à San-Salvador que l'ami qu'il cherchait était repassé en Portugal. J'aurais sagement fait de prendre le même parti, et de le suivre.

Du Brésil nous allâmes tout droit par la mer Atlantique au Cap de Bonne-Espérance. Notre voyage jusques-là fut assez heureux; nous ne nous arrêtâmes au Cap que le temps nécessaire pour prendre de l'eau fraîche et quelques provisions. Nous nous hâtâmes d'arriver à la côte de Coromandel, parce que nous étions informés qu'un vaisseau de guerre Français, de cinquante pièces de canon, qui escortait deux grands vaisseaux marchands de la même nation, avait pris la route des Indes. Notre supercargue avait su que nous étions en guerre avec les Français, ainsi nous devions craindre de les rencontrer; mais heureusement nous ne les vîmes, ni n'en entendîmes parler.

Digitized by Google

Nous touchâmes de-là à Madagascar. Le peuple de cette île, quoique féroce et traître, nous reçut assez bien pendant quelque temps, et nous donna en échange de quelques bagatelles, comme des ciseaux, des couteaux, et d'autres menues clincailleries, une douzaine de jeunes bœufs, un peu petits à la vérité, mais fort gras et très-bons.

Nous fûmes obligés d'y demeurer quelques jours par les vents contraires; et comme nous étions bien aises de nous promener sur le rivage, nous prîmes la précaution de planter trois branches d'arbre en signe de paix. Ces peuples, pour marquer qu'ils l'acceptaient, firent la même chose de leur côté; de manière que, selon l'usage, il ne nous était pas permis, réciproquement, de passer nos limites respectives. L'espace qui regnait entre-deux servait de place publique ou de marché, pour trafiquer librement; et comme il était défendu d'y aller armé,

Digitized by Google

chacun laissait ses armes en-deçà des bornes prescrites.

Il arriva qu'une nuit plusieurs matelots, ayant formé une cabane de branchages pour coucher à terre, et s'y divertir plus librement, allèrent au-delà des limites, et voulurent faire violence à une jeune Insulaire. Elle s'échappa de leurs mains, et courut instruire ses parens de ce qui venait de lui arriver. Quoique dans le fonds, nos gens lui firent plus de peur que de mal, ces Sauvages résolurent de s'en venger cruellement. Ils s'assemblèrent pour venir la nuit surprendre les matelots dans leur baraque, et les égorger sans miséricorde.

Heureusement qu'ils avaient des armes, et que, s'étant amusés à boire, ils ne dormaient pas encore. L'un d'eux étant sorti un moment de la cabane, pour quelque besoin, découvrit au clair de la lune, la troupe de ces Sauvages, qui lui parut être de quatre ou cinq cens hommes.

Il

Digitized by Google

Il n'eut que le temps de rentrer pour avertir ses camarades, et de gagner le rivage en bon ordre, et en fusillant. Les Sauvages tombaient déjà sur eux, et les accablaient d'une grêle de flèches, dont un de leurs camarades fut blessé à mort. Si c'eût été de jour, il n'en serait pas revenu un seul; car, comme je l'ai dit plusieurs fois, ces barbares visent si juste, qu'ils abattent des oiseaux au vol.

Tout ce qu'ils purent faire de mieux, fut de rejoindre la chaloupe et de regagner le vaisseau pour se mettre hors de la portée des traits. Ils racontèrent leur catastrophe; mais ils en cachèrent d'abord la cause. L'équipage, à son tour, résolut d'en prendre une vengeance éclatante, et voyant encore à la pointe du jour les Sauvages sur la côte où ils avaient pendu le cadavre du malheureux *Jeffery* au haut d'une grande potence, les Canonniers leur envoyèrent plusieurs bordées à cartouches qui leur tua beaucoup de

Digitized by Google

monde, et qui fit rentrer les autres bien avant dans les terres.

Cette expédition, quoique meurtrière, ne satisfit pas les matelots. Nous nous apperçûmes qu'ils méditaient quelque projet de vengeance. Mon intention et celle de mon neveu était bien de nous éloigner pour éviter toute affaire; mais nous manquions de vent, et il fallut attendre.

L'équipage gagna le Contre-maître, avec deux autres Officiers; et s'étant tous armés de mousquets, de baionnettes, de sabres, de haches, de pistolets et de torches ardentes, ils allèrent à leur tour pour surprendre les Insulaires jusques dans leurs peuplades. L'embarras était d'en trouver la route; mais l'un des Matelots, plus intelligent que les autres, ayant trouvé quelques bestiaux qui paissaient, et qui étaient attachés à des piquets par de longues cordes d'écorces d'arbre, leur dit que ces animaux leur

Digitized by Google

montreraient le chemin, qu'il ne fallait que couper leurs liens, et qu'ils s'en iraient droit à leurs étables. En effet, ces vaches se voyant libres gagnèrent leur demeure, et notre troupe les suivit. En moins d'une heure ils arrivèrent à un gros Bourg composé de plus de deux cents cabanes, où tout était plongé dans le plus profond sommeil. Ils se divisèrent en trois bandes de chacune douze hommes, allumèrent leurs torches, et mirent le feu, tout à-la-fois, aux deux extrémités et au centre des habitations. Qu'on juge de la rapidité des flammes par la combustibilité de ces chaumières, et du désordre affreux qu'elles durent y causer; à mesure que ces infortunés sortaient de chez eux pour se soustraire à la voracité des flammes, ils tombaient immanquablement dans l'une des trois divisions de nos gens, qui les assommaient. En moins d'une heure, tout fut consumé, et ils tuèrent plus de trois cents Insulaires.

*

Digitized by Google

Quelques-uns cependant se sauvèrent, et allèrent donner l'alarme aux autres peuplades des environs, qui se rassemblèrent au nombre de plus de douze cents hommes pour venir au secours de leurs compatriotes. Nos gens, contens de leur expédition, revenaient tranquillement vers le rivage pour emporter le corps de *Jeffery*, et rejoindre le vaisseau. A peine furent-ils embarqués dans la chaloupe et dans la pinasse, que ces Madagascariens arrivèrent à la côte pour les attaquer; mais ils étaient déjà presque hors de la portée de leurs traits; ils leur tirèrent cependant quelques flèches qui ne blessèrent personne, et nous ripostâmes par une bordée du vaisseau qui les dissipa tous en un moment.

A leur retour dans le vaisseau, nos Matelots se vantaient de leur prouesse; l'un disait, j'en ai tué neuf pour ma part; l'autre dix; moi, continuait un troisième, j'ai mis le feu à plus de quinze maisons.

Digitized by Google

Quoiqu'ils crussent leur action fort juste, je ne pensais pas comme eux. Je leur dis naturellement que Dieu ne bénirait pas notre voyage, et qu'il les punirait du sang qu'ils avaient répandu; que véritablement ces Insulaires avaient tué *Jeffery*, mais qu'il avait été l'agresseur, et qu'il avait rompu la paix en insultant une jeune fille qui était venue entre les limites sur la foi du traité.

Mon discours, par sa sincérité, déplut extrêmement à l'équipage. Comme je n'étais ni Commandant, ni Supercargue, ni Officier, ils ne me regardèrent que comme un passager et un censeur importun, et ils conspirèrent entre eux, non de se défaire de moi par la mort, mais de me laisser au premier port; ce qu'ils exécutèrent peu de temps après, avec autant d'insolence que d'opiniâtreté.

Nous ne nous doutions nullement de ce complot, mon neveu et moi, lorsqu'arrivés à Bengale, je descendis à

Digitized by Google

terre pour me rafraîchir quelques jours. Ce fut dans cet intervalle que l'équipage s'attroupant insolemment autour de mon neveu, lui dit que je leur avais si fort déplu, qu'ils étaient résolus de ne plus me recevoir à bord, et qu'ils quitteraient le service; enfin que rien au monde ne pouvait leur faire changer de résolution, et s'écrièrent à haute voix : *Oui, tous, tous.*

Mon neveu, qui avait autant de présence d'esprit que de courage, leur répondit modérément qu'il m'en parlerait; que d'ailleurs, quoique je ne fusse pas employé dans le commandement du navire, je n'en étais pas moins co-propriétaire par le gros intérêt que j'y avais, et qu'il était singulier qu'on voulut me chasser de mon propre bien. Mais rien ne put les ébranler. Un Matelot, à qui j'avais rendu quelques services, m'avait instruit de ce qui venait de se passer. Mon neveu vint me trouver d'un air fort

Digitized by Google

triste; je le prévins sur son discours; je sais tout, lui dis-je, et ne m'en fâche pas; renvoyez-moi ici mes effets et mon argent, et je trouverai bien l'occasion de me rendre en Europe. La seule chose que j'ai craint, poursuivis-je, c'est que ces mutins ne vous fissent un mauvais parti; je leur pardonne aisément, puisqu'ils veulent bien se soumettre à ce prix.

Après m'avoir témoigné ses regrets, et juré de les faire punir en Angleterre (ce que je ne voulus pas, car j'exigeai sa parole qu'il n'en ferait rien), il me fit remettre mes effets, dont je me défis avantageusement à Bengale. Me trouvant alors muni d'une grosse somme d'argent, je ne fus plus embarrassé que sur le choix des moyens de revoir ma patrie.

Je pouvais revenir par terre, en passant par l'Empire du Mogol jusqu'à Suratte, et gagner par mer Balsora dans

Digitized by Google

le golfe Persique, où j'aurais profité des caravanes par les déserts de l'Arabie jusqu'à Alep et Damas; de-là il n'eût plus été difficile de me transporter en Italie, et en France jusques à Calais.

Il y avait encore un autre parti à prendre. C'était d'attendre les vaisseaux Anglais qui devaient revenir d'Achim dans l'île de Sumatra à Bengale, avant que de retourner en Angleterre. Mais comme je n'avais ni amis, ni connaissances à la Compagnie des Indes Orientales, j'eusse trouvé beaucoup de difficultés d'obtenir mon passage, même en payant.

Dans ces entrefaites j'eus le déplaisir de voir partir le bâtiment de mon neveu qui, à tout événement, m'envoya encore une lettre de crédit indéterminée, avec deux hommes pour me servir; l'un était écrivain, et l'autre domestique.

Je pris un appartement commode chez une Anglaise établie à Bengale, où je

Digitized by Google

vécus près de neuf mois avec d'autant plus d'agrément, qu'il y avait dans la même hôtellerie plusieurs bons marchands Anglais, Français, Italiens et Juifs.

Pour réduire mon bien en petit volume, facile à transporter, j'en employai la moitié dans l'achat d'une belle partie de diamans.

L'un de ces marchands Anglais, qui logeait dans mon corridor, et avec qui j'avais lié une amitié étroite, voyant mon incertitude et mon inaction, me dit un jour : Mon cher pays, je viens vous communiquer un projet qui doit certainement vous plaire; eh quoi! resterons-nous ici les bras croisés, tandis que tout roule, tout s'agite dans le monde? Si vous voulez faire une société avec moi, nous louerons un vaisseau; vous le commanderez, et je prendrai le soin des marchandises. Je connais, dans cette partie du monde, une branche de

Digitized by Google

commerce où il y a beaucoup à gagner, et puis ce voyage vous amusera beaucoup, j'en suis certain.

Cette proposition me réveilla, et me fit sortir de ma léthargie. Quoique le commerce ne fût pas mon élément, et n'eût alors aucun attrait pour moi, puisque j'étais assez riche, et point du tout avare, l'idée de voyage avait touché l'endroit sensible de mes inclinations. J'acceptai le parti d'autant plus volontiers, que je connaissais la probité et la franchise de cet honnête Marchand. Ainsi je n'hésitai pas à lui abandonner le soin de pourvoir à tout, en lui remettant d'abord un fonds de mille livres sterlings.

Summers, c'est le nom de mon associé, se donna tant de mouvemens qu'il trouva bientôt un navire fort leste et en bon état, avec un Contre-maître, un Bosseman, un Canonnier (tous trois Anglais), un Charpentier Hollandais; et trois Matelots Portugais; ce qui suffisait pour guider

Digitized by Google

les Marins Indiens, et pour veiller sur eux.

Nous allâmes d'abord à Achim, et de-là à Siam, où nous échangeâmes nos marchandises pour de l'opium, que les Chinois aiment beaucoup, et dont nous savions qu'ils manquaient en ce moment. Nous poussâmes au-delà même de Juskant, et nous fîmes une course heureuse et lucrative. Nous revînmes à Bengale, après neuf mois de voyage, fort contens de ce coup d'essai.

Quoiqu'assurément je dusse être satisfait du profit considérable de cette première tentative, le commerce ne me plaisait point. Mon ami pensait différemment; et je conviens qu'étant marchand, il avait grande raison de préférer sa fortune au plaisir de varier ses voyages.

Comme il connaissait mon faible, il me proposa une autre course, mais toute différente de la première. J'y consentis encore, plutôt que de rester oisif, ce qui, selon moi, est le plus malheureux

état de la vie. J'avoue qu'il ne m'est pas possible de concevoir le *farniente* (1) des Italiens.

Son but était d'aller vers les îles d'où l'on tire des épiceries, pour y acheter une cargaison entière de clous de girofle. Il voulait toucher aux Manilles, où les Hollandais font le principal commerce, quoiqu'elles appartiennent en partie aux Espagnols.

Mais il ne jugea cependant pas à propos de pousser si loin que Java et Ceilan, et nous touchâmes à l'île de Borneo, et à plusieurs autres dont j'ai oublié les noms. Notre voyage ne réussit pas moins bien que le premier, puisque nous gagnâmes cinq pour un, et qu'il ne dura que cinq mois. Après nos comptes arrangés, mon associé me dit, en souriant, que cela valait mieux que de courir de côté et d'autre, et de n'ouvrir de grands

(1) Rien faire.

Digitized by Google

yeux que pour voir les extravagances des hommes. Je lui répondis sur le même ton que chacun avait son humeur, et que s'il voulait me suivre, je lui ferais faire le tour du monde.

Peu de temps après notre retour, nous trouvâmes à acheter un vaisseau Hollandais de deux cents tonneaux. Nous fîmes le marché, et nous en prîmes possession, en gardant l'équipage à notre service. Mais aussi-tôt que nous eûmes payé le bâtiment à celui que nous avions cru en être le Capitaine, il disparut avec tous les Matelots; ce qui nous fit soupçonner, et cela ne s'est trouvé que trop vrai, que ce vaisseau nous avait été vendu avec faux titre de propriété.

Cependant nous en avions payé le prix aux yeux de tout Bengale, et personne ne le réclamait.

Nous trouvâmes bientôt d'autres Matelots, tant Anglais, Hollandais, Portugais qu'Indiens, et nous nous déterminâmes à

Digitized by Google

aller du côté du sud vers les Philippines et les Moluques. Nous fûmes d'abord contrariés dans notre course, par les vents, et sur-tout par une voie d'eau, qui nous força de relâcher dans la rivière de Cambodia, qui est au nord du golfe de Siam.

A peine y fûmes-nous entrés, et eûmes-nous heureusement rebouché notre navire, qu'un Matelot Anglais, dont le vaisseau qui appartenait à la Compagnie était à l'ancre dans la même rivière, vint m'avertir avec empressement de fuir dans la minute, si je ne voulais pas être pendu avec tout l'équipage. Je n'ai jamais été ingrat, lui répondis-je, envers ceux qui m'ont rendu service; mais je ne peux comprendre par quel motif on a formé contre nous ce dessein abominable. Nous sommes d'honnêtes gens, et connus à Bengale; cependant, je veux profiter de votre conseil, et mettre à la voile pour éviter toute discussion. Je lui donnai

Digitized by Google

vingt guinées pour son avis, en le priant de me donner quelques lumières à ce sujet. Tout ce que je viens d'apprendre par un de mes camarades, c'est que vous avez été à Sumatra, où le Capitaine et trois de ses gens ayant été tués par les Insulaires, vous vous êtes emparés du vaisseau, et vous avez exercé la piraterie. L'espoir de quelque récompense, ajouta-t-il, m'a porté à venir vous instruire de ce qui se passe. Je l'en remerciai, en lui racontant la chose comme elle s'était passée, et en l'engageant de la publier parmi ses camarades, et dans ces parages, en les désabusant sur notre compte; et pour mieux prouver la calomnie, je lui donnai nos noms, et l'état de nos marchandises.

Je ne perdis pas un moment pour faire lever l'ancre et mettre à la voile. Summers, surpris de cet ordre, ne savait que penser de ce prompt départ, et de la frayeur qu'il voyait peinte sur mon

Digitized by Google

visage. Je lui dis en peu de mots de quoi il s'agissait; et il approuva ma précipitation. Bien nous en prit, car nous n'avions pas fait une demi-lieue que nos Matelots nous dirent que cinq chaloupes armées nous donnaient la chasse; ce qui nous fit voir que l'avis était fondé. J'assemblai l'équipage, et je l'instruisis de notre malheur, en leur demandant s'ils étaient résolus de se défendre; car, leur dis-je, il faut vaincre ou mourir : on ne nous donnera pas le temps de nous justifier. Ils me répondirent tous qu'ils voulaient vivre et mourir pour nous.

Nous nous préparâmes au combat, et en un moment tout fut disposé. Ces chaloupes marchaient inégalement. Aussitôt que la première fut assez proche pour nous entendre au moyen du porte-voix, nous les sommâmes d'arrêter pour parlementer, ou que nous ferions feu sur elle; quoiqu'elle nous eût fort bien entendu, elle ne daigna pas répondre, et doubla même

Digitized by Google

même de rames, croyant sans doute notre équipage peu nombreux, et mal pourvu de munitions. Mais j'ordonnai aux Canonniers de ne pas se presser, et de viser juste. En effet, au premier coup ils démontèrent la chaloupe qui prit eau de sa poupe; car les matelots se jettèrent tous à la proue pour ne pas couler à fond.

Ce mauvais succès n'empêcha pas les quatre autres d'avancer successivement. Elles furent toutes également reçues: une cependant s'avança presque sous notre poupe, pour nous attaquer par-là; mais nos canons de retraite furent si bien pointés, qu'ils la coulèrent à fond; ce qui fit fuir les autres avec la plus grande célérité.

J'ordonnai à mes gens d'aller secourir quelques matelots qui étaient tombés à la mer, et de me les amener sans leur faire de mal. On en sauva trois, dont un était demi-mort; et nous eûmes beaucoup de peine à le faire revenir. Délivrés d'un si

Digitized by Google

grand danger, auquel nous ne devions certainement pas nous attendre, nous jugeâmes qu'il était prudent de changer notre course pour n'être pas suivis. Nous courûmes donc du côté de l'Est, hors de la route des vaisseaux Européens.

N'ayant plus rien à craindre d'eux, nous questionnâmes nos prisonniers sur le motif de cette entreprise. Ils nous dirent la même chose que le donneur d'avis, et que l'on nous croyait des pirates.

Nous leur fîmes voir clairement la fausseté de cette accusation; mais nous vîmes tout aussi évidemment alors à notre tour, que si par malheur nous fussions tombés dans leurs mains, nous étions perdus sans ressource, sur-tout ayant affaire à des gens si prévenus, et qui eussent été juges et parties.

Cette considération portait Summers à retourner à Bengale pour détruire la calomnie, et justifier notre innocence.

Digitized by Google

Mais je lui fis sentir qu'indépendamment des risques de rencontrer les mêmes ennemis dans la route, notre retour aurait l'air d'une fuite, et qu'il n'en fallait pas davantage pour que nous fussions condamnés sur cette simple apparence.

Mon ami trouva ma réflexion fort sensée, et nous prîmes le parti d'aller à la côte de Tunquin pour y vendre notre cargaison avec notre vaisseau, et nous en retourner dans un autre navire. Ces mesures nous parurent les meilleures, et nous fîmes cours Nord-Nord-Est, en nous mettant plus au large de cinquante lieues que la route ordinaire.

Chemin faisant, je méditois sur les événemens de ma vie; et je trouvais ma situation plus funeste que toutes celles que j'avais éprouvées. Je me sentais humilié d'être pris pour un voleur ou un forban, et d'être dans le cas, quoiqu'innocent, d'être puni sans aucune formalité judiciaire. Summers, qui me voyait

plongé dans la plus noire mélancolie, s'efforçait de m'égayer en me faisant la description des différens Ports de la Cochinchine, et de la baie de Tunquin, d'où nous pouvions gagner Macao, ville qui avait autrefois appartenu aux Portugais, et qui renfermait encore un bon nombre de familles Européennes, et de Missionnaires destinés pour la Chine et le Japon.

Nous découvrîmes enfin les côtes de la Cochinchine, et nous entrâmes dans une petite rivière qui fournissait cependant assez d'eau pour notre bâtiment. Nous y jettâmes l'ancre, tant pour prendre langue, que pour radouber et suifer notre navire, qui avait grand besoin de cette réparation.

La rivière où nous mouillâmes était peu éloignée des dernières bornes septentrionales de tout le pays; et en allant à la découverte avec notre chaloupe, nous avions apperçu la pointe de ces

Digitized by Google

Royaumes où s'ouvre la grande baie de Tunquin. Les habitans de ces rivages étaient précisément les plus barbares de toute la côte, ne faisant aucun commerce, et ne vivant que d'huile, de poissons secs, et d'autres alimens grossiers. Ils avaient l'abominable coutume, non de manger les hommes, mais de réduire en esclavage tous ceux qui avaient le malheur de faire naufrage sur leurs rives; et, comme je vais le rapporter, ils tentèrent de s'emparer de notre vaisseau et de l'équipage, le croyant échoué sur leur territoire par la position renversée où il était pour que les ouvriers pussent y travailler jusques à la quille.

Dans cette supposition, ils vinrent en force pour piller sans façon le bâtiment, ne se doutant pas que nous fussions en état de défense. J'avais, à tout hazard, fait armer nos chaloupes de pierriers, d'espingoles, et garnir de

Digitized by Google

planchettes leurs bords, pour être à l'abri des flèches. Ils ne s'attendaient pas à trouver du monde prêt à les recevoir; mais comme nos matelots étaient cachés derrière ces abris, ces Sauvages ne virent que les ouvriers qu'ils imaginaient être occupés à relever le vaisseau qu'ils croyaient toujours échoué.

Notre Charpentier, qui était un garçon intelligent, nous cria de ne pas faire feu, et qu'il allait nous donner un spectacle réjouissant, qui les éloignerait bientôt de notre vaisseau. En effet, nous les laissâmes approcher à la demi-portée du pistolet, sauf à faire jouer toute notre artillerie à bout portant, si le cas l'exigeait. Dans le moment, le Charpentier et ses ouvriers qui étaient à couvert des traits de ces Cochinchinois par leurs échaffaudages, les voyant si près, leur jettèrent, à différentes reprises sur le corps, avec de grandes cuillers, du goudron bouillant, et qui était destiné à enduire le vaisseau.

Digitized by Google

C'était une chose risible que de les voir s'élancer dans l'eau pour calmer la douleur cuisante que leur causait cette liqueur enflammée et tenace. Mais leurs hurlemens étaient pitoyables. En un moment ils disparurent tous; et nous fûmes charmés d'en être quittes sans répandre de sang. Nous sûmes bon gré au Charpentier de son merveilleux expédient. L'effet en fut d'autant plus prompt, que ces Sauvages étaient presque nuds; et je crois qu'ils se souviendront long-temps de cette aventure.

Dans la crainte d'en avoir un plus grand nombre sur les bras, nous hâtâmes le radoub, et nous mîmes à la voile au Nord-Est pour l'île de Formosa; ayant toujours aussi grand peur des Anglais ou Hollandais, que les navigateurs de la Méditerranée en ont de rencontrer des Barbaresques, dont les pirateries sont la honte des Puissances chrétiennes. Si l'on osait dire à ce sujet ce que l'on

Digitized by Google

pense, et ce qui se passe dans quelques États de l'Europe, que de gens en place rougiraient de voir leurs infâmes manœuvres découvertes ! Nous fîmes à Formosa de l'eau fraîche et d'autres provisions. Nous y trouvâmes un peuple honnête et plein d'intégrité dans le commerce. Cette douceur de mœurs et cette probité sont sans doute dûes au Christianisme qui autrefois a été introduit dans cette île. Effectivement j'ai toujours remarqué, dans tous les lieux où il a été reçu, qu'il avait humanisé les nations, même les plus féroces. De-là nous continuâmes à faire cours au Nord, en nous tenant à une certaine distance des côtes de la Chine pour éviter les navires Européens. Enfin, étant parvenus à la latitude de trente-trois degrés, nous nous déterminâmes à entrer dans le premier Port que nous rencontrerions. Nous allâmes vers les rivages, et nous n'en étions qu'à deux lieues, quand une barque vint à nous avec

Digitized by Google

avec un vieux Pilote côtier, Portugais de nation, et qui nous offrit ses services. Nous les acceptâmes avec plaisir, et nous le prîmes à bord.

Nous étions alors les maîtres de nous faire mener où nous voulions, et je proposai au vieillard, qui avait renvoyé sa barque, de nous conduire au golfe de Nanquin. Il nous dit qu'il connaissait bien ce golfe, mais qu'il ne voyait pas ce que nous y voulions faire. Je lui répliquai que nous n'étions pas seulement des Marchands, mais encore des Voyageurs curieux, et que notre but était de voir la grande ville de Pékin, et la Cour célèbre de l'Empereur de la Chine. En ce cas, reprit-il, vous feriez bien d'aller vers Ningpo, d'où, par la rivière vous pouvez gagner le grand canal qui traverse ce vaste empire, et conduit à la Capitale, parcourant une étendue de 270 lieues.

Sur ce que j'insistai d'aller à Nanquin,

Digitized by Google

il me dit que rien ne serait plus facile, et que depuis peu un vaisseau Hollandais avait pris cette route. A ce discours je ne pus cacher mon trouble; le Pilote s'en apperçut, et me dit: Vous n'avez rien à craindre; vous n'êtes point en guerre avec cette nation; et puis ce ne sont pas des pirates. Comment, repartis-je vivement, en trouve-t-on dans ces mers? Non, me répondit-il bonnement, on n'en a point vu depuis quinze ans, excepté un seul qui a paru il y a près d'un mois dans la baie de Siam. Là-dessus il me raconta notre histoire que je savais mieux que lui, en me disant que si cet équipage était rencontré et pris, il serait pendu sans miséricorde. Comment, repris-je en l'interrompant, sans aucune forme juridique! Bon, continua-t-il, quelles formalités voulez-vous qu'on fasse avec de pareils scélérats?

Je ne pus m'empêcher de lui dire alors assez brusquement: Eh! voilà préciſé-

Digitized by Google

ment la raison pourquoi je veux aller à Nanquin, et non ailleurs, où je rencontrerais des Anglais ou des Hollandais. Apprenez, bon homme, que ces Capitaines sont plus barbares que les pirates mêmes, de vouloir condamner les gens sans les entendre.

Je lui racontai alors en détail notre malheureuse aventure; et il fut bien étonné de nous voir calomniés et poursuivis de la sorte. Alors il approuva, non-seulement notre dessein, mais il nous conseilla même de vendre notre navire, d'en acheter un autre, ou d'en faire construire un capable de nous transporter dans notre patrie, ou du moins à Bengale.

Mais je lui représentai que si je vendais ce vaisseau, je mettrais d'honnêtes gens dans la même peine, s'il était reconnu; et que je serais responsable, devant Dieu et devant les hommes, des malheurs qui pourraient leur arriver.

Il satisfit à cette objection, en me

Digitized by Google

disant que, connaissant tous ces Capitaines, il ne manquerait pas de les instruire du fait et de leur erreur.

Nous faisions toujours route pour Nanquin, et en treize jours de navigation nous arrivâmes au Sud-Est du grand golfe, où nous apprîmes que deux vaisseaux Hollandais venaient de passer. Après avoir consulté mon Associé sur ce fâcheux évènement, nous nous adressâmes au Pilote pour qu'il nous menât dans quelque endroit sûr. Il nous conduisit au Sud à environ quarante lieues de-là, dans un petit Port nommé Quinchang, autant que je peux m'en souvenir. Nous y débarquâmes heureusement; et lorsque je pris terre, je me crus sauvé. Nous nous promîmes bien de ne plus remettre les pieds dans ce malheureux navire, dussions-nous ne pas le vendre, et nous défaire de notre cargaison à perte.

De toutes les positions malheureuses où les hommes peuvent se trouver, la

Digitized by Google

plus cruelle est, sans contredit, d'avoir dans l'ame une crainte continuelle; c'est mourir à chaque instant: mon imagination, qui en était saisie d'une manière affreuse, me représentait sans cesse le danger bien plus grand qu'il n'était. Mais qui peut se guérir de la peur? En effet, quel état pour un honnête homme d'appréhender à tout moment le supplice d'un scélérat, et pis encore, de passer pour tel! Ces frayeurs ne pouvaient que me faire faire d'humiliantes réflexions sur ma vie passée et présente; je reconnus par-tout la main de Dieu, et je me soumis à tout avec résignation en le remerciant de ma nouvelle délivrance.

Aussi-tôt que nous fûmes à terre, notre vieux Pilote, qui, connaissant notre innocence et notre fortune, avait pris beaucoup d'amitié pour nous, trouva pour nos effets un grand magasin à louer, et un logement assez commode qui y touchait. Le tout était fait de cannes, et

Digitized by Google

entouré d'un mur en palissades faites de bambous. Cet enclos nous fut utile pour nous mettre à l'abri de la subtilité des filoux qui ne sont pas rares en ces pays. D'ailleurs, nous demandâmes une sentinelle qu'on nous donna, en payant, et qui ne nous coûtait pas, compris sa nourriture, plus de dix sols par jour.

Quoique la foire fût passée, il y avait encore dans le Port trois ou quatre Jonques Chinoises, et deux petits navires Japonais. Nous fîmes connaissance avec leurs Capitaines, et avec plusieurs Missionnaires Européens qui s'étaient arrêtés quelque temps dans cette petite ville pour en convertir les habitans. Ils avaient déjà fait quelques Prosélytes; et l'un d'eux nommé le Père Simon, se proposait de passer à Pékin. Comme nous lui avions dit que nous comptions y aller aussi, il nous engagea de l'y accompagner.

Quelques pressantes que fussent ses sollicitations, il ne nous était pas possi-

Digitized by Google

ble de partir sitôt. Il fallait vendre nos marchandises; ce qui n'était pas facile dans un si petit endroit, et sur-tout après la foire terminée. Cependant notre vieux Portugais nous amena un Marchand Japonais, qui voulait acheter notre vaisseau, et toute la cargaison. Pour ne pas manquer ce marché, nous nous relâchâmes sur le prix, et nous fîmes affaire. Il nous paya comptant en lingots d'or et d'argent, et nous nous vîmes alors libres de faire le voyage de Pèkin avec le Père Simon. Mais comme il attendait un compagnon de Macao, nous résolûmes d'aller à Nanquin, qui n'était qu'à dix journées de là. Cette ville est bâtie fort régulièrement, et contient, dit-on, un million d'ames. J'ai de la peine à le croire; mais ses rues sont tirées au cordeau, et ses places publiques assez belles.

Au reste, quand je compare les peuples de ces pays-là, leurs mœurs, leurs Lois, leur Religion, et leur faste, à ce

Digitized by Google

qu'il y a de remarquable en Europe, j'avoue que je trouve bien ridicules les pompeuses descriptions qu'on nous en donne. Une seule province d'Angleterre, de Hollande, de France ou d'Espagne, fait plus de commerce que tout l'empire de la Chine ensemble. Peut-on mettre en parallèle leurs Jonques et leurs autres frêles bâtimens avec nos flottes marchandes, et nos armées navales? Quatre vaisseaux de guerre Européens de soixante-dix à quatre-vingt pièces de canon, sont capables de détruire toutes leurs forces maritimes.

Ce que je dis de leurs flottes peut s'appliquer à leurs armées. Le seul corps des Cuirassiers Allemands ou des Gendarmes Français, renverserait toute leur nombreuse Cavalerie. Je crois encore qu'un million de leurs Fantassins ne tiendrait pas contre vingt de nos meilleurs Bataillons; en supposant qu'ils fussent postés de manière à n'être point envelop-

Digitized by Google

pés. Il en est de même pour l'attaque et la défense des Places. Leur meilleure forteresse ne tiendrait pas quinze jours contre les efforts de la moindre de nos armées, et leurs forces réunies ne prendraient pas une place comme Lille ou Strasbourg après un an de siège, à moins que de les réduire par famine.

On a tort d'avoir meilleure opinion de leurs sciences. Ils n'en connaissent tout au plus que les premiers élémens. Ils n'ont aussi que de faibles notions dans les Mathématiques, et sont même encore si peu versés dans l'astronomie, que, lorsque le soleil est éclipsé, ils imaginent qu'un grand dragon veut les dévorer. C'est pourquoi, dans ce temps, ils font un bruit effroyable avec des tambours et des timbales pour épouvanter le monstre et l'éloigner de sa proie.

En vérité, je ne peux m'empêcher de hausser les épaules, quand j'entends raconter de si belles choses de ces fameux

Digitized by Google

Chinois qui, dans le fond, ne sont que de vrais ignorans, et de vils esclaves d'un gouvernement despotique, digne de leur génie et de leur bassesse.

Je n'ai pu m'empêcher de faire cette digression sur ce peuple prétendu merveilleux, et je reviens au récit du reste de mes aventures.

De retour à Quinchang, nous trouvâmes le père Simon qui nous attendait, et qui était prêt à partir; son compagnon était arrivé. Je congédiai mon vieux Pilote, que je récompensai au-delà de ses espérances, ainsi que notre équipage qui trouva occasion de retourner à Bengale. Nous ne gardâmes pour toute suite, Summers et moi, que son domestique, et les deux personnes que mon neveu m'avait données. Le Père Simon nous procura une occasion favorable pour faire le voyage d'une manière sûre et commode. Il nous avait obtenu la permission de suivre, mais à nos dépens,

Digitized by Google

un Mandarin qui allait à la Cour. Il y avait une trentaine de gens qui le suivaient comme nous, c'est-à-dire à leurs frais; ce qui lui faisait un profit tout clair et considérable, parce que les peuples étaient obligés de le défrayer de tout, ainsi que sa suite, quelque nombreuse qu'elle fût, et que nous étions convenus de payer notre dépense à son Maître-d'hôtel. C'est ce qu'on appelle honnêtement, dans ce pays-là, le tour de bâton, et ce tour de bâton, m'a-t-on dit, revenait fort souvent, indépendamment, à ce que j'appris encore, de mille autres concussions et vexations dont il accablait ces malheureux qui, en revanche, le détestaient bien cordialement. Ses Secrétaires, la plupart gens vils, de fortune et sans talens, étaient d'une hauteur et d'une insolence extrêmes. Aussi frippons que leur maître, ils ne finissaient rien qu'à force d'argent; ils mesuraient leur politesse gauche et contrainte au degré

Digitized by Google

de richesses des personnes qui avaient le malheur d'avoir affaire à eux, et ne comptaient pour rien le mérite et la vertu. Aussi étaient-ils fort méprisés de tous les honnêtes gens. Ces Mandarins sont à-peu-près ce que sont en quelques Royaumes d'Europe les Commissaires du Roi dans les Provinces, et, en tout, ils ne leur ressemblent pas mal.

Leurs grands chemins, il est vrai, sont beaux et bien entretenus. Mais rien ne me choquait davantage que de voir un peuple hautain, impérieux et impertinent au sein de la pauvreté et de l'ignorance. Nous arrivâmes enfin à cette Capitale si célèbre. Le Père Simon, qui savait le Chinois et un peu d'Anglais, nous servit d'interprète, et nous fut d'une très-grande utilité. Je ne dirai rien de cette grande Ville, dont il y a tant de relations. Je me contenterai seulement de prévenir le lecteur de n'en croire tout au plus que la moitié. Après quelque

Digitized by Google

séjour, le Père Simon m'annonça qu'une grande Caravane de Marchands Moscovites et Polonais se préparait à partir pour l'Europe, par la Russie, et nous conseilla de profiter d'une circonstance si heureuse. Il ajouta qu'il y avait parmi eux un Arménien de ses amis, qui était venu d'Astracan dans le dessein d'aller à Tunquin ; mais qu'ayant changé de sentiment, il voulait aller, avec cette Caravane, jusqu'à Moscow.

Je le remerciai bien sincèrement de cette bonne nouvelle, que je communiquai à mon associé, qui la reçut avec plaisir; nous priâmes le Père Simon de vouloir nous l'amener à dîner pour faire connaissance, et nous nous préparâmes pour ce nouveau voyage.

Summers fut d'avis de nous munir de soie de la Chine, dont nous pourrions tirer un grand parti; il consentit même à m'accompagner par terre jusqu'à Londres, d'où il comptait rejoindre Bengale par les vaisseaux de la Compagnie.

Digitized by Google

Outre mes diamans, je fis une bonne provision de soie et de différentes pièces d'étoffes, thé, etc., ainsi que mon associé, pour la valeur de 3,000 livres sterlings; et après avoir vu notre Arménien qui nous donna des instructions pour le voyage, nous nous fournîmes de tout ce qui était nécessaire pour le faire le plus commodément qu'il nous serait possible.

Il nous fallut vingt-deux chameaux et six chevaux de selle, tant pour nos effets et nos personnes que pour nos gens. La Caravane était composée de cent vingt hommes, bien armés et fort aguerris par l'expérience, et d'environ trois cens bêtes de charge.

Il ne fallait pas moins de monde, et sur-tout bien armé, et pourvu de munitions, pour s'exposer avec tant de richesses, dans un voyage où l'on était assez souvent attaqué par des hordes de Tartares. Nous étions de plusieurs nations différentes, et les Moscovites formaient

Digitized by Google

le plus grand nombre. Il y en avait au moins soixante-huit, parmi lesquels il se trouvait plusieurs Livoniens ; mais ce qui nous fit grand plaisir, c'est que nous y trouvâmes cinq Écossais richement chargés, et très-instruits du commerce et de la route.

Nous sortîmes de Pékin au commencement de Février, précédés de cinq guides et de la moitié de la Caravane. Les chameaux étaient au centre, et le reste fermait la marche.

Au soir de la première journée, on s'assembla, selon l'usage, pour charger quelqu'un d'une bourse commune, afin qu'un seul payât les fourrages et autres dépenses de la Caravane. On tint ensuite une sorte de conseil de guerre, où toutes choses furent réglées en cas d'attaque, et les postes distribués pour éviter le désordre et la confusion. Les plus expérimentés furent nommés Commandans ; en un mot, nous eûmes tous nos desti-

Digitized by Google

nations. Comme chacun était intéressé à la cause commune, on souscrivit sans peine à de si sages réglemens.

Après deux jours de marche, nous vîmes la fameuse muraille que tout le monde connaît, et que les Chinois ont faite inutilement pour se garantir de l'irruption des Tartares.

Pendant que la Caravane passait par une des portes de cette muraille, j'eus, pour examiner cet ouvrage aussi immense que ridicule, une bonne demi-heure, dont je profitai sans pécher contre nos lois; car il était expressément défendu de s'éloigner de la troupe, sous peine d'amende, que l'on payait en proportion des distances. Et j'ai observé, par la suite, que cette défense était fort prudente. J'eus donc tout le loisir de contempler cette magnifique ineptie, qu'on nomme la grande muraille de la Chine, et j'ai trouvé qu'elle était à-peu-près semblable à celle que les Romains, sous

un

Digitized by Google

un Général imbécille, ont faité autrefois dans le Northumberland contre les invasions des Pictes.

A trois journées de là nous commençâmes à trouver le pays assez mal peuplé. On peut même dire que ces pauvres gens sont, en quelque sorte, en prison dans leurs Villes fermées de murs, de fossés et de palissades, pour être à couvert de toute surprise de la part des brigands. Je sentais alors la nécessité de ne pas s'écarter de la Caravane, de marcher en bon ordre, et d'être toujours prêt à combatfre. Nous vîmes plusieurs pelotons de Tartares roder autour de nous pour observer nos forces, notre marche, et tâcher de nous enlever quelques chameaux. Mais nous étions sur nos gardes. Ils s'approchèrent même assez pour que je pusse les examiner à mon aise; et quand je me rappelle ce voyage, je ne reviens point de mon étonnement de ce qu'un Empire, comme

Digitized by Google

celui de la Chine, ait pu être conquis par des peuples aussi méprisables que ceux qui s'offraient à nos regards. Ce n'était que des bandes de canailles, sans ordre, sans discipline, mal vêtus, et plus mal armés. Ils se contentèrent de nous reconnaître ; et nous voyant en force, avec bonne contenance, ils disparurent en peu de momens.

Un jour que nous rencontrâmes beaucoup de moutons sauvages, fort vîtes à la course, mais faciles à se lasser, le Commandant, pour nous désennuyer du voyage, nous permit, au nombre de seize seulement, d'aller à la chasse de ces animaux. Nous nous étions mis à peine à leur poursuite, que nous apperçûmes plus de quarante Tartares. Nous ignorions s'ils voulaient chasser comme nous, ou nous attaquer. Aussi-tôt qu'ils nous découvrirent rangés en bataille, l'un d'entr'eux sonna d'un petit cor, dont le son était si aigu, qu'il devait certaine-

Digitized by Google

ment s'entendre de plus d'une demi-lieue, sur-tout dans un désert. Nous supposâmes, avec raison, que c'était un signal pour appeler le gros de leur horde, et pour nous attaquer.

Comme nous n'étions aussi qu'à une demi-lieue de la Caravane, je crus qu'il était prudent d'abandonner notre chasse, et de rejoindre notre troupe pour éviter ces vagabonds; car notre métier, comme marchands, n'était pas de combattre, mais seulement de nous défendre, et de conduire nos effets à bon port. Néanmoins l'un des cinq Écossais, dont j'ai parlé, et qui était avec nous, fut d'avis de les charger sur-le-champ, afin, disait-il, de leur inspirer désormais de la terreur, et partit le premier comme un éclair. Nous le suivîmes tous au grand galop. Ils nous attendirent assez fièrement, et nous décochèrent même leurs flèches, qui tombèrent presque à nos pieds sans toucher personne. Ce n'est

Digitized by Google

pas qu'ils ne visassent fort juste; mais heureusement leurs traits n'eurent pas assez de force. Nous leur fîmes une décharge de nos carabines qui produisit plus d'effet, et nous tombâmes sur eux le pistolet à la main, et le sabre pendu au poignet. Ils s'enfuirent à toute bride, et nous ne pûmes que leur lâcher, au hasard, nos coups de pistolet. Notre Écossais, cependant, en joignit trois ou quatre, qu'il sabra, et dont l'un mourut sur-le-champ.

C'est ainsi que finit ce choc où nous ne perdîmes que les moutons que nous aurions pu prendre. Les Tartares eurent cinq hommes de tués, sans les blessés, dont nous ne pûmes savoir le nombre. Le reste de leur troupe, qui avait paru au bruit du cor, effrayé du désordre de leurs camarades, prit la fuite avec eux.

Nous étions encore sur le territoire des Chinois lorsque l'action se passa, ce qui peut-être empêcha ces hordes de

Digitized by Google

suivre leur dessein avec la même opiniâtreté que nous leur remarquâmes dans la suite. Cinq jours après, nous entrâmes dans un autre désert, que nous traversâmes en trois jours. Comme il était très-aride, nous fûmes obligés de porter de l'eau dans des outres, et de camper tous les soirs, comme on le fait dans les vastes plaines de l'Arabie.

Je demandai sous quelle domination était ce pays. L'on me dit, qu'à proprement parler, il n'appartenait à personne, et que ce n'était qu'une lisière de la Karakathie ou de la grande Tartarie. C'est peut-être par cette raison que les Chinois ne prennent aucune mesure pour le garantir contre les brigandages de ces hordes. Aussi ce désert était l'un des plus dangereux à passer qu'il y ait au monde, quoique pour l'étendue il ne soit nullement à comparer à ceux que nous avons passés depuis.

Nous vîmes bientôt, à plusieurs re-

Digitized by Google

prises, de petites troupes de Tartares, qui, sous prétexte d'aller à leurs affaires, ne venaient pas moins nous reconnaître, sans doute pour apprécier nos forces et rassembler, en conséquence, assez de monde pour nous piller. Une d'elles, en se retirant, eut l'audace de nous envoyer quelques flèches, qui tuèrent un de nos chevaux de main.

Nous marchâmes ensuite pendant près d'un mois par des routes moins dangereuses, et presque inhabitées. On n'y rencontre de loin en loin que quelques petits bourgs assez fortifiés pour se défendre d'une surprise des Tartares, et qui ne vivent, pour ainsi dire, que du produit des fourrages, et autres denrées qu'ils vendent aux Caravanes.

Un de mes chameaux étant venu à s'estropier de façon à ne pouvoir continuer la marche sans la retarder, je résolus d'en envoyer acheter un dans une petite ville qui n'était hors de notre route qu'à

Digitized by Google

une lieue de distance. Je m'adressai à l'un de nos guides, qui se chargea de cette commission avec plaisir, dans l'espoir d'une légère récompense. Mais voulant me délasser d'être toujours à cheval, et faire une promenade à pied, pendant le temps de la halte de notre Caravane, qui était ordinairement de trois heures, j'engageai mon Arménien à m'accompagner jusques-là. Comme nous n'imaginions pas qu'aussi près d'une garnison chinoise nous dussions être attaqués, nous partîmes sans autres armes que nos sabres. Nous arrivâmes bientôt dans la ville. J'y trouvai des chameaux; mon guide qui s'y connaissait fit promptement le marché, et nous repartîmes sur-le-champ pour rejoindre nos amis.

Nous ne fûmes pas à moitié chemin que cinq Tartares nous tombèrent sur le corps à l'improviste, en débouchant un bois, où sans doute ils étaient en embuscade, et nous enlevèrent le chameau que

Digitized by Google

l'un d'eux amena dans la forêt. Comme je mis le sabre à la main pour écharper un de ces voleurs, je reçus par-derrière un coup de bâton ou de massue sur la tête, qui m'étourdit à tel point que je tombai sans connaissance. Mon Arménien, me croyant mort, et voulant me venger, tira de sa poche un pistolet qu'il avait par hasard, et s'attachant à mon assassin, il ne le manqua point, et lui brûla la cervelle. Notre Guide Chinois, qui n'avait point d'arme, mais qui était brave et alerte, sauta sur le cadavre, prit sa hache, son cheval, et courut sur l'autre qu'il mit en fuite après l'avoir blessé. Les deux autres prirent le même parti, et nous laissèrent le champ de bataille.

Je revins bientôt de mon étourdissement, et je sentis peu de douleur. Mon chapeau, qui était fort épais, avait rompu la violence du coup. L'Arménien, mon ami et mon vengeur, me voyant relevé, vint m'embrasser avec transport. Il m'avait

Digitized by Google

vait cru tué. Je repris mes forces, et montant sur le cheval que nous avions gagné sur ces brigands en échange de mon chameau, nous rejoignîmes la Caravane, à qui nous racontâmes notre aventure. Le Commandant nous blâma fort; mais il nous dispensa de l'amende en faveur de notre victoire.

Je récompensai mon guide Chinois qui m'assura que je trouverais tout ce que je pourrais desirer à Naum, ville forte avec garnison Chinoise, où nous devions passer, et qui n'était qu'à une journée et demie de nous.

Le lendemain matin nous reçûmes des couriers que le Gouverneur de Naum, ou Naun, avait eu soin d'envoyer sur les routes, afin d'avertir toutes les Caravanes de s'arrêter et de se barricader pour se défendre contre un gros corps de Tartares au moins de six mille hommes, qui s'était fait voir à huit lieues de l'autre côté de la ville; et qu'il allait envoyer

Digitized by Google

sur la route de bonnes escortes qui suivraient de près ses messagers.

Cette mauvaise nouvelle nous allarma. Mais nous fûmes rassurés par le marchand Écossais qui nous dit que nous rencontrerions le secours en chemin, et que nous pourrions arriver à Naum, avant que d'être découverts par cette armée de Tartares.

Nous marchâmes toute la nuit, et nous trouvâmes en effet, à six lieues de la ville, un détachement de trois cens hommes qui venait au-devant de nous. Sur ce que nous leur dîmes, ainsi qu'aux couriers, qu'aucune Caravane ne pourrait nous suivre de plus de trois mois, attendu que les marchands que nous connaissions, et qui étaient restés à Pékin, au nombre de quatre-vingt-dix-sept, n'auraient fini leurs affaires que vers ce temps-là; cette première escorte, qui était suivie d'une seconde à une demi-lieue de-là, revint avec nous pour nous conduire à la ville.

Digitized by Google

Nous n'eûmes pas plutôt rencontré le deuxième détachement que nous aperçûmes un grand nuage de poussière. Nous jugeâmes que l'ennemi n'était pas loin, et nous nous mîmes en bataille. Le brave Écossais, qui me paraissait aussi bon militaire qu'excellent négociant, nous conseilla de nous placer de cinq en cinq dans les lignes des soldats Chinois, pour leur inspirer du courage; car l'audace, ajouta-t-il, se communique comme la peur. Quand ils nous verront fermes, et leur montrer bon exemple, ils auront honte de paraître lâches aux yeux de marchands étrangers. Nous approuvâmes et nous suivîmes son avis. Nous nous disposâmes sur deux lignes, le bagage derrière nous avec une escorte, et deux pelotons de nos gens sur les aîles. Comme nous avions quelques liqueurs, nous en distribuâmes aux Chinois qui en burent avec plaisir, et qui en parurent encouragés.

Digitized by Google

Nous découvrîmes enfin les Tartares, qui sans doute ne nous croyaient pas en si bonne posture. Ils firent halte à deux portées de carabine pour nous examiner. Ils approchèrent au petit pas, sans ordre, et paraissant encore douter s'ils nous chargeraient. Comme j'étais à côté du Commandandant, et qu'enfin je vis ces Tartares à portée du mousquet, je lui proposai de faire tirer dessus par division pour leur annoncer que nous étions prêts à les recevoir. Le nombre de ces brigands, quoique mal armés, ne laissait pas de m'inquiéter; car en vérité ils n'étaient guère moins de 6,000 hommes.

Le Commandant suivit mon idée. Il fit marcher les aîles un peu en avant, et nous fîmes un feu si nourri et avec tant de sang froid, qu'en moins de six à sept minutes cette canaille se dissipa, et nous quitta avec précipitation. Nous en fûmes d'autant plus charmés, que si nous avions eu affaire à des gens moins lâches, leur nombre nous aurait accablés à la fin.

Digitized by Google

Notre premier soin, à notre arrivée à Naum, fut de remercier le Gouverneur de la bonté qu'il avait eue de nous envoyer du secours. Nous l'engageâmes à accepter nos présens comme de faibles marques de notre reconnaissance. Nous donnâmes aussi deux écus à chaque soldat des deux détachemens, et ils furent tous contens de notre procédé.

Naum est une ville assez forte. Il y a un État-Major, une garnison de 1200 hommes, un marché de chameaux, de chevaux, et plusieurs foires dans l'année.

Nous y fîmes quelque séjour, tant pour nous reposer que pour rafraîchir nos bêtes de somme; car nous avions encore six cent soixante et dix lieues avant que d'arriver à Moscow. J'achetai deux chameaux, dans la crainte d'en manquer, et un joli cheval de main.

Après avoir quitté cette ville, nous fûmes obligés de passer deux grandes rivières, et deux déserts très-vastes et fort arides,

Digitized by Google

dont l'un nous coûta quinze jours de marche. Nous étions alors dans le plus grand continent qu'il y ait dans l'Univers, suivant l'idée que je me suis faite de notre globe; car du côté de de l'Est, nous étions éloignés de la mer de plus de quatre cens lieues, du côté de l'Ouest d'environ six cent cinquante, et de plus de mille jusqu'au canal qui sépare la France de la Grande-Bretagne. Vers le Sud, la mer de Perse et des Indes était distante de nous de plus de cent soixante lieues, et vers le Nord d'environ deux cent cinquante jusqu'à la mer Glaciale. Si l'on veut en croire quelques Géographes, il n'y a aucune mer du côté du Nord-Est, et ce continent s'étend jusques dans l'Amérique. Je crois que cette opinion est au moins fort hasardée, si elle n'est pas absolument reconnue fausse.

Nous remarquâmes que dans ce pays toutes les rivières qui courent vers l'Est se jettent dans le grand fleuve Jamour ou

Digitized by Google

Gamour, dont le courant se porte à la mer Orientale ou Océan Chinois. Il y a aussi, à quelques lieues du Nord de ce fleuve, plusieurs rivières considérables dont le cours est directement septentrional, et se perd dans le fleuve nommé Tattar, qui a donné son nom aux Tartares les plus septentrionaux qu'on appelle Tartares Monguls. Ces peuples, au sentiment des Chinois, sont les plus anciens de tous ceux qui portent le nom de Tartares, et sont les mêmes, selon quelques Auteurs, que ceux que l'Écriture nomme Gogs et Magogs.

La plupart de ces rivières ayant leurs courans au Nord, il est évident que ce pays doit être borné de ce côté-là par l'Océan Septentrional; par conséquent il n'est pas probable que ce continent puisse s'étendre jusqu'en Amérique, et qu'il n'en soit point séparé par la mer.

De la rivière d'Arguna, nous avançâmes à petites journées vers la Moscovie.

Digitized by Google

Nous fûmes très-aises de trouver alors, de distance en distance, de petites villes fortifiées avec des garnisons Russes, qu'on peut comparer à ces soldats stationnaires que les Romains postaient autrefois dans les endroits les plus reculés de l'Empire, pour la sûreté du commerce et des voyageurs. Leurs Gouverneurs et les troupes à leurs ordres sont tous Chrétiens. Mais les habitans du pays sont plongés dans une idolâtrie déplorable, et à moins que d'être anthropophages, ce sont les peuples les plus barbares que j'aie rencontrés dans toutes mes courses.

Avant que d'arriver dans la ville de Nortzinskoy, nous eûmes occasion de voir dans un village voisin un sacrifice de plusieurs taureaux offerts à l'idole la plus monstrueuse. C'était un vaste buste de bois de la hauteur de huit pieds, élevé sur un un piédestal aussi de bois, d'environ quatre pieds de haut; on ne

Digitized by Google

peut rien imaginer de plus informe et de plus hideux. Son front était armé de cornes tortueuses; ses yeux étaient quarrés, sa bouche offrait des défenses de sanglier, et ses oreilles ressemblaient à celle d'un mulet; son nez était affreux, et descendait en bec de corbin jusqu'au menton, qui était garni d'une barbe de jeunes serpens entortillés. Il était couvert de peaux de moutons, la laine en dehors, et coiffé à la Tartare. Nous vîmes à ses pieds une vingtaine de ces imbécilles idolâtres, prosternés le front contre terre, dans une méditation profonde, et implorant dans un respectueux silence, leur sourde et ridicule Divinité.

Leurs Prêtres, à quelques pas de-là, coupaient et partageaient entr'eux les victimes immolées à cet odieux simulacre.

J'avoue que la grossiéreté de ce culte abominable me choqua plus que tout ce que j'avais trouvé de barbares et d'extravagant dans tous mes voyages. J'étais

Digitized by Google

humilié de voir des hommes, créés à l'image de Dieu, et doués de raison, s'ils voulaient écouter la voix intérieure de la nature, être assez stupides et assez aveugles pour se prosterner devant une figure monstrueuse, l'ouvrage de leurs mains, et de leur bizarre imagination.

Ce spectacle m'indigna, et me fit naître un projet hardi que j'exécutai, pour faire voir au moins à ces Payens l'impuissance et le néant de leur prétendue Divinité. Je communiquai mon dessein à mon Écossais qui promit de me seconder, en se proposant de s'amuser de l'aventure. Comme nous devions rester trois jours à Nortzinskoy, qui n'était distant de ce village que d'une lieue tout au plus, nous eûmes le temps de tout préparer pour jouer notre scène. Nous fîmes force artifice, et beaucoup de boules combustibles, composées de chiffons d'étoffe trempée de goudron, de soufre, d'huile de Spic, d'esprit de vin, en un

Digitized by Google

mot, de toutes sortes de matières inflammables pour en garnir, pendant la nuit, le dedans et le dehors de l'idole. Nous y attachâmes une mêche mesurée de façon qu'elle pût y mettre le feu un instant avant la pointe du jour, moment auquel les Païens les plus dévots étaient dans l'habitude de venir l'adorer.

Ayant tout préparé selon nos vues, nous partîmes, mon Écossais et moi, avec mes deux domestiques chargés de l'artifice, la troisième nuit de notre séjour, et le tout réussit selon nos desirs. Après avoir farci et revêtu de nos compositions cette épouvantable image, nous mîmes le feu à la mêche. Nous nous retirâmes à un demi-quaat de lieue de-là, sur une petite éminence, pour en voir l'effet, et sur-tout celui qu'il produirait sur ces malheureux idolâtres. Nous avions eu soin de nous y faire attendre par les gens de mon Écossais avec nos chevaux pour rejoindre plus promptement la Caravane à la fin de notre expédition.

Digitized by Google

Ces Païens ne furent pas plutôt rassemblés autour de leur idole, que la mèche finit, en communiquant son feu à l'artifice. Des fusées et des pétards sortirent en abondance de la gueule et des yeux du monstre; son bonnet, qui, était surmonté d'une gerbe de feu, jetta mille serpenteaux en l'air, et la mine ayant enfin joué sous le piédestal, la Divinité se brisa en mille pièces, qui furent bientôt toutes réduites en cendres.

Nous vîmes à merveille ce singulier spectacle qui nous réjouit fort, et nous entendîmes distinctement les hurlemens pitoyables des Prêtres et de ces peuples qui crurent sans doute que leur Dieu avait été détruit par quelque puissance supérieure.

Nous nous en allâmes bien vîte dans la crainte d'être découverts. Personne ne s'apperçut de notre absence, et ne nous soupçonna les auteurs de cette équipée que l'on n'apprit que le surlendemain.

Digitized by Google

La Caravane repartit sur-le-champ de Nertzinskoy. Nos arrangemens étaient pris d'avance; ainsi nous nous trouvâmes aussi-tôt que les autres au rendez-vous du départ, tenant toujours notre aventure secrète.

Le village et les hameaux d'alentour, épouvantés de la catastrophe arrivée au grand Cham-chi-Thaungu, l'objet de leurs adorations, vinrent en foule à la ville raconter sa tragique histoire. Comme ils avaient vu passer notre Caravane trois jours auparavant, et qu'ils apprirent que nous y avions séjourné pendant ce temps-là, ils nous crurent capables de cette action, et portèrent les plus vives plaintes au Gouverneur, en demandant justice de l'insulte atroce et impie qu'ils nous accusèrent d'avoir faite à leur espèce de Pagode.

Le Gouverneur Russe tâcha de les calmer, en leur promettant qu'il s'instruirait de cette affaire, qu'il découvrirait les criminels, et qu'il les ferait punir,

Digitized by Google

Cette réponse parut les appaiser ; mais ils convinrent entre eux de nous poursuivre à toute outrance, et de se venger eux-mêmes. Cet honnête Gouverneur se douta apparemment de leur projet ; et quoiqu'il n'imaginât pas que les négocians, chargés des affaires de leur commerce, voulussent s'amuser à jouer un tour semblable à des peuples ignorans et barbares, il nous fit cependant avertir de nous tenir sur nos gardes, par un courier, que nous gratifiâmes de quelques pistoles, et qui nous rapporta toute l'histoire.

Nous eûmes grand soin de faire les étonnés, et la Caravane attribua bonnement cette farce tragi-comique à quelques soldats de la garnison.

Quoique nous nous fussions aguerris contre les Tartares, nous pressâmes cependant nos chameaux pour gagner Jarawena, où nous devions être en sûreté. Néanmoins, après deux jours et deux nuits

Digitized by Google

de marche consécutive, nous découvrîmes, fort au loin, un gros de ces Barbares, au moment que nous passions le long d'un lac, près d'un bois très-fourré vers notre droite; nous nous y refugiâmes pour attendre l'événement; mais ils passèrent tout-à-fait à la gauche du lac, et ne nous ayant pas apperçus, ils prirent un autre chemin, s'imaginant toujours nous suivre à la piste.

Ils connurent leur méprise au bout de trois jours, et résolurent de nous chercher par-tout. Soit que le hasard les eût fait tourner de notre côté, soit qu'on leur eût indiqué notre route, nous les revîmes, cinq jours après, vers le soir, malgré toute la diligence que nous pûmes faire pour joindre Jarawena, qui était encore à deux journées de nous. Nous étions campés entre deux monticules couverts de bois. Notre position nous rassura sur la crainte d'être attaqués la même nuit. Heureusement le Com-

Digitized by Google

mandant de la Caravane avait pris, à Nortzinskoy, un Cosaque à son service jusqu'à Moscow, pour soulager son domestique, qui ne se portait pas trop bien. C'était un drôle rusé, et qui connaissait la langue de ces Tartares Monguls. Il proposa, moyennant une récompense que nous lui promîmes, et qui n'était que trop juste, de nous débarrasser de cette troupe, en leur persuadant que les coupables étaient dans une autre Caravane qui avait pris la route de Siheilka. Cette ville était au sud, et distante de nous de cinq grandes journées. En effet, il prend son arc et ses flèches, et à la faveur de la nuit, il va se mêler parmi eux, en leur racontant qu'il avait trouvé sur le chemin de Siheilka, d'où il revenait, une Caravane qui portait en triomphe le bonnet du grand Cham-chi-Thaungu, en se vantant de l'avoir brûlé, et qu'ils en allaient faire autant du sublime

Digitized by Google

blime Schal-Isar, le Dieu des Tartares Tongous.

Il leur fit cette histoire d'une manière si pathétique, qu'ils y ajoutèrent foi sans la moindre difficulté, et partirent sur-le-champ à bride abattue. Notre Cosaque vint nous rendre compte de son succès. Nous le comblâmes de présens et d'éloges, et nous n'entendîmes plus parler de ces gens-là.

Nous arrivâmes, sans autre accident, à Jarawena, où il y avait une garnison moscovite. Nous nous y reposâmes cinq jours. Comme nous avions encore à traverser un désert affreux et fort long, nous y louâmes seize charriots avec leurs conducteurs, pour porter notre eau et nos provisions. Nous y mîmes aussi des tentes pour passer les nuits plus à l'aise. Un autre service que nous pouvions encore tirer de ces voitures, c'est qu'elles pouvaient nous tenir lieu de retranchement en cas d'attaque.

Digitized by Google

Nous mîmes vingt-trois jours à passer ce désert. Nous y rencontrâmes quelques-uns de ces chasseurs qui fournissent tout l'Univers de ces belles fourrures de sables et d'hermines. En faisant la guerre aux animaux, ils ne laissent pas quelquefois de détrousser aussi les voyageurs, lorsqu'ils sont en petit nombre. Mais nous n'avions rien à craindre de leurs mauvais desseins; nous étions plus forts qu'eux.

Au sortir de ce désert, nous entrâmes dans un pays assez peuplé, et défendu par des forts, placés en échelons pour la sûreté du commerce. Le Gouverneur d'Adinskoi, que mon Écossais connaissait, nous offrir une escorte dont nous crûmes pouvoir nous passer. Je m'étais imaginé que plus nous approcherions, moins nous trouverions de barbarie; mais c'était pis encore. Les Tartares Tongous, quoique moins dangereux par la crainte des garnisons, sont aussi grossièrement idolâtres que les Monguls. Il y a plus,

Digitized by Google

c'est que chaque famille avait ses Lares ou Pénates, ou plutôt son effroyable Magot. Ils étaient vêtus de façon que l'on ne pouvait distinguer un homme d'avec une femme, pas même aux traits de leurs visages. Je pris la liberté de demander au Gouverneur pourquoi l'on ne cherchait point à éclairer ces peuples pour leur faire embrasser le Christianisme, qui adoucit les mœurs, civilise les Barbares, et les rend plus fidèles sujets. Il me répondit que j'avais raison d'en être étonné, mais que cet objet ne le regardait point : et qu'apparemment si le Czar voulait convertir les Sibériens, les Tongous et les Monguls, il leur enverrait des missionnaires, et non des soldats; qu'ainsi il était à croire qu'il voulait plutôt des peuples soumis que des chrétiens.

Nous traversâmes encore de la même manière un désert qui nous coûta douze jours de marche. Nous nous arrêtâmes

Digitized by Google

quelque peu dans la ville de Jenisea ou Jenisca, située près d'un grand fleuve de même nom. Depuis là jusqu'à l'Oby, nous passâmes une région presque abandonnée, quoique le sol, pour être fertile, ne demande que de la culture. C'est dans ce pays que les Czars envoyent en exil les criminels qui ne sont pas condamnés à mort. Nous arrivâmes enfin à Tobolskoi, Capitale de la Sibérie, où mon associé et moi nous quittâmes la Caravane pour les raisons que je vais rapporter.

Nous avions employé près de huit mois dans le voyage. L'hiver approchait, et nous voulions attendre le retour du beau temps pour continuer notre route. D'ailleurs, nous n'avions aucune affaire à Moscow, et nous trouvâmes bonne compagnie à Tobolskoi; ce qui nous promettait beaucoup d'amusemens pendant la saison rigoureuse. Notre seul but, du moins le mien, était de regagner la Grande-Bretagne; et, après une si

Digitized by Google

longue absence, six mois de plus faisaient peu de chose. Summers, qui m'aimait, consentit à ce retard, et nous cherchâmes tout de suite une maison commode, que nous approvisionnâmes de bois et de vivres en abondance pour y tenir un état honnête. Il est vrai que l'on nous disait merveille des traîneaux tirés par des Rennes, qui rendent si faciles et si rapides les voyages qu'on entreprend en hiver. Tout le pays, dans cette saison, étant couvert de neige, durcie par le froid extrême, n'offre alors, malgré les montagnes, les lacs et les vallons, qu'une plaine immense et d'une surface douce qui fait glisser les traîneaux avec la plus grande vîtesse. Mais mon intention étant de retourner en Angleterre, je devais aller gagner Narva et le golfe de Finlande, et de-là passer à Dantzick, ou bien quitter la Caravane à une petite ville située sur la Dwina, d'où je pouvais me rendre, par eau, à Archangel et

Digitized by Google

Hambourg; ce que je ne pouvais faire avec des Rennes, et ce que je ne voulais pas entreprendre dans cette cruelle saison.

Ainsi notre parti nous parut le plus sage; nous fîmes nos adieux à nos compagnons de Caravane, et nous nous disposâmes à avoir une bonne maison pour y attirer la meilleure société. Nous nous munîmes de fourrures; enfin nous prîmes toutes les précautions imaginables pour trouver au sein de l'hiver, et presque auprès de la nouvelle Zemble, un air aussi tempéré qu'au milieu de Londres.

Quand on se rappellera que la ville de Tobolskoi est, pendant cette triste saison, le rendez-vous ordinaire des exilés les plus illustres que les Czars relèguent en Sibérie, on ne sera plus étonné de ce que j'ai avancé sur la bonne compagnie qui s'y trouve. Nous y fîmes connaissance avec le célèbre Prince Galitzin et le vieux Général Robostiski,

Digitized by Google

ainsi qu'avec beaucoup d'autres personnes du premier rang, et plusieurs femmes de haute considération. Nous leur donnâmes, Summers et moi, une fête splendide qui nous ouvrit les portes des meilleures maisons de cette capitale.

Un soir que le Prince de.... avec qui j'avais lié conversation, me parlait du pouvoir absolu de l'Empereur des Russies, dont il avait été l'un des Ministres, je l'interrompis pour lui dire que j'avais été, il n'y avait pas plus de quinze à seize ans, un Monarque plus despotique que son Maître, quoique mes sujets fussent moins nombreux, et mes États moins vastes. Ce discours le surprit si fort qu'il me conjura de lui expliquer l'énigme. Je l'assurai que je ne parlais pas dans un style figuré, mais, au contraire, que je m'énonçais dans toute la propriété des expressions. Enfin, pour mieux jouir de son étonnement, de son incertitude et de son embarras, je l'amusai encore quel-

Digitized by Google

ques momens de ces magnifiques chimères, fondées pourtant sur quelque réalité. Je lui fis ensuite en détail l'histoire de mes aventures qui lui causèrent le plus grand plaisir du monde, ainsi qu'à toute notre respectable société. Depuis ce moment, lorsque l'on était en train de s'égayer, on me traitait quelquefois en Souverain.

Nous ne nous sommes pas ennuyés une minute pendant tout le temps que nous restâmes dans cette ville; ce Prince, que j'avais l'honneur de voir presque tous les jours, me disait souvent, à propos de mon règne, qu'il n'aurait pas changé mon sort contre l'Empire du Czar; mais que la véritable grandeur de l'homme consistait à être son propre maître et à s'acquérir un pouvoir absolu sur ses passions; qu'il trouvait actuellement une félicité plus véritable dans la retraite, que dans les hauts emplois qu'il avait exercés. Les premiers jours de mon exil,

Digitized by Google

exil, ajouta ce Prince, j'étais pénétré de mon malheur; la réflexion est venue à mon secours, et je me suis trouvé plus heureux dans ce désert que mes ennemis ne croyent l'être à la Cour; je me sens déchargé de ce pesant fardeau qui les accable, et que, pour tout au monde, je ne voudrais pas reprendre, dût mon maître me rendre sa confiance et mes dignités. Ne croyez pas, continua-t-il, que je fasse de nécessité vertu; je parle dans toute la sincérité de mon ame.

Il me tint ce discours avec tant de feu, que je pouvais lire dans ses traits les sentimens de son cœur. Quoiqu'il en soit, lui dis-je, si vous étiez libre de sortir de votre exil, le feriez-vous? Sans doute, répliqua-t-il sincèrement, mais ce ne serait ni pour reprendre mes richesses, ni le train fastueux qu'elles donnent, mais pour revoir mes parens, mes amis, et pour vivre sous un ciel moins rigoureux. Voilà toute l'étendue de mes desirs;

Digitized by Google

au reste, je ne me trouve pas trop malheureux de ne pouvoir les satisfaire. Nous sommes ici cinq exilés qui pensons à-peu-près de même; nous avons tous heureusement sauvé quelques débris de notre fortune; ce qui nous exempte d'aller à la chasse pour subsister, et nous donne assez de douceur pour nous faire supporter patiemment notre retraite.

Je m'étendrais trop, si je rapportais tout ce que me dit de sensé ce Prince, digne d'un meilleur sort. Nous avions déjà passé dans cette ville près de huit mois, qui ne nous parurent pas plus de six semaines, quoique l'hiver fût si rude que nous n'osions sortir, seulement pour traverser la rue, sans être enveloppés dans nos fourrures, et même sans avoir un masque doublé d'hermine. Pendant trois mois nous n'eûmes qu'environ cinq heures de jour. Il est vrai que nous étions fort chaudement dans les maisons; les murs en étaient fort épais; les fenêtres

Digitized by Google

très-petites, et toutes les vîtres doubles. Malgré tout cela, nous étions plus que personne sensibles au froid, d'autant plus que nous avions passé une partie de notre vie, sur-tout moi, dans des climats très-chauds.

Les vivres ne nous manquaient pas; indépendamment de notre provision de rennes et de poissons salés, nous avions de bons moutons, de bons chuffles, plus délicats même que nos bœufs, et sur-tout d'excellent gibier de différentes sortes. Nous n'avions pas de vin; mais l'hydromel admirable qu'on fait en ce pays, nous le faisait en quelque sorte oublier.

Je voulus attendre le mois de Mai pour nous préparer à reprendre notre course; pendant que je faisais emballer nos effets, il me vint en pensée que ces prisonniers d'État, qui ne sont pas gardés, pouvaient fort bien s'échapper avec les Caravanes, et j'étais fort surpris de

Digitized by Google

ce qu'ils ne cherchaient pas à prendre cette voie pour se soustraire à la rigueur de leur sort. Mon étonnement cessa lorsque j'en parlai au Prince. Il ne nous est pas possible de fuir, me dit-il, les chemins détournés sont dangereux et impraticables, et nous y pourrions mourir de faim; d'ailleurs, où nous conduiraient-ils? A la mer glaciale; qu'y faire? Dans les routes connues, nous serions immanquablement arrêtés? Ainsi le parti le plus prudent est de tâcher d'améliorer notre destinée, en nous y soumettant.

Cette réponse me ferma la bouche; mais après quelques jours de réflexions sur le projet que j'avais conçu de tirer de-là ce grand homme, quelque danger qu'il y eût pour moi, je le lui communiquai, en lui représentant qu'il m'était fort aisé de l'emmener avec moi, puisque j'allais droit à Archangel; que dans cette route je marcherais en Caravane avec notre monde, en observant de

Digitized by Google

camper par-tout pour éviter les garnisons Russiennes, qu'arrivé à ma destination, je le mettrais en sûreté à bord d'un vaisseau Anglais ou Hollandais, et que je le menerais de-là où il voudrait, en l'assurant que je pourvoirais à tout jusqu'à ce qu'il eût trouvé un asyle dans quelque Cour Étrangère.

Il m'écouta avec autant de surprise que d'admiration, et ne doutant pas de la sincérité de mon offre, il me conjura tendrement, en la refusant généreusement pour lui-même, de l'effectuer pour son fils unique. Victime innocente de mes disgraces, ajouta-t-il, je voudrais le rendre au monde qu'il n'a fait qu'entrevoir. Quelque tendresse que j'aie pour lui, je préfère son bonheur, car il n'est pas possible à son âge d'en goûter dans l'exil, à la douceur de l'avoir pour compagnon de mon infortune. Il trouvera certainement des secours auprès d'un parent et de quelques amis que j'ai

Digitized by Google

à la Cour de Vienne. Ils y sont en faveur; et je ne doute pas qu'ils ne travaillent à son avancement et à sa fortune.

Je pris la liberté de l'embrasser avec transport, en lui répondant sur ma tête que son illustre fils ne tarderait pas à être heureux, s'il pouvait l'être en se séparant d'un père si respectable. Je le conjurai à mon tour de l'accompagner dans sa fuite; je me jettai même à ses genoux pour l'attendrir au nom de ce fils chéri; mais il fut inébranlable: il me quitta même brusquement pour aller faire venir son fils qui était à trente lieues au-dessous de Tobolskoy; après m'avoir remercié avec noblesse de l'important service que je lui rendais.

Il m'envoya dès le lendemain un riche présent de fourrures, en me faisant dire de lever tout scrupule à cet égard sur le délabrement de sa fortune, et qu'il s'offenserait de mon refus; je l'acceptai, non sans quelque regret, et je lui portai

Digitized by Google

moi-même, dès le jour suivant, une grande corbeille garnie de six boëtes du meilleur thé de la Chine, et de deux de mes plus belles pièces d'étoffe. Je cachai au fond du panier une bourse artistement brodée et remplie de cent pièces d'or du Japon.

Il accepta le thé; et ce fut avec bien de la peine que je parvins à lui faire prendre une des deux pièces d'étoffe. Mais ayant découvert la bourse, il voulut me rendre le tout. Enfin, après quelques généreux débats entre nous, il tira une pièce d'or qu'il garda par curiosité. Ainsi il s'en fallait de beaucoup que mon présent égalât le sien, puisqu'à mon retour en Angleterre je vendis ses fourrures plus de deux cens livres sterlings.

Je dois observer ici que ce Prince infortuné, soit par préjugé pour son nom et son ancien état, soit par la supériorité de son génie, m'avait comme forcé au respect, et à la crainte de lui déplaire;

Digitized by Google

tel est le pouvoir de la vertu malheureuse, quand elle est soutenue par une grande ame. J'avoue que je me suis bien bon gré à la minute d'avoir osé proposer ce secours; jamais je n'avais ressenti de satisfaction intérieure, semblable à celle que j'éprouvais alors; mon cœur semblait s'ouvrir, s'étendre, et palpitait de plaisir. Je ne saurais concevoir quelle sorte de joie peut affecter l'avare. Son vice est si bas, et si contraire au premier sentiment de l'humanité (la bienfaisance) que tout homme, et sur-tout ce qu'on appelle un homme de condition, devrait rougir d'en être seulement soupçonné. Ah! qu'il est facile d'être bienfaisant quand la fortune est d'accord avec notre cœur! Mais s'il est beau de l'être, il est plus grand de recevoir un bienfait avec noblesse. Hommes riches! soyez doublement généreux, en prévenant les besoins de la vertu indigente; et si vous voulez qu'elle publie vos bienfaits, le seul

Digitized by Google

moyen est de ne pas les publier vous-même.

Le jeune Prince arriva quelques jours après, et descendit *incognito* pendant la nuit chez moi où son respectable père l'attendait. Cette entrevue ou plutôt cette séparation me pénétra jusques aux larmes ; leurs adieux furent si touchans, qu'ils me déchirèrent le cœur. Mais la fermeté de ce vénérable vieillard, et la mâle tendresse de ce jeune Héros, passèrent dans mon ame, et me permirent de donner tranquillement les ordres pour notre départ.

Mon illustre et nouveau compagnon de voyage avait six chevaux chargés des plus rares fourrures destinées pour faire des présens à la Cour de Vienne ; un domestique fidèle le suivait ; et après avoir fait ses derniers adieux, cet infortuné père nous quitta, en nous cachant sans doute ses pleurs et ses regrets.

Ce fils, seul reste d'une famille que

Digitized by Google

le chagrin avait fait périr, portait dans son maintien l'empreinte de la véritable grandeur. Il n'avait que dix-sept ans environ; mais le malheur avait mûri ses réflexions. Il me dit avec le ton de l'espoir: Si je quitte mon père, c'est pour travailler à son rappel, et le mériter.... La douceur du son de sa voix, la candeur de ses discours, et sur-tout cet air de tristesse répandue dans ses traits, faisait naître l'intérêt le plus vif pour sa personne: on ne pouvait ni le voir, ni l'entendre sans l'aimer; et je ne doute pas qu'il n'ait inspiré ces mêmes sentimens à la Cour de Vienne.

Nous avions troqué avec avantage dans cette ville toutes nos épiceries, contre une bonne quantité de belles pelisses de toute espèce; ce qui fit grand plaisir à Summers; il me félicita de l'avoir engagé à rester si long-temps en Sibérie, à cause du gain immense que nous devions faire sur nos fourrures.

Digitized by Google

Nous partîmes enfin le 1.er Juin 1704. Comme notre Caravane était peu nombreuse, je pris quatre autres domestiques, dont on m'avait répondu, et que j'armai; je ne les engageai que jusqu'à Lawrensk by. Celui du Prince passe pour être au nombre des miens, et lui-même prit la qualité de mon Maître d'Hôtel; ce qui me donna l'air d'un homme d'importance.

Notre équipage n'était composé que de trente bêtes, tant chameaux que chevaux de charge et de monture, dont huit appartenaient au Prince, et de onze personnes, compris maîtres et valets.

Nous passâmes d'abord le plus désagréable et le plus ennuyeux désert que j'aie traversé dans tout le voyage. Il était tantôt montueux, tantôt marécageux; mais ce qui nous consolait, c'est qu'on nous dit que nous n'avions rien à craindre de ces brigands Tartares qui passent fort rarement l'Oby; cependant nous fûmes trompés dans notre calcul.

Digitized by Google

Mon prétendu Maitre-d'Hôtel avait pour domestique un Sibérien fidèle, exact, attaché, intelligent, instruit des differens jargons, et de la position de toute la province, enfin, un autre *Vendredi*. Il était notre guide, et nous fit éviter les villes à garnison, comme Tumen, Sély, Kamskoy, et plusieurs autres, où les voyageurs étaient scrupuleusement examinés, pour voir si quelques exilés de distinction ne se seraient pas glissés parmi eux.

Si, par les mesures que nous prenions, nous n'étions pas exposés à de pareilles recherches, nous étions, en revanche, obligés de camper toutes les nuits; ce qui nous fatigua beaucoup. Le jeune Prince, qui sentait les désagrémens que sa sûreté nous causait, ne voulut pas nous le céder en générosité. Il nous força plusieurs fois de faire séjour, et de nous reposer, tandis qu'avec son fidèle domestique il allait camper dans les bois, d'où il venait

Digitized by Google

nous rejoindre en route par des chemins que son guide lui indiquait.

Nous entrâmes enfin en Europe en passant la Kama, qui de ce côté sépare cette partie du monde avec l'Asie. Quoique nous fussions en Europe, nous vîmes encore des peuples aussi ignorans que les Monguls. On trouve cependant quelques villages de prétendus Chrétiens qui se disent de l'Église grecque; mais leur culte est si grossier, si superstitieux, qu'il diffère peu de l'idolâtrie. D'ailleurs, ils sont fort adonnés à la magie; ils sont même assez imbéciles pour croire aux effets trompeurs et mensongers de cette science, aussi barbare que ridicule.

Nous avions encore une vaste solitude à passer. Nous n'y fûmes pas plutôt entrés que nous nous vîmes suivis, mais de loin, par une bande de brigands que nos gens prirent d'abord pour des Tartares nommés Ostiachi ou Ostiakes; ils étaient environ une trentaine. Comme ils mar-

Digitized by Google

chaient lentement, je crus que c'était une troupe de chasseurs ; cependant, nous gagnâmes chemin, et nous trouvâmes un taillis assez fort, où nous résolûmes de nous retrancher pour y passer la nuit. La situation était avantageuse, et je repris courage. Le zélé serviteur du Prince, les voyant arriver sur nous, résolut d'aller seul les reconnaître, et leur demander de loin ce qu'ils voulaient. Nous lui donnâmes le meilleur cheval de la troupe pour nous rejoindre avec plus de vîtesse, si le cas l'exigeait. Il alla vers eux, leur parla dans toutes les dialectes de la Sibérie, et n'en reçut aucune réponse. Il remarqua cependant qu'ils étaient mal montés, plus mal armés, et les jugea, à leurs habits, Calmouks ou Circassiens.

Il revint nous rendre compte de son peu de succès ; mais il nous assura qu'ils ne nous attaqueraient pas le même soir, et qu'ils avaient l'air d'attendre du renfort.

Digitized by Google

En effet, ils campèrent à trois portées de fusil de nous. On tint conseil pour prendre un parti prompt et décidé. Ce brave Sibérien nous donna un avis salutaire, et qui réussit. Il nous proposa d'allumer plusieurs feux qui pussent durer toute la nuit, comme si notre projet était de nous établir dans cet endroit, et de nous y retrancher pour nous défendre contre eux; qu'alors aussitôt que le jour serait tombé, il nous conduirait, en pressant le pas, par un chemin si détourné, qu'il leur serait bien difficile, pour ne pas dire impossible, de deviner notre route.

Nous ne perdîmes pas un moment à former quatre ou cinq grands buchers que nous allumâmes, et nous partîmes sur-le-champ sans tambour ni trompette, observant de marcher tous sur une seule file, afin de pouvoir facilement faire effacer par nos gens, qui se relevaient sans cesse, la trace des pieds de nos

Digitized by Google

chevaux, pendant près d'une lieue, pour qu'ils ne pussent nous suivre à ces marques.

Notre Sibérien, guidé par l'étoile polaire, nous conduisit heureusement droit à un gros village nommé Kermazinskoy, où nous arrivâmes, sains et saufs, à six heures du matin, sans avoir, depuis, entendu parler de ces Calmouks. Nous nous y reposâmes quelques jours pour nous remettre de nos fatigues; car nous avions grand besoin de rafraîchissemens.

Nous n'oubliâmes pas de gratifier ce brave Sibérien; mais il ne voulut rien prendre, puisqu'il avait le premier, disait-il, profité de son conseil. Nous priâmes son maître de lui ordonner d'accepter notre présent, et ce ne fut que par devoir qu'il reçut les plus légères remarques de notre reconnaissance. Si la plupart des domestiques avaient ce désintéressement, cette fidélité

Digitized by Google

lité et cette intelligence, leur état ne serait plus une servitude; et, semblables à mon cher *Vendredi*, que je regretterai toujours, ils deviendraient, pour ainsi dire, les enfans de leurs maîtres. Mais, en général, ils sont intéressés, sans attachement, grossiers, curieux, indiscrets, négligens, paresseux, buveurs, libertins. Si quelquefois on les traite avec familiarité, ils en abusent, et deviennent insolens (1). Néanmoins, il faut leur parler avec humanité, mais leur parler peu, et jamais ne se compromettre. Le seul moyen de les contenir dans le devoir est de les bien payer, et de leur assurer du pain dans la vieillesse. Il faut encore donner de temps en temps des gratifications aux plus zélés et aux plus exacts, mais point de confidence ni de conversation; il faut sur-tout les réprimander sévère-

(1) Voyez à ce sujet l'article des *maîtres et domestiques*, dans les Pensées de Rousseau de Genève, page 221, édit. d'Amst. 1763.

Digitized by Google

ment à la première inexactitude, et au premier manque d'égards pour tous ceux que le maître considère. Tel était le système du jeune Prince; et quelque confiance qu'il eût dans son Sibérien, le modèle, sans contredit, des bons domestiques, il ne lui eût point passé la plus petite faute, ou la moindre négligence.

Après nous être bien remis de nos fatigues, nous arrivâmes en cinq jours à Vensima sur la Witzoga. Nous vînmes ensuite à Lawrenskoy, le terme enfin de notre voyage par terre; puisque nous étions sur les bords de la Dwina, fleuve navigable, qui pouvait nous conduire en sept jours à Archangel.

Nous louâmes deux grands bateaux pour nous transporter avec tout notre équipage dans ce port, où effectivement nous entrâmes le septième jour de navigation.

Nous fûmes obligés de rester six semaines à Archangel pour attendre des

Digitized by Google

vaisseaux, et nous y serions restés plus long-temps, sans un Hambourgeois qui arriva un mois plus tôt que les autres navires.

Nous eûmes grand soin de cacher mon feint Maître-d'Hôtel, qui ne sortait que la nuit pour se promener, dans la crainte d'être reconnu par quelques marchands moscovites.

Nous nous consultâmes, mon associé et moi, sur ce qui regardait notre commerce, et nous délibérâmes de nous défaire de nos marchandises à Hambourg, où certainement nous en tirerions meilleur parti qu'à Londres. Nous fîmes donc marché avec le patron Hambourgeois pour le frêt, et je fis embarquer tout de suite ma cargaison et mon monde.

Nous partîmes d'Archangel le 20 août, après avoir employé dans notre route, depuis Pékin jusques-là, dix-neuf mois complets, compris notre quartier d'hiver en Sibérie, et nous entrâmes dans l'Elbe,

Digitized by Google

sans aucune autre aventure, le 13 septembre suivant.

Arrivés à Hambourg, le jeune Prince prit congé de nous, et partit pour Vienne avec ses chevaux, ses fourrures et son admirable Sibérien. Il me témoigna sa reconnaissance de ce que j'avais fait pour son père et pour lui, de la manière la plus tendre et la plus noble, en m'assurant qu'il ne m'oublierait jamais. Je l'assurai à mon tour de mon estime, de mon amitié, de mon respect, enfin de tous les sentimens que renfermait mon cœur, en lui souhaitant toute la prospérité qu'il méritait.

Nous trouvâmes à Hambourg, comme nous l'avions pressenti, des occasions favorables de vendre toutes nos marchandises à haut prix. Et après nos comptes de partage réglés entre mon associé et moi, nous eûmes chacun, nos fonds rentrés, plus de vingt mille écus de profit, malgré les pertes et les grandes

Digitized by Google

dépenses que nous avions faites. J'avais encore, pour mon compte particulier, une partie de diamans que je gardai pour Londres. Summers, enchanté de son voyage, se prépara pour retourner à Bengale, et me fit ses adieux, en me promettant de me donner de ses nouvelles, et de celles de mon île, s'il en apprenait dans ses courses; mais je n'en reçus ni de l'un ni de l'autre.

Je passai en Hollande, où ayant pris le paquebot, je me rendis à Londres le 10 Janvier 1705, dix ans et demi après mon dernier départ d'Angleterre.

Je descendis chez ma vieille gouvernante, qui faillit mourir de joie en me revoyant. Elle envoya chercher mes enfans, que j'embrassai avec transport, et je me retirai enfin de tout commerce du monde, pour goûter, au moins avant que de mourir, cette tranquillité pure dont je jouis enfin, et pour me préparer, après une vie si variée et si agitée pen-

Digitized by Google

dant 72 ans, au dernier voyage que nous avons à faire, et qui décide à jamais de notre bonheur ou de notre malheur.

Fin de la seconde et dernière Partie.

Digitized by Google

Ouvrages de fonds et en nombre qui se trouvent chez le même Libraire.

— Prix en Feuilles.

Abrégé de la Géographie de Crozat, par demandes et par réponses, avec la nouvelle division de la France en départemens ou préfectures, sous-préfectures, sénatoreries, évêchés, etc.; et tous les changemens survenus tant en France, en Allemagne et en Italie, que dans le reste de l'Europe et les autres parties du monde, jusqu'à ce jour. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée d'une table alphabétique des villes; avec cartes géographiques. A l'usage des jeunes gens. 1 vol. in-12, novembre 1809. . . . 1 f. 25 c.

Abrégé de l'Histoire romaine, par Eutrope, traduction française, à l'usage de la jeunesse. 1 vol. in-12, 1809. 1 »

Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse, par Fénélon. Nouvelle édition, avec figures. Gros vol. in-12 . . . . . 1 50

Code de Commerce, avec les exposés des motifs présentés au Corps Législatif, par les orateurs du Conseil d'Etat; suivi d'une Table alphabétique des matières. Edition conforme à celle imprimée par ordre du Corps Législatif, et collationnée sur la dernière édition officielle. 1 25

Code de procédure civile, avec les exposés des motifs présentés au Corps Légis-

Digitized by Google

latif, par les orateurs du Conseil d'État; suivi d'une table alphabétique des matières. Troisième édition, conforme à celle imprimée par ordre du Corps Législatif, et collationnée sur l'édition officielle. 1 vol. in-18, 1808 . . . . . 1 f. 25 c.

Connaissance de la Mythologie, par demandes et par réponses. Nouvelle édition, augmentée des traits d'histoire qui ont servi de fondement à tout le système de la Fable; avec une table très-commode. 1 vol. in-12, 1808. . . . . 1 75

Des Tropes ou des différens sens, dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue; et de la Construction oratoire. Ouvrage utile pour l'intelligence des Auteurs latins et français, et qui peut servir d'introduction à la Rhétorique. Par M. Dumarsais et M. l'abbé Batteux. 1 fort vol. in-12. . . . 2 »

Elémens de Littérature, extraits du Cours de Belles-Lettres de M. l'abbé Batteux; par un Professeur. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. 2 vol. in-12. . . . . 3 50

Introduction à la connaissance de la Nature, imitée de l'Anglais, par Berquin, 1 vol. in-18, avec figures. 1809. 1 20

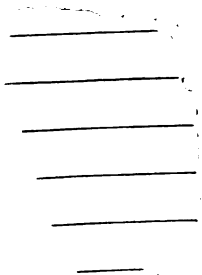
Traité pratique de la Saignée, extrait des principes de Chirurgie de Georges Lafaye. 1 vol. in-8.°. 1809 . . . » 60

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google